

ARMELLE TRAHEC

PAR

M^{LE} ZÉNAÏDE FLEURIOT



LIBRAIRIE JACQUES LECOFFRE

LECOFFRE FILS ET C^{IE}, SUCCESSEURS

PARIS

80, RUE BONAPARTE, 90

LYON

2, RUE BELLECOUR, 2

1874

ARMELLE TRAHEC

PAR

M^{LLE} ZÉNAÏDE FLEURIOT

LIBRAIRIE JACQUES LECOFFRE

LECOFFRE FILS ET C^{IE}, SUCCESSEURS

PARIS

90, RUE BONAPARTE, 90

LYON

2, RUE BELLECOUR, 2

1874

PREMIÈRE PARTIE

I — LE LION ET L'AGNEAU

— Gunstan, je t'en prie, fais-lui grâce ?

— Non, Gwennola, et, quand je dis non, c'est non.

Et le pied nerveux, cambré, sillonné de veines richement gonflées de Gunstan, s'appuya fortement sur le col soyeux d'une belle mouette que ce petit pied de maître clouait au rocher.

C'était sur la nappe rocheuse, qui était comme le pittoresque vestibule du vieux manoir de Kerpeulvan, que se passait cette scène.

Jamais habitation n'avait osé se placer aussi près de l'Océan, et, n'étaient ses anciennes destinées stratégiques, on n'aurait pas compris l'érection d'un château sur cette pyramide de rochers. Il y était, majestueusement entouré de ses fortifications écroulées sous l'action du temps et sous celle de l'Océan, défendu des fureurs de son terrible voisin par une masse granitique de forme bizarre, dont Les dernières ondulations plongeaient dans le flot et dont la partie supérieure représentait une plateforme ornée d'une sorte de trône rustique creusé dans le roc, qui s'appelait dans le pays la Chaise-du-roi-César.

Les personnages présents sur cette large plateforme portent tous deux le nom de Kerpeulvan. Gunstan est un garçon d'une dizaine d'années, déjà superbe d'attitude et portant naturellement très-haut un beau front couronné d'une chevelure de couleur ardente. Debout, son pied nu posé sur la mouette coupable, il astique avec un sang-froid cruel la batterie d'une carabine Flober et ne daigne plus regarder sa sœur Gwennola, agenouillée près de lui dans une posture suppliante qui lui semble aussi naturelle qu'il est naturel à Gunstan d'être ironique et hautain. Gwennola attache sur son frère des yeux d'un bleu céleste frangés de cils châains dans lesquels se lit déjà une tendresse en quelque sorte infinie ; une pitié douloureuse attriste son visage délicat, qui a reçu les plus brûlantes caresses du soleil sans que son admirable blancheur en soit ternie, et qu'encadrent de grands cheveux roulés naturellement en larges boucles qui tombent comme de la soie blonde

sur ses faibles épaules ; sa voix enfantine, riche de ces intonations moelleuses et profondes qui sont comme l'écho des cœurs, dont l'amour sera le ressort et la vie, s'élève suppliante. Hélas ! c'est en vain.

— Je vais l'attacher en haut du mât de misaine, dit Gunstan, et je lui enverrai du plomb dans la tête.

— Tu ne feras pas cela, Gunstan ?

— Je le ferai ; elle a avalé mes poissons, il est juste qu'elle soit punie de sa gloutonnerie. Je te dis, Nola, que je lui clouerais les pattes au haut du mât et que je lui traverserais la tête du premier coup.

A cette image sanglante, Gwennola s'affaissa sur le rocher, ce qui mit son joli visage au niveau du bec entr'ouvert de la malheureuse mouette à moitié étranglée par la pression du pied de Gunstan.

L'enfant et l'animal échangèrent un regard douloureux, et Nola, n'y tenant plus, insinua délicatement son doigt blanc sous le pied de son frère, ce qui permit à l'oiseau de respirer un peu.

— Yan ¹m'a dit que tu as tué une hirondelle de mer au vol, reprit la petite fille, entrant par finesse diplomatique dans les idées chères à Gunstan.

— Deux. Yan assure qu'avant peu je serai le premier tireur du pays. C'est bien amusant de tirer : je t'apprendrai quand tu voudras, Nola.

— Je veux bien tirer, Gunstan, mais pas tuer les oiseaux.

Gunstan éclata de rire, puis jeta un cri strident.

Le doigt de Nola avait tout doucement fait son chemin, la main avait suivi le doigt, et la mouette, retirant vivement son col, s'enfuyait vers la mer. Gunstan bondit à sa poursuite. L'animal engourdi voletait avec peine, et lui échappa en s'élançant sur la Chaise-de-César. Gunstan s'y élança après lui ; mais, comme sa main s'abattait sur sa victime, celle-ci s'enleva par un coup d'aile énergique et alla plonger dans l'Océan.

Le petit garçon demeura un instant dans l'ébahissement de tout chasseur qui voit sa proie lui échapper ; puis, se détournant tout à coup avec fureur, il chercha Nola des yeux.

Nola s'enfuyait comme la mouette et courait légèrement vers la maison. Elle y pénétra par une petite porte bâtarde, entra dans une grande salle voûtée dont les parois étaient tapissées de livres et d'étagères supportant des échantillons minéralogiques, et, toute haletante, alla se jeter au cou d'un homme qui lisait contre une des fenêtres grillées.

Le lecteur souleva la tête par un mouvement qui mit en lumière une figure fine et sérieuse, entourée de cheveux d'un blond pâle mêlés de gris,

et passa le bras qu'il avait de libre autour de la taille frêle de Gwennola ; puis, appuyant ses lèvres sur la petite épaule frémissante qui se trouvait à leur portée :

— Est-ce un jeu ? demanda-t-il ; ma petite Nola veut-elle gagner le prix d'une course, qu'elle m'arrive essoufflée comme un pauvre agneau chassé par l'ouragan ?

— Papa, c'est... ne regarde pas par la fenêtre... Ah ! mon Dieu ! le voici.

La porte que Gwennola avait laissée entr'ouverte s'ouvrit devant Gunstan, qui apparut pieds nus, les cheveux hérissés, sa carabine à la main.

— Petit lion, que t'a donc fait mon agnelet ? dit M. de Kerpeulvan en promenant sa main sur les cheveux de soie de la petite fille.

Le doux regard paternel qui accompagna ces paroles prononcées avec le plus affectueux accent ne calma pas la colère de l'impétueux enfant.

— Elle a fait envoler la mouette que je voulais tuer, répondit-il durement ; Nola, viens ici !

Mais Nola enfonça plus avant sa petite tête blonde sous la chevelure grise et flottante de son père, si avant qu'on n'apercevait plus du sommet de sa personne que son joli cou d'ivoire.

— Ah ! tu crois m'échapper, reprit Gunstan en marchant à pas inégaux et précipités dans l'appartement ; mais je te rattraperai. Ne grandis pas ma colère : viens ici.

Et comme Nola demeurait immobile, le petit furieux fit un grand pas : avant que son père eût pu prévenir son action, il leva sa carabine et en frappa l'épaule de Gwennola. Le coup léger mais mal ajusté porta sur le col découvert, et un faible gémissement échappa à la petite fille.

Le visage de M. de Kerpeulvan devint grave et triste. Se soulevant sur son fauteuil, il saisit l'arme par le canon, l'arracha des mains crispées de Gunstan, et, la posant auprès de lui :

— Je ne te rendrai cette carabine que lorsque tu ne seras plus assez lâche pour frapper ta sœur, dit-il froidement.

Cet arrêt sembla foudroyer Gunstan ; mais il porta soudain son regard vers la fenêtre, et, apercevant l'ombre d'une personne qui passait, il bondit sur l'appui ; et, s'accrochant des deux mains aux barreaux de fer :

— Maman, maman ! cria-t-il d'une voix éclatante.

La porte d'entrée roula sur ses gonds rouilles, et sur le seuil de l'appartement parut une femme de haute taille. Son front altier portait comme un diadème une natte magnifique de cheveux d'un fauve ardent,

dont le miroitement doré s'harmonisait avec l'éclat singulier de deux grands yeux d'un brun fauve, pleins de scintillements.

Le regard profond, franc, mais dur, de madame de Kerpeulvan embrassa le groupe.

— Que fais-tu à Gunstan, Yves ? demanda-t-elle négligemment.

— Gunstan a frappé sa sœur, et je le punis de cette brutalité en lui enlevant sa carabine.

— Maman, Nola a fait envoler la mouette que je voulais tuer à coups de fusil, s'écria Gunstan en se posant devant sa mère dans une attitude d'accusateur.

— Ce n'était pas une raison de la frapper.

— Je ne l'ai pas fait exprès, je ne voulais que lui toucher l'épaule.

— Je m'en doutais, dit madame de Kerpeulvan. Elle marcha vers son mari, prit tranquillement la carabine et la rendit à Gunstan en ajoutant :

— Si tu ne voulais pas quitter ta mère, toutes ces discussions niaises n'auraient pas lieu. Viens t'habiller, je ne permets de marcher nu-pieds que sur la grève.

Sur ces paroles elle sortit majestueusement, suivie par Gunstan, qui portait triomphalement sa carabine sur l'épaule et qui de la porte jeta à Gwennola comme adieu ces mots :

— Je me vengerai : je tuerai ton alouette de mer.

M. de Kerpeulvan était resté muet témoin de cette petite scène ; quand la porte se ferma, il poussa un profond soupir, et, attirant doucement à lui Gwennola qui n'avait pas quitté son lieu d'abri, il l'assit sur ses genoux et souleva ses grands cheveux blonds pour examiner son cou.

— Ce n'est rien, père, dit l'enfant en tournant et retournant sa jolie tête comme pour prouver la vérité de ce qu'elle disait : je crois que c'est le froid de l'acier qui m'a fait crier.

— Non, le bout de l'arme t'a touchée ; la petite plaque rouge se voit encore sur la peau. Nola, pourquoi te mêles-tu toujours des jeux de ton frère, qui ne sont pas ceux d'une petite fille ?

Gwennola baissa la tête.

— Père, la mouette avait l'air si malheureux, elle allongeait tant le cou et me regardait si tristement, que je n'ai pu résister à l'envie de lui rendre la liberté. N'était-elle pas bien innocente ? Elle est habituée à manger les petits poissons, et ne croyait pas mal faire en picotant le, corlazo de Gunstan.

— Évidemment, et je ne dis pas que ma petite fille a mal fait ; je dis seulement qu'elle ne doit pas trop se mêler des jeux souvent cruels de son frère. Baisse la tête. C'est toujours un peu rouge. Où vas-tu ? il vaudrait mieux rester avec moi.

— Père, je pense à mon alouette : si j'allais la chercher ?

— C'est inutile. Gunstan ne la tuera pas, et sa colère passera plus vite s'il ne te voit pas. Reste ici, mon trésor, et apprends les vers que tu dois réciter demain à ta grand-mère.

— Père, je les sais parfaitement, je les ai récités à Madalen sans faute. Écoute.

Gwennola sauta légèrement par terre, et, se plaçant devant son père, récita d'une voix harmonieuse et avec de petits gestes charmants les vers suivants :

Voici le Morbihan qui renferme plus d'îles
Que les autres cantons n'ont de bourgs ou de villes ;
Et les autres cantons, si verdoyants tous trois.
N'ont pas tant de forêts ni d'arbres dans leurs bois
Que l'immense Carnac dans son champ de bruyère
N'a de rangs de menhirs et de tables de pierre.
Des îles, des menhirs, voilà le Morbihan.
Et le grand saint Gildas est roi de l'Océan.

— Très-bien ! dit M. de Kerpeulvan en frappant doucement ses mains l'une contre l'autre par un geste d'applaudissement. Grand'mère et l'oncle Gabriel seront très-contents. Le dessin du menhir est-il terminé ?

— J'ai encore quelques coups de crayon à donner.

— Eb bien, prends mon album, donne tes coups de crayon, et nous irons après faire-une grande promenade.

— Veux-tu ouvrir le grand album à la page du menhir, père ?

M. de Kerpeulvan feuilleta un instant un : très grand : album posé sur la table, rouvrit, et le fit glisse devant Nola, qui choisissait des crayons dans une boîte et se mit gravement à dessiner.

II — AU MENHIR.

Le fougueux Gunstan avait suivi sa mare dans un appartement où il avait promptement revêtu ce qui manquait à sa toilette, puis dans une cour entourée de bâtiments de construction récente où logeaient les personnes employées, aux : parcs à huîtres qui étaient la propriété de madame de Kerpeulvan. Rien qu'en entendant la manière dont tous ses employés rendaient compte les uns des travaux agricoles, les autres du mouvement, des parcs, on devinait qu'ils avaient affaire à la véritable maîtresse de Kerpeulvan.

Dans tous ces petits débats, le nom de. M. de Kerpeulvanne fut pas même prononcé. La châtelaine, une de ses belles mains posées sur l'épaule de son fils et l'autre agitant machinalement un petit trousseau de clefs retenu à sa ceinture par une fine chaînette d'acier, écoutait attentivement les rapports qui lui étaient faits et donnait immédiatement ses ordres.

Personne dans le pays ne l'ignorait : toute la puissance d'action se concentrait à Kerpeulvan... dans cette belle femme blonde ; son mari était un homme intelligent et bon, mais un savant, un antiquaire qui, ne sortait guère de ses livres : La délicatesse de sa santé, sa bonté proverbiale, la grande dignité répandue sur sa personne, éloignaient le ridicule qui s'attache ordinairement à ceux qu'atteint ce renversement de l'ordre ; tout le monde le disait : l'on ne pouvait jouer plus noblement ce rôle effacé.

Ses informations prises et : ses ordres donnés, madame de Kenpeulvan regagna un salon situé au premier étages. Cette grande pièce était meublée avec une certaine élégance originale. Contre l'une des fenêtres était placée une table oblongue recouverte d'un tapis vert, chargée de registres et de papiers ; à l'autre se voyait un métier de tapisserie devant lequel madame de Kerpeulvan alla s'asseoir.

Gunstan, se glissant sous le métier, resta debout devant la croisée ouverte.

— Mère, s'écria-t-il tout à coup, je crois que j'aperçois le château de Kertan.

Madame de Kerpeulvan se leva, et son regard brillant et froid darda son rayon sur la presque île qui dans le lointain faisait face à Kerpeulvan. Le paysage devant elle était magnifique. La mer était si limpide, qu'elle reflétait les nuances les plus délicates des nuages orangés et d'un gris lilas qui se drapaient sur un ciel d'un bleu idéal. De dessous ces larges nuées festonnées d'or, le soleil laissait tomber une pluie de rayons qui se divisaient en flèches de feu et semblaient transpercer la terre et la mer.

Trois de ces rayons tombaient d'aplomb sur la pointe de la presqu'île de face, et éclairaient bizarrement un sombre bosquet de sapins que Gunstan montrait du doigt et au milieu duquel se distinguait vaguement une blanche silhouette.

De quel regard madame de Kerpeulvan enveloppa la presqu'île, le bosquet, la silhouette blanche qui s'y cachait et qui ne pouvait devenir visible de cette distance que par ce jeu étrange de la lumière !

— Oui, c'est bien Kertan, dit-elle d'une voix profonde ; malheureusement le donjon se confond toujours avec la verdure des sapins.

— Le donjon que tu aimes tant, mère, que je voudrais le voir Quand me mèneras-tu à Kertan, mais quand donc ?

Madame de Kerpeulvan se rassit et répondit :

— Quand Kertan m'appartiendra.

— Tu dis toujours cela, répondit Gunstan avec humeur, et tu ne sais pas quand Kertan sera à toi.

Il fit une longue-vue de ses deux mains, regarda de nouveau la presqu'île, et, se détournant vers sa mère, lui dit :

— Mère, raconte-moi l'histoire de ton enfance.

— Je te l'ai racontée cent fois, Gunstan.

— C'est égal, raconte-la quand même. Je sais que tu as un grand plaisir à parler de ton père.

— Je l'aimais tant !

— Barba dit, et tu dis aussi, que je lui ressemble.

Madame de Kerpeulvan se pencha, releva des deux mains les cheveux fauves de Gunstan, et, les rejetant en arrière de son front :

— C'est frappant ! dit-elle avec une sorte d'orgueilleuse émotion.

Puis elle ajouta :

— Tu lui ressembles comme je lui ressemblais.

— Seulement, je suis un homme, moi ! je serai grand comme lui, fort comme lui, j'aurai comme lui une grande barbe flottante.

Et Gunstan caressait fièrement son petit menton imberbe.

— Et tu auras de la volonté comme lui. Sais-tu que tout le monde tremblait devant son regard ?

— Excepté toi.

— Moi aussi, je lui obéissais.

— Ah ! c'est vrai, tu es allée en pension malgré toi.

— Bien malgré moi. J'avais presque ton âge, je n'avais pas quitté mon Kertan, je serais tombée malade de chagrin si je n'avais été soutenue par la pensée que j'obéissais à mon père :

— C'est lui qui te fit revenir de la pension ?

— Oui, juste au moment où je m'y plaisais beaucoup.

— Tu ne te fâchas pas, mère ?

— Je ne me fâchais jamais avec mon père, je lui obéissais toujours.

— Et puis après ?

— Comment après ?

— Après que tu fus revenue de pension ?

— Eh bien, je me repris à aimer Kertan, mes grèves, mon village, ma chèvre Bêleuse. Je : repris mes promenades avec mon père sur sa jolie péniche *l'Éclair*, ou sur mon bon petit poney Elan.

— Oui, mais tu étudiais aussi.

— Un peu avec la bonne miss Drelling, miss Thé, comme je l'appelais ; qui est morte peu de jours après ta naissance.

— Et qui a peint pour moi le ; petit tableau représentant Kertan et toi en petite fille assise sur un rocher auprès de ta chèvre Bêleuse.

— Pauvre miss Thé !, elle m'aimait fanatiquement. Le jour même de ta naissance elle prédit que tu serais un Trahec

— Et je le suis, mère, tandis que Nola est Kerpeulvan.

— Absolument ! C'est le portrait de son père.

— Papa est très-bon.

— Très-bon.

— Je l'ai bien fâché ce matin ; mais aussi Nola veut toujours m'empêcher de tuer mes oiseaux.

— Pourquoi vas-tu la chercher ? Nola est très-bien dans la bibliothèque ; avec son père ; qui aime beaucoup sa société.

— Mère, mais je m'ennuie seul.

— Ne suis-je pas toujours avec toi ?

— Toi ! c'est toujours toi ! dit Gunstan en repassant par-dessous le métier à tapisserie.

Madame de Kerpeulvan arrêta sur son fils un regard de reproche, que celui-ci comprit, car il se pencha pour l'embrasser.

Elle le prit dans ses bras et l'embrassa passionnément.

— Oh ! dit-elle, tu as beau dire, tu aimes ta mère plus que personne au monde.

— J'aime aussi à m'amuser, répondit l'enfant en s'arrachant à l'étreinte maternelle et en commençant une série de gambades dans l'appartement.

Tout à coup il aperçut sa petite carabine, il bondit vers elle, la saisit et sortit en fredonnant.

Il gagna la partie du château où se trouvaient les cuisines, et, s'arrêtant devant l'appartement d'où sortaient des nuages de vapeurs, il cria :

— Barba !

Une vieille paysanne, au teint bronzé, aux traits sibyllins, parut sur le seuil. Elle arrêta son regard terne sur Gunstan, et un sourire passa sur ses lèvres ridées.

— Ne trouves-tu pas que j'ai l'air d'un chasseur avec ma carabine, Barba ? demanda l'enfant.

— D'un vrai chasseur, mon cher fils. Votre grand-père enfant aimait aussi à porter le fusil du fermier, qui était un fin braconnier, et vous lui ressemblez que c'est miracle.

— Je lui ressemblerai, tu verras, quand j'aurai six pieds et une grande barbe. Ouest l'alouette de Nola ?

— Elle picotait tout à l'heure à la porte : je crois qu'elle se promène sur la plate-forme.

— Très-bien, dit Gunstan, qui tourna l'angle de la maison et se dirigea vers la plate-forme rocheuse où avait eu lieu sa discussion avec sa sœur.

Il aperçut bientôt la blanche petite alouette qui voletait d'un air inquiet, et, son idée de vengeance lui traversant l'esprit comme un éclair, il épaula sa petite carabine, visa la bestiole, mais ne tira pas. Sur sa figure expressive se lisait la lutte qui s'établissait en son âme d'enfant : se vengerait-il ou ne se vengerait-il pas de Gwennola ?

Il poursuivit machinalement la pauvre alouette, la visant de loin en s'adressant toujours la terrible question. A, un mouvement de l'alouette, plutôt par habitude et par instinct de chasseur que par volonté délibérée, il appuya le doigt sur la gâchette. Le coup partit et la balle alla briser l'aile de l'oiseau. En le voyant rouler sur le roc, le petit tireur frappa du pied par un geste furieux et alla se jeter sur le rocher appelé la Chaise-de-César. Il y demeura, sa carabine posée en travers sur ses genoux, se rongant les ongles et regardant d'un air sombre, et désolé les soubresauts de la pauvre alouette qui s'était remise sur ses pattes et qui s'en allait traînant son aile brisée.

— Qu'est-ce qui vous rend si triste, monsieur Gunstan ? dit tout à coup une voix douce et calme près de lui.

Au-dessus du dossier de la Chaise-de-César venait d'apparaître une femme d'une trentaine d'années dont le beau visage brun s'abritait sous une coiffe de tulle brodé. Gunstan montra l'alouette du doigt.

— C'est l'alouette de mademoiselle Nola, reprit la paysanne ; qui l'a blessée ?

— Moi.

— Oh ! monsieur Gunstan, est-ce possible ?

— Je ne voulais pas tout à fait la blesser, je ne sais comment mon doigt a serré la détente.

— Mademoiselle Nola saura bien que vous ne l'avez pas fait exprès, ne vous désolez pas.

— Nola me pardonnera, Madalen ; mais papa, qui est déjà fâché contre moi, le sera davantage encore.

— Il ne faut jamais rester fâché avec son père, dit Madalen sérieusement ; écoutez votre bon ange, monsieur Gunstan, et allez tout de suite demander pardon.

— Ne parle pas si haut, Madalen : si maman t'entendait !

— Madame ne m'a jamais empêché de parler suivant ma conscience, monsieur Gunstan.

— Parce que tu es une bonne fille, il faut bien te passer d'être bigote, dit maman. Dis-moi, sais-tu où est papa ?

— Je l'ai vu traverser le champ des Pierres plates avec Nola : en vous dépêchant, vous les attraperez avant qu'ils aient quitté la Table-de-la-Fée. Allons, monsieur Gunstan, levez-vous et allez vous réconcilier avec votre bon père : je vois que vous en mourez d'envie.

— Je n'aime pas ; à être fâché avec papa, répondit Gunstan en se levant, et je le fâche : toujours. Si j'allais cueillir des œillets sur les dunes pour faire le bouquet de fête de bonne-maman ?

— Mademoiselle Nola en a cueilli et les amis dans l'eau.

— Nola pense à tout, je voudrais ne pas avoir blessé son oiseau. Tiens, Madalen, emporte cette carabine de malheur. Je regrette beaucoup d'avoir blessé l'alouette de Nola !

— Je vais l'attraper, la soigner et la guérir peut-être, dit Madalen en prenant la carabine ; allez, mon bon petit Gunstan, allez bien vite.

Sur cette dernière invitation, elle, alla prendre l'oiseau blessé et se dirigea vers la maison pendant que Gunstan, franchissant d'un bond l'agglomération de rochers placés devant lui, descendait dans un espace aride couvert de varech, et qu'embellissaient de larges touffes d'un feuillage : de velours vert nacré au sein desquelles tremblait une fleur d'or.

Le petit garçon traversa ce large espace, marchant sur le tapis de goémon doux, mais glissant, avec la légèreté bondissante d'un jeune faon ; puis il continua à suivre le sentier des grèves, escaladant les rochers qui formaient parfois une suite de degrés, rustiques, et cherchant partout des difficultés uniquement pour le plaisir de les vaincre.

Il s'arrêtait au gré de son caprice tantôt devant des anfractuosités profondes qu'il sondait de la main pour en arracher quelque petit animal étrange ou quelque belle touffe d'herbe marine, tantôt devant un joli bassin limpide creusé dans le roc dans lequel il faisait pleuvoir des galets avec une telle rapidité qu'un brillant jet d'eau semblait jaillir de dessous ses pieds, tantôt devant la mer pour regarder vaguer les bateaux, ou viser de l'œil et du doigt les oiseaux de mer qui passaient. La grève décrivait de larges sinuosités, qu'il suivit longtemps ; arrivé devant la plus profonde, il escalada la falaise, et, tournant le dos à la mer, prit un sentier à travers des champs dans lesquels le mil mûr penchait ses lourdes panaches d'or pâle ; puis il se dirigea en droite ligne vers un large monticule qui semblait avoir vomi des pierres. Gunstan en fit lentement le tour, ne rencontra pas ceux qu'il cherchait et continua de sautiller de sillon en sillon, se dirigeant cette fois vers le petit bourg de Kerlud, qui se déployait en paravent devant lui avec son mince clocher et ses toits d'ardoises et de chaume également recouverts d'une mousse qui avait la teinte chaude de goëmons épars sur les rivages.

Un peu avant d'arriver au bourg, il tourna à droite et bondit dans une vaste enceinte de champs sans clôtures, parsemés de rochers tachés de lichens sombres, de l'aspect le plus étrange.

C'étaient des monuments druidiques fort en renom dans le monde archéologique, de grands dolmens brisés ou supportés par des piliers de granit.

Gunstan marcha en droite ligne vers le géant du champ, un menhir énorme qu'on aurait pris pour un monstre marin échoué. Le bruit de ses pas était étouffé par l'herbe qui formait une sorte de tapis sur le sol desséché ; il arriva contre la cassure, et, s'accolant au roc tigré de mousses d'un beau

vert bronzé, il allongea la tête. M. de Kerpeulvan, assis contre la muraille de pierre d'une seule pièce qui le garantissait du vent de mer, étudiait des figures bizarres sur un album ouvert, et Gwennola, agenouillée près de lui et appuyée sur son épaule, suivait des yeux le mouvement de son doigt.

Gunstan regarda un instant ce groupe paisible, et, reculant d'un pas, il appuya son bras sur la pierre, son front sur sa main, et poussa un gros soupir que l'oreille fine de Nola perçut aussitôt.

Elle tourna la tête, se pencha en arrière, reconnut son frère, se leva précipitamment et vint à lui.

— Tu as du chagrin ? murmura-t-elle bien bas en appuyant ses deux mains sur les épaules de Gunstan.

— Oui, soupira-t-il d'une voix rauque.

— Viens demander pardon à papa : il est si bon, qu'il te pardonnera tout de suite.

— Je ne sais pas demander pardon.

— C'est cependant bien facile, et, puisque tuas été méchant...

— Plus méchant que tu ne le penses, j'ai tiré sur ton alouette.

Et Gunstan sembla vouloir enfoncer son front dans la pierre.

— Et tu l'as tuée ?

— Non, seulement blessée, je ne voulais pas la tuer, le coup est parti, je lui ai cassé l'aile.

En prononçant ces paroles, il se détourna brusquement comme pour juger du degré d'indignation qui se peignait sur la figure de sa sœur.

Nola était un peu pâle, mais elle s'empressa de répondre :

— Nous la soignerons, nous la guérirons, viens trouver papa.

Elle noua ses deux mains sous le bras de Gunstan et l'entraîna vers M. de Kerpeulvan.

En arrivant devant lui, il tomba sur l'herbe et appuya sa tête sur les genoux de son père, qui, fermant l'album qu'il tenait à la main, fixa des yeux profonds et tristes sur le visage tourmenté de son fils.

— Père ! murmura Gunstan en roulant sa tête fauve sur les genoux paternels.

M. de Kerpeulvan dit tristement :

— Méchant !

— Il ne le sera plus, s'écria Gwennola avec sentiment, il me l'a promis.

M. de Kerpeulvan hocha tristement la tête.

— Père, je ne frapperai plus -Nola, murmura Gunstan, je vous le promets.

— Tu me le promets ?

— Je vous le jure.

M. de Kerpeulvan enserra entre ses deux mains la tête ronde de Gunstan et ajouta :

— Je me rappellerai cette promesse : qu'elle te soit sacrée, mon fils !

Le geste caressant de M. de Kerpeulvan parut suffisamment éloquent à Gunstan, qui, se relevant d'un bond, grimpa avec la légèreté d'un écureuil sur le gigantesque fragment de pierre qui leur faisait face. Debout à l'extrémité de cet îlot de pierre, il dominait le golfe du Morbihan, l'Océan et les terres qui entouraient les deux mers d'une ceinture d'or. Avec ses yeux de lynx, il s'amusa à compter les embarcations qui sillonnaient le golfe, puis il les décrivit et les analysa. Bricks, goélettes, forbans, sinagots, passaient dans son énumération, que M. de Kerpeulvan et Nola écoutaient avec intérêt.

— Puisque tu as si bonne mémoire, Gunstan, dit M. de Kerpeulvan, pourquoi n'apprends-tu pas quelques vers comme Nola, pour les réciter demain à ta grand'mère ?

— Si vous avez des vers sur la mer, papa, ou sur nos beaux dolmens, je le veux bien, répondit Gunstan.

— J'en chercherai, dit M. de Kerpeulvan, qui parut enchanté de la bonne volonté de Gunstan, et je te les donnerai demain matin.

— Je les voudrais ce soir, dit Gunstan.

— J'ai justement Brizeux sur moi, dit M. de Kerpeulvan.

Il prit un petit volume dans sa poche, le feuilleta, et, mettant un signet à une page, il le fit porter à Gunstan par Nola.

Gunstan, remontant à l'extrême pointe de son Mot de pierre, ouvrit le livre et lut d'une voix éclatante et harmonieuse les vers suivants :

Ces esprits ! les Bretons les appelaient des fées.
Or ces dames, de gaze et de soie attifées,
Depuis bien des mille ans, au doux pays d'Arvor
Qui se tiennent debout au milieu des bruyères :
Ces grès, dont nul savant ne sait dire le poids,
Pesaient moins qu'un fétu dans leurs agiles doigts.
Aussi leur tâche était bien vite terminée :

A nos travaux d'un an suffirait leur journée.
Pourquoi ces bons esprits ont-ils quitté nos champs ?
Mes amis, ce secret est celui des méchants ².

— Très-bien, dirent le père et la fille en frappant des mains.

— Père, je les sais déjà presque, dit Gunstan.

Il lut et relut des yeux les vers harmonieux du barde breton, et, fermant le livre, les déclama de mémoire.

— Charmant ! dit M. de Kerpeulvan, ma mère et mon oncle seront ravis ; mais nous nous sommes oubliés, il s'agit de regagner Kerpeulvan au plus tôt.

Et, ramassant à la hâte les livres et les papiers épars sur l'herbe, il s'éloigna, suivi de près par Nola et de loin par Gunstan.

Pour retourner à Kerpeulvan ils ne prirent pas le chemin accidenté de la grève, mais une petite route bordée de buissons courts et maigres qui formaient une ligne de verdure au milieu des champs.

Dans le chemin, Gunstan reprit son allure capricieuse ; mais Nola ne quitta pas son père : ils marchaient côte à côte, et, quand un obstacle les forçait à se séparer momentanément, ils s'attendaient toujours pour se rejoindre.

Le jour commençait à baisser quand ils atteignirent la barrière de Kerpeulvan, et sur le seuil de cette haute barrière ils trouvèrent madame de Kerpeulvan dont les sourcils blonds étaient terriblement rapprochés.

— Yves, dit-elle durement, à quoi penses-tu, d'emmener ces enfants aussi loin et de les garder aussi longtemps ? On dirait que tu as oublié que nous allons demain à Sainte-Anne !

Cette admonestation faite, elle s'écarta pour laisser passer son mari et sa fille, et, saisissant Gunstan entre ses bras, elle dit :

— Je te défends ces promenades interminables : tu ne dois pas laisser ta mère seule, entends-tu ?

III — SAINTE-ANNE D'AURAY

— Armelle, la voiture attend.

— Tu as fait atteler trop tôt.

— Ne m'avais-tu pas dit deux heures ?

— Je te sens tellement pressé de partir.

— Il est bien naturel que je désire voir ma mère et mon oncle Gabriel, que nous voyons si rarement et que tu aimes particulièrement, tu me l'as dit cent fois.

— Oui, je l'aime, je l'aime beaucoup ; mais nos idées diffèrent tellement en tout...

Madame de Kerpeulvan prononça ces paroles d'un air sombre, et, appelant Barba qui passait par le corridor, elle lui dit d'aller quérir Gunstan et Gwennola. Les deux enfants arrivèrent bientôt en grande toilette et conduits par Madalen, qui les regardait avec une douce satisfaction, tant elle les trouvait beaux dans leurs habits de fête.

Madame de Kerpeulvan ne fit aucune attention à Gwennola toute parée par la double cascade d'or qui ruisselait sur ses épaules et dont les joues étaient aussi roses que les pétales délicats des œillets sauvages qu'elle tenait à la main ; mais elle fit subir un examen minutieux à Gunstan, dont l'élégant habit faisait ressortir la beauté naturelle. Quant elle l'eut bien examiné elle se dirigea vers la cour où se voyait un break attelé d'un ardent cheval noir.

— Yankez ³, fais trotter Bayard jusqu'ici, cria Gunstan au cocher, un homme vigoureux d'une figure ouverte et gaie, qui avait quelque trait de ressemblance avec Madalen.

Le cocher obéit ; le break vint s'arrêter devant la haute porte cintrée.

— Maman, je veux aller sur le siège auprès de Yan, dit Gunstan.

— Tu viendras où je serai.

Gunstan fit un geste d'impatience.

— Je veux aller, sur le banc de devant avec Yan, car je veux apprendre à conduire Bayard, reprit-il.

Et sans attendre d'autre permission que la sienne, l'enfant escalada le marchepied, et s'assit sur le banc de devant. M. de Kerpeulvan et Nola, qui connaissaient ce genre de scènes familières, étaient paisiblement montés dans la partie inférieure du break. Gunstan se détourna pour regarder sa mère, et, craignant sans doute qu'elle ne le fit redescendre, il s'écria en se serrant contre Yan :

— Mère, il y a place pour toi : on est très-bien ici.

— Vous serez très mal sur ce banc, mère, dit Nola en penchant sa blonde ; petite tête en dehors du break.

— Non, car j’aurai le vent en face, et j’aime mieux cela, répondit madame de Kerpeulvan.

Relevant d’une main ses longues jupes, elle saisit de l’autre la tige de fer, et, montant légèrement les deux degrés du marchepied, s’assit près de Gunstan qui s’empressa de donner le signal du départ. Bayard, stimulé par la voix et les encouragements de Gunstan, s’élança comme une flèche entraînant la petite voiture, maison roulante où chacun des membres de la famille de Kerpeulvan continuait son existence intime.

Au fond du break, M. de Kerpeulvan et Nola causaient doucement de ceux qu’ils allaient visiter ou faisaient des remarques sur le paysage ; sur le banc de devant, madame de Kerpeulvan grondait Gunstan, qui voulait toujours conduire, ou le tenait enlacé par un mouvement qui lui était particulier et qui signifiait clairement :

— Il est à moi, rien qu’à moi.

Yankez le cocher était plein de complaisance pour Gunstan ; de temps en temps, quand l’enfant relevant les rênes au niveau de sa poitrine, affectait des airs d’homme, il regardait madame de Kerpeulvan et disait :

— Comme il ressemblera à M. Trahec, madame ! Et madame de Kerpeulvan, souriant orgueilleusement, inclinait la tête en signe d’assentiment.

Le petit cheval, stimulé par les cris vibrants de Gunstan, dévorait l’espace, et bientôt apparut à l’horizon la vieille église de Sainte-Anne d’Auray.

Le break s’arrêta à la porte de la modeste auberge du Bon-Pèlerin, et, pendant que Yankez dételaît, la famille de Kerpeulvan se dirigea vers une maison grise blottie en ermitage au milieu d’un verger dont la moitié avait été convertie en jardin potager.

Dans une des allées de ce jardin un prêtre se promenait lentement, la tête découverte, ce qui permettait à la lumière de se jouer librement sur un

front calme et dans chacune des rides d’un visage à la fois ascétique et suave. L’ascétisme ressortait d’une certaine rigidité de lignes exactement reproduite dans les attitudes du corps, la suavité rayonnait dans le regard, dans le sourire, et entourait d’une sorte d’auréole cette tête couronnée de cheveux blonds légèrement grisonnants.

Ce prêtre, jeune encore, possédait évidemment la force faite d’humilité, d’énergie, de pureté qui distingue les êtres qu’une vocation surnaturelle arrache aux joies et aux douleurs éphémères du temps, pour les jeter dans

les joies austères dus sacrifice et dans les mystérieuses attentes de la vie à venir.

Quand la cloche de la petite porte peinte en vert retentit, il se détourna et marcha vers les visiteurs avec le plus aimable sourire sur les lèvres. Le visage ordinairement si froid de madame de Kerpeulvan s'éclaira soudain, quand l'abbé de Kerpeulvan pressa ses deux mains dans les siennes en arrêtant sur elle ce regard dont l'être intimement uni à Dieu a seul le secret, regard perçant comme un glaive, mais comme un glaive dont la pointe distillerait du baume.

— Grand'mère sera très-heureuse de vous voir, dit-il. Quel superbe bouquet a ma petite Nola et quels parfums pénétrants s'en échappent !

Il prit le bouquet et ajouta :

— Que le bon Dieu est bon d'avoir semé même dans le sable aride ces fleurs ravissantes au parfum exquis ! Sans elles, les populations qui vivent sur-les côtes ne connaîtraient que les âpres senteurs des goémons. Est-ce toi qui as cueilli ces œillets, Nola ?

— Oui, mon oncle, répondit Nola en reprenant son bouquet des mains de l'abbé Gabriel, et c'est pourquoi j'ai bien du plaisir à les porter à ma grand'mère.

— Il devait faire, bien chaud sur les dunes, et tes petits pieds enfonçaient bien profondément dans le sable, sans doute.

— Oui, mais Madalen me tirait après elle.

— Je regrette beaucoup de ne pas être allé avec toi cueillir ces fleurs, dit Gunstan, qui vivait de bonnes intentions et de regrets.

Gwennola sépara vivement le bouquet en deux et tendit la plus grosse partie à son frère.

— Prends ces Leurs, Gunstan, dit l'abbé Gabriel ; ne vois-tu pas que tu doubles le bonheur de Nola ?

Gunstan obéit et suivit le prêtre, qui se dirigeait vers un berceau de vigne et de lierre où les enfants pénétrèrent les premiers.

Une dame âgée, très-simplement mise, y était assise et semblait absorbée par l'ouvrage de tricot qu'elle tenait à la main. Le parfum pénétrant des bouquets d'œillets, lui, révéla la présence des enfants, elle leva les yeux, et des voix fraîches s'écrièrent :

— Bonne-maman, nous vous souhaitons une bonne fête.

Madame de Kerpeulvan, en bonne grand'mère, se montra fort attendrie et embrassa chaleureusement ses petits-enfants, son fils, et même sa belle-

filles, qui n'avait rien qui appelât ce genre d'expansion.

— Nola, ton dessin ! dit M. de Kerpeulvan en tendant à la petite fille un carton entouré d'une faveur rose.

Nola le déroula et alla présenter à madame de Kerpeulvan un beau menhir dont la pointe perçait un superbe nuage noir. La grand'mère regarda longtemps le menhir à travers ses lunettes, puis le passa à son beau-frère, qui le présenta à madame de Kerpeulvan en disant :

— Nola a des dispositions vraiment remarquables pour le dessin.

— Oui, répondit indifféremment la jeune femme, ma fille a toutes les dispositions de son père... Eh bien, Nola, que signifie cette pose théâtrale ?

La jeune fille, sur un signe de son père, venait de se placer au centre du petit groupe et levait sa main blanche par un geste plein de grâce.

— Nola va nous réciter des vers, dit M. de Kerpeulvan ; elle a déjà une diction très-pure et beaucoup de goût. Allons, ma fille, commence :

Voici le Morbihan...

Nola continua d'une voix limpide légèrement émue, et quand elle finit, toutes les mains applaudirent.

— Mais je sais des vers aussi, moi ! s'écria Gunstan.

Et, à la stupéfaction, de sa mère, il prit la place de Nola et se mit à déclamer les vers qu'il avait lus la veille avec un entrain qui faisait le plus grand honneur à sa mémoire.

— Quelle mémoire ! dit M. de Kerpeulvan quand il finit : il n'a pas lu ce passage plus de quatre fois.

— Nola me l'avait souvent récité sur la grève, dit Gunstan qui avait entendu la réflexion de son père.

— Apprends-tu tes leçons avec cette facilité ? demanda l'abbé Gabriel.

Gunstan regarda sa mère et hocha la tête négativement.

— Il ne fait rien par continuation^ dit M. de Kerpeulvan.

— C'est toujours l'instituteur qui lui donne des leçons ?

— Toujours.

— Ma mère, vous vous occupez de mon fils, il me semble ? dit madame de Kerpeulvan, que cette conversation semblait agacer.

— Oui, répondit la grand'mère en étendant sur ses genoux un large tricot de laine rouge, je prépare une vareuse de laine pour Gunstan, qui s'enrhume comme à plaisir, m'a dit Yves.

— Elle sera très-jolie, grand'mère, s'écria Gunstan, j'aime le rouge. Ce serait beau, un uniforme rouge : je regrette qu'il n'y en ait pas dans l'armée

française.

— Rêves-tu toujours d'être soldat ? demanda l'abbé Gabriel.

— Oui, mon oncle.

— Mais Saint-Cyr ne s'ouvre pas devant les paresseux.

Un silence embarrassant suivit cette observation, qui maintenait la conversation sur un terrain brûlant.

Depuis quelque temps déjà, une lutte sourde s'engageait dans la famille de Kerpeulvan à propos de Gunstan et de son avenir. M. de Kerpeulvan et l'abbé Gabriel désiraient ouvertement que Gunstan se préparât à embrasser une carrière ; madame de Kerpeulvan, dans son tendre absolutisme, manifestait non moins hautement la volonté de ne jamais se séparer de son fils.

— Mes enfants, avec votre permission, je vais quérir la tarte aux fruits, dit madame de Kerpeulvan en grand'mère avisée ; un goûter en plein air sera bien agréable, il me semble, et vous devez avoir appétit. Viens avec moi, Nola.

Elle partit avec Nola : l'abbé et M. de Kerpeulvan, qui s'étaient levés machinalement, arpentèrent l'allée en causant ; Gunstan demeura seul avec sa mère sous le berceau de vigne. Il avait pris le peloton de laine rouge de sa grand'mère, et s'amusait à le lancer en l'air et à le rattraper fort adroitement.

Tout à coup il se tourna vers sa mère et la regarda fixement :

— Si je veux être soldat, tu ne m'empêcheras pas de l'être, je pense, dit-il de son petit ton de tyran.

Les sourcils blonds de madame de Kerpeulvan se croisèrent par une sombre contraction ; elle se leva, saisit son fils dans ses bras, et, fixant sur lui un regard à la fois despotique et passionné :

— Tu seras ce que je voudrai, prononça-t-elle.

Cet arrêt formulé, elle s'avança, froide et indolente comme toujours au-devant de sa belle-mère, qui précédait la tarte aux fruits délicatement portée sur les mains de Nola.

Un couvert fut rapidement organisé sur le vieux chiffonnier qui passait l'été sous la tonnelle recouverte de vigne, et tout le monde fit honneur à la tarte.

La conversation se tint dans les généralités : il fut beaucoup question d'une branche de la famille des Kerpeulvan du Guilvin, qui ne manquerait pas de venir souhaiter la fête à la grand'tante.

Le goûter fini, M. de Kerpeulvan, l'abbé et Gwennola se levèrent d'un commun accord.

— Ne viendras-tu pas faire ta visite à Sainte-Anne, Armelle ? demanda l'abbé.

— Aujourd'hui, je viens uniquement pour ma mère ; mon oncle, si vous le permettez, je resterai avec elle.

— Tenir compagnie aux infirmes compte parmi les œuvres de miséricorde, Gabriel, ajouta la vieille dame.

— Certainement, répondit l'abbé avec un très-doux mais très-fin sourire.

— A bientôt, mère ! dit Nola en offrant son front blanc aux lèvres de sa mère.

— A bientôt, Yves ! Ne te perds pas avec ta fille parmi les ex-voto, et n'oublie pas l'heure du départ.

M. de Kerpeulvan répondit à cette recommandation par un sourire d'assentiment et suivit l'abbé Gabriel qui s'éloignait avec Nola.

Madame de Kerpeulvan demeura assise devant sa belle-mère. Par une habitude qui lui était chère, elle avait le bras droit passé autour du cou de Gunstan, qui, en ce moment, guettait un oiseau à demi caché sous le feuillage de la vigne. Mais l'oiseau s'envola, et Gunstan, arraché à sa contemplation, regarda autour de lui et dit :

— Et nous, maman, qu'allons-nous faire ?

— Ne te trouves-tu pas bien ici ?

— Je n'ai rien pour jouer.

— Le jardin et le verger te sont ouverts, dit la grand'mère en souriant. Si tu veux jardiner, Jean Kerbic est à ton service.

Son regard alla chercher un petit vieux qui sarclait dans une plate-bande voisine.

— Vous employez toujours cet homme ? demanda madame de Kerpeulvan.

— Oui, il est travailleur et fidèle.

— Mère, dit Gunstan, pourquoi n'aimes-tu pas Jean Kerbic ?

— Parce qu'il se conduisait fort mal autrefois.

— Tu m'as dit qu'il a été en prison.

— Oui, fit doucement la grand'mère ; aussi, quand le pauvre-homme est revenu, il ne trouvait d'emploi nulle part. Gabriel l'a pris, et sa conduite a été si bonne, que l'aventure est à peu près oubliée. Ses enfants sont bien placés, et il ne veut plus quitter, l'abbé auquel il doit tant de reconnaissance.

— Mon oncle Gabriel est bon, bien bon, dit Gunstan.

Et, ôtant vivement le bras de sa mère qui le retenait prisonnier, il se leva :

— Je vais avec père et mon oncle, dit-il.

Sans autre permission, il bondit hors de la tonnelle et atteignit les promeneurs au moment où ils passaient le seuil de la petite porte d'entrée.

— Que veux-tu, Gustan ? demanda l'abbé.

— Je viens avec vous ; les du Guilvin sont peut-être à l'église.

— Ta mère l'a permis ?

— Je lui ai dit que je m'ennuyais.

Sur cette réponse équivoque, Gunstan saisit la main de Gwennola et courut en avant.

L'abbé de Kerpeulvan les suivit des yeux, et, se tournant vers Yves.

— Ne vas-tu pas prendre un parti pour cet enfant qui grandit ? demanda-t-il.

— Je n'ai encore rien obtenu d'Armelle, répondit tristement M. de Kerpeulvan.

— Yves, il est temps d'exiger : l'avenir de Gunstan est véritablement compromis.

— C'est ce que je dis et redis à sa mère.

— Mais enfin elle a quelque raison de négliger ainsi, en quelque sorte systématiquement, l'instruction de son fils ?

M. de Kerpeulvan soupira.

— Elle en aune, répondit-il, bien qu'elle ne veuille pas l'avouer : c'est d'agir comme M. Trahec, qui l'a élevée à Kertan, auprès de lui, rien que pour lui. Elle ne consentira jamais à se séparer de Gunstan ; elle a reporté sur son fils l'idolâtrie qu'elle avait pour son père.

— Ce serait une insigne folie, Yves : il faut l'empêcher.

Yves s'arrêta, et, regardant son oncle :

— Comment ? demanda-t-il

— N'as-tu donc aucun empire sur elle ?

— Aucun. Elle fait de plus en plus sa volonté à l'aveugle : se mettre en travers de ses décisions, quelles qu'elle soient, serait aboutir à un scandale public. Je n'ai jamais pu obtenir l'ombre d'une fusion sincère entre nos volontés ; je l'ai ardemment désirée : maintenant je ne la regarde plus que comme une utopie irréalisable. Il faut qu'Armelle agisse sans contrôle, sans conseil, sans mesure. Elle a trouvé tout simple la séparation fâcheuse qui

s'est établie à notre foyer domestique, dans nos intérêts les plus chers. « Je te laisse ta fille, me dit-elle sans cesse, ne t'occupe pas de mon fils. »

L'abbé Gabriel s'arrêta : son visage sérieux devint triste.

— Tu me fais trembler, dit-il. Gunstan n'est encore qu'un enfant, et il se montre déjà intraitable ; que sera-ce plus tard ? Yves, il faut lutter contre ce parti pris : il y va de ta dignité, de ta conscience, de ton devoir. T-u dois faire donner à ton fils l'instruction religieuse qui en fera un chrétien, c'est-à-dire un homme capable de lutter contre ses passions, et l'instruction universitaire qui en fera un homme utile à son pays. L'égoïsme-moderne des femmes devient un véritable fléau ; de notre temps, l'enfant est un jouet ou une idole, et ceux qui s'occupent des maladies morales de leur siècle seront bientôt obligés de ranger parmi les réformes urgentes l'éducation donnée au foyer domestique. Oui, il faudra porterie scalpel sur le plus admirable et le plus profond des sentiments d'un cœur créé : l'amour maternel.

M. de Kerpeulvan écoutait la tête baissée :

— Je sens que le moment vient où je devrai parler avec autorité, dit-il : ce sera la première fois depuis notre mariage ; mais l'âge de Gunstan m'y oblige. Quant au résultat, je n'ose le prédire. Je ne sais à quel tribunal il faudrait traîner ma femme pour lui faire comprendre que son fils n'est pas sa propriété exclusive.

— Devant le tribunal de Dieu.

— Malheureusement elle ne relève pas volontairement de celui-là. La pureté de sa Yie exalte, je crois, l'orgueil de son esprit.

En exprimant cette pensée, M. de Kerpeulvan se découvrit. Il touchait au seuil de là vieille église rendue vénérable par l'élan de piété qui y conduit les populations depuis tant de générations.

Gwennola avait entraîné Gunstan devant le modeste autel où apparaissait, dans une boîte carrée de verre, la statuette dorée de sainte Anne.

Une foulé mélangée : des marins, des paysans, des femmes, des enfants, des infirmes, des étrangers de distinction, implorait la patronne de la Bretagne.

Les deux enfants se glissèrent au premier rang et s'agenouillèrent. Gwennola, les mains jointes, son visage d'ange levé vers le ciel, priait avec une gravité ravissante.

Gunstan, la tête sans cesse en mouvement comme une girouette, regardait les ex-voto qui couvraient les murs, les pèlerins, les voûtes, tout, excepté

lui-même. La prière, science de l'âme, s'enseigne comme les sciences profanes ; on le voyait, Gunstan ne savait pas prier.

Aussi se fatigua-t-il bien vite sur ses genoux et échappa-t-il à Gwennola, qui, toute à son rôle de bon ange, avait remis sa main dans la sienne.

Il regagna seul la nef, et, en y arrivant, il aperçut des enfants qui la traversaient sous la conduite de leurs parents : il courut à eux et sortit en leur compagnie. Sous le porche, la famille de Kerpeulvan du Guilvin, — c'était elle, — fit une halte. Le père, un homme de cinquante ans, qui avait un toupet hérissé, des moustaches formidables et une figure inoffensive ; la mère, une petite Bretonne trapue, sans grâce, sans beauté, mais ayant dans la tournure, dans le regard, ce qui révèle la femme pratique, demandèrent à Gunstan des nouvelles, de sa famille.

La petite fille et le petit garçon, également pourvus d'épais cheveux châtons, de grasse petites joues rouges, de petits yeux bleus mobiles, de petits nez crochus, de petits mentons à fossettes, se suspendirent aux bras de Gunstan, et Gunstan proposa tout de suite d'aller quérir son père, sa sœur et son oncle, ce que M. et madame du Guilvin ne voulurent pas accepter.

Leur arrivée termina le débat ; on se souhaita très-amicalement le bonjour, et l'on reprit ensemble le chemin, de la maison cachée sous les pommiers. Madame de Kerpeulvan promenait par les allées sa belle-mère, qui marchait péniblement et qui reçut à son bras les souhaits de fête des arrivants. Il fallut procéder à un second goûter ; arranger une partie à Kerpeulvan, pour les jours suivants, célèbres par la cueillette des goémons ; puis l'abbé Gabriel emmena les enfants dans le verger, où les projets, s'animèrent dans la passion, du jeu.

— Jean Kerbic est très-adroit, dit-il ; le voulez-vous momentanément à votre service, mes enfants ?

Les enfants répondirent affirmativement, et, sur un signe du prêtre, le petit jardinier boiteux se dirigea vers eux. Bien qu'assez jeune encore, il avait un très-vieux visage sous des cheveux blancs. Il alla chercher des cordes et des gaules pour organiser le jeu que Gunstan et Auguste du Guilvin imaginaient de faire, et se montra d'une complaisance à toute épreuve et d'une adresse rare. De temps en temps son œil intelligent s'arrêtait avec une expression étrange sur Gunstan, quand celui, saisissant d'autorité le commandement, malmenait Auguste et les deux petites filles.

Une ou deux fois il reprit doucement Gunstan de son emportement et l'engagea à se modérer.

— Me modérer, me modérer ! répondit Gunstan, tu parles comme un vieux tailleur que tu étais. Tu ne sais pas que je serai soldat et que je ne puis souffrir qu'on ne m'obéisse pas sur-le-champ.

— Je sais bien que c'est dans votre, sang, monsieur Gunstan ; mais, croyez-moi, écoutez les bons conseils, même quand ils viennent, d'un pauvre vieux tailleur comme moi.

Malgré ces petites dissidences, les enfants s'amuserent beaucoup, proclamèrent Jean Kerbic l'homme le plus complaisant du monde, et, quand l'heure du départ fut sonnée, l'entraînèrent jusqu'à l'auberge du Bon-Pèlerin.

Ce fut Jean Kerbic qui tint l'ardent petit cheval noir par la bride, pendant que la famille de Kerpeulvan, entourée de la famille du Guilvin, remontait dans le break. Le regard du petit homme se levait sans cesse vers madame de Kerpeulvan, assise auprès de Gunstan ; mais madame de Kerpeulvan gardait un silence dédaigneux et détournait les yeux avec intention.

— Mais regarde donc Jean Kerbic, maman, dit tout à coup Gunstan, pourquoi ne le regardes tu pas ?

— Je n'aime pas les serviteurs infidèles.

— Mais puisqu'il est fidèle maintenant !

— Qu'importe ! je ne puis oublier que mon père ne l'aimait pas.

Comme elle prononçait ces paroles, Jean Kerbic lâchait la bride du cheval et soulevait humblement son vieux chapeau.

— Vous allez vous faire écraser, Jean, dit l'abbé Gabriel ; qui regardez-vous comme cela ?

— Celle que j'ai vue enfant et jeune fille à Kertan, monsieur : elle me fait l'effet d'une vision, tant elle ressemble à son père.

IV — CUEILLETTE DU GOEMON

Le soleil, à demi caché sous une montagne de nuages bleuâtres, projetait obliquement sur la mer calme de blancs rayons qui en faisaient brillamment miroiter la surface ; à l'horizon, de lourdes nuées grises s'élevaient en amphithéâtre au-dessus de la presque île qui faisait face à Kerpeulvan.

Madame de Kerpeulvan, assise à la table recouverte d'un tapis vert, feuilletait un gros registre placé devant elle.

De temps en temps elle regardait au dehors, consultait le ciel, et surtout contemplait dans le lointain le point noir qui faisait tache sur la presque île aride et qui, sous un soleil éclatant et avec une bonne longue-vue, devenait un épais bosquet d'arbres verts.

Tout à coup la porte s'ouvrit devant Gunstan.

— Les voici, maman, s'écria-t-il : nous partons tout de suite pour les grèves, n'est-ce pas ?

Et, avançant dans l'appartement, il glissa ses deux mains sous le grand registre et le ferma.

— Les Guilvin vont sans doute se reposer avant d'aller aux grèves.

— Non, mère. Papa leur a proposé d'entrer dans le salon : ils ont dit qu'ils aimaient mieux aller sur les grèves, et je viens te chercher.

Madame de Kerpeulvan souriait en écoutant parler son fils. L'ardeur qu'il mettait à toutes choses la ravissait.

Elle sortit avec lui et trouva dans la cour le roide capitaine Firmin de Kerpeulvan du Guilvin, sa grosse petite femme et ses deux enfants aux joues rouges, au nez crochu et au menton à fossettes. M. de Kerpeulvan et Nola leur tenaient compagnie.

— Firmin et Marie voudraient se reposer, dit M. de Kerpeulvan ; mais Gunstan a communiqué son ardeur à Auguste et à Clotilde, qui nous pressent d'aller nous installer sur les grèves.

— Il n'y a qu'une chose à faire dans ce cas, lime semble, répondit madame de Kerpeulvan en souriant à ses parents : rentre avec mon oncle et ma tante, et laisse-moi les enfants.

Cet arrangement parut convenir à tout le monde, excepté à Nola, qui se glissa vers son père pour lui demander de rester avec lui, ce qu'il n'accepta pas.

— Allons d'abord sur la plate-forme, dit Gunstan en entraînant Auguste : nous verrons de là dans quelle partie de la grève il y a le plus de monde.

Ils se rendirent sur la plate-forme de, granit qui servait de vestibule au vieux manoir, et allèrent s'accouder sur l'espèce de balustrade dentelée formée par les rochers.

C'était l'heure de la marée basse, l'heure propice par conséquent pour dépouiller les rochers de leur superbe robe glauque.

Hommes, femmes et enfants accouraient en foule dans les plantureuses prairies de l'Océan et arrachaient à pleines mains le ; goémon vésiculeux aux feuilles grasses et dentelées. Les mille points noirs, blancs, bleus qui

s'agitaient en tous les sens, n'étaient autres que les arracheurs de goémon. La belle-planté se détachait sans peine delà pierre plate où elle avait germé, ou des pyramides rocheuses d'où elle pendait en grappes et en longs, bouquets : on la jetait dans des vanes d'osier, on l'entassait dans des filets ; les plus vigoureux l'emportaient sur la tête ou sur les, épaules et allaient la déposer et l'étendre sur les rives, où elle devait durcir en livrant ses âcres parfums à la brise.

Les enfants s'amuserent quelque temps à voir la cueillette de loin ; mais bientôt l'intrépide Gunstan demanda à sa mère de se rapprocher des travailleurs : les promeneurs descendirent de la plate-forme et marchèrent doucement le long des grèves.

Madame de Kerpeulvan suivit les enfants d'un peu loin. Son regard indifférent errait autour d'elle ou s'attachait sur son fils. Les paysans et les marins, les pauvres femmes et les enfants, répondaient avec amabilité aux questions de Gunstan et souriaient à la blonde Nola ; mais très-peu accordaient à leur mère autre chose qu'un bonjour bref ou un froid salut. Madame de Kerpeulvan vivait à part au milieu de ces populations rustiques, si respectueuses envers les hiérarchies sociales lorsque ceux qui les dominant laissent leur cœur s'ouvrir à la justice, à la bonté, à la charité, mais si jalouses de leur indépendance quand elles se sentent dédaignées.

On disait des châtelains de Kerpeulvan : « le bon monsieur, la belle dame, » et ce n'était pas la belle dame qu'on aimait le plus

Sur les grèves, madame de Kerpeulvan laissa aux enfants toute liberté de se mêler aux travailleurs, ce qui les amusait extraordinairement ; mais, sitôt que la fatigue les obligeait à se reposer, elle appelait Gunstan près d'elle. Il fallait voir avec quelle tendresse elle épongeait la sueur qui perlait à ses tempes, comme elle passait et repassait ses belles mains dans ses cheveux humides pour les assouplir. Pendant qu'elle prodiguait ces petites gâteries maternelles à Gunstan, Nola la regardait faire et n'avait qu'un regret, c'était qu'il ne lui fût pas permis de prodiguer les siennes. Nola, comme son père, avait un cœur d'or.

Le soleil commençait à descendre sur l'horizon quand madame de Kerpeulvan, résistant aux instances déraisonnables de Gustan, décida qu'on rentrerait sur-le-champ au château. En arrivant dans la cour, elle consulta sa montre : la promenade avait duré trois heures. Elle appela du geste Madalen dont on apercevait le visage brun et calme à travers les vitres d'une croisée. Madalen accourut.

— Fais goûter ces enfants, Madalen commanda madame de Kerpeulvan. Où se trouve madame du Guilvin ?

— Madame est restée longtemps sur la plate-forme avec ces messieurs. Je crois qu'il sont maintenant au salon.

Sur cette indication, madame de Kerpeulvan rentra dans le grand salon triste qui ne s'ouvrait qu'aux visiteurs.

Son entrée fit immédiatement cesser une conversation qui devait être, intéressante si l'on en jugeait par l'animation des interlocuteurs. Elle s'en aperçut et demanda négligemment :

— De quoi parliez-vous avec tant d'entrain ?

Le capitaine Firmin, évidemment embarrassé, s'enprit à ses grandes moustaches et se mit à tordre la mèche de droite avec ardeur ; M. de Kerpeulvan baissa légèrement la tête comme pour laisser passer un flot quelconque : ce fut la ronde petite dame du Guilvin qui, avec un sourire d'une grande finesse, répondit :

— Nous parlions de nos enfants, ma chère Armelle.

— J'aurais dû m'en douter, Marie ; pour mon compte je ne vous connais pas d'autre sujet, de conversation.

— Mon petit Auguste entre, au collège des Pères l'an prochain, continua bravement madame du Guilvin.

— Cela devait être, vous habitez Vannes.

— Et, à propos d'Auguste, nous avons parlé de Gunstan, ajouta M. de Kerpeulvan d'un ton doux, mais ferme : je déplorais son ignorance et je parlais de nos futurs-projets.

— Il est certain que, si vous voulez que Gunstan devienne quelque chose, il est plus que temps de penser à le faire instruire autrement que par l'instituteur, de Kerlud, ajouta madame... du Guilvin.

— Je crois qu'il se-destine comme Auguste à Saint-Cyr ? reprit le capitaine en attaquant sa moustache gauche.

Madame de Kerpeulvan sourit.

— Comme tous les enfants, il aime l'uniforme, dit elle ; mais Yves a dû vous dire que notre intention n'est pas du tout de le pousser de ce côté.

En prononçant ces paroles : « Yves a dû vous dire, » ses grands yeux étincelants s'attachaient sur son mari avec une expression qui pouvait ; se traduire ainsi : « Il m'étonne vraiment que vous occupiez ces gens-ci d'une question aussi délicate et de laquelle vous savez que seule je m'érige juge. »

— Enfin, de quelque côté que ses goûts ou les circonstances le poussent, il devra posséder l’instruction que possèdent les autres jeunes gens, répondit M. de Kerpeulvan. Nous ne voulons pas faire de notre fils un homme sans valeur, inutile à son pays et tournant peut-être contre lui-même, mettant au service de ses passions, des forces intellectuelles inemployées.

— Je croyais que nous avions remis à traiter cette question aux vacances prochaines, repartit madame de Kerpeulvan : s’occuper à l’avance de certaines questions, n’est-ce point s’amuser à donner des coups d’épée dans l’eau ?

— A votre place, je ferais faire à Gunstan son apprentissage du collège, dit le capitaine. La perspective du prochain congé a rempli Auguste de résignation et il marche bien. Crois-moi, Armelle, laisse là tes systèmes et envoie simplement Gunstan tenir compagnie à Auguste.

— Jamais, mon oncle, et vous m’étonnez de me le conseiller. Ce qui convient à Auguste ne convient pas à Gunstan. Ne vous souvenez-vous plus des scènes de mon enfance et de la complicité que j’attendais de vous dans mes fougues du pensionnat ?

— Je me souviens, dit M. Firmin en portant son doigt à son front, je me souviens que tu étais l’enfant la plus indisciplinée et la plus volontaire qui fût sous le soleil.

— Cela va de soi ; mais vous ne vous souvenez pas du jour où mon oncle Gabriel me conduisit à Vannes et m’enferma dans la pension de madame Martial ?

— Si, parfaitement. Tu te montras d’abord docile comme une petite lionne enragée, et, les semaines qui suivirent, tu me proposas deux fois de te faire la courte échelle en dehors de la fenêtre du parloir, résolue que tu étais à regagner Kertan par terre ou par mer.

— Vous avez vraiment une très-heureuse mémoire. Vous vous rappelez aussi que, à moitié domptée par mon changement de vie, j’allai dîner chez vous avec mon père et que le lendemain...

— L’oiseau était envolé, finit M. du Guilvin. Oh ! parfaitement ; la pauvre madame Martial, ta maîtresse de pension, en fit quasi une maladie : on ne lui avait jamais enlevé ses élèves avec ce sans-façon.

— Mon père n’agissait pas comme tout le monde, et je ressemble à mon père.

— Cependant tu n’agirais pas ainsi pour ton fils.

— Qui sait ! Dans tous les cas, Gunstan n'ira pas au collège, à moins qu'il ne me soit impossible de le faire instruire chez moi. J'hésite entre abandonner momentanément Kerpeulvan, aller m'établir dans une ville où il pourrait suivre les cours comme externe du lycée, ou prendre un précepteur chez moi.

— Si vous vous arrêtez à ce dernier parti, j'aurais un bon sujet à vous proposer, dit madame du Guilvin ; je parlais à Yves de ce jeune homme, quand vous êtes entrée.

— Un abbé sans doute ? Je ne veux pas de prêtre.

— Non, un jeune homme qui se destinait à l'instruction, mais dont la santé sera gravement compromise s'il ne vit plusieurs années en pleine campagne. Son père, qui est éclusier, l'a fait suivre les cours d'un collège ; l'enfant a travaillé un peu au détriment de sa santé. Ne pouvant prendre un repos absolu, n'ayant aucune fortune, il se chargerait volontiers d'un seul enfant.

— L'occasion me semble rare et très-bonne à saisir, dit M. de Kerpeulvan avec une certaine fermeté d'accent ; elle pourrait ne plus se représenter.

Un second regard de madame de Kerpeulvan témoigna de nouveau de son étonnement.

— Je ne demande pas mieux que de ne pas la laisser échapper, dit-elle, car je sens que je serai très-difficile pour les maîtres à donner à mon fils. Je ne veux point en faire un paperassier : son précepteur ne s'en occupera que pendant le temps strict des classes.

— Le jeune Émile Richard est alors ce qu'il vous faut, ma cousine ; le régime qu'il suit, le condamnant à prendre beaucoup d'exercice, il est obligé de modérer son ardeur pour l'étude.

— Nous pourrions en essayer. Qu'en dis-tu, Yves ?

— Tu sais que, sur cette question, je n'ai qu'un avis invariable : le plus tôt sera le mieux.

— Il est de fait que, puisqu'il faut en venir là, autant vaut essayer tout de suite. Vous répondez de ce jeune homme, Marie ?

— J'en réponds.

— Eh bien, veuillez lui parler, m'écrire ses dispositions, ses conditions : je vous répondrai immédiatement, je ne fais languir aucune affaire.

Et, changeant aussitôt et à dessein la sujet de conversation, elle ajouta :

— Voulez-vous venir à la recherche des enfants ? Madame du Guilvin répondit en se levant.

Ils se dirigèrent tous vers la salle à manger où, sous le regard résigné de Madalen, se passaient les scènes des plus violentes. Gunstan, selon sa trop fréquente habitude, avait tyrannisé Nola, ce qui avait révolté Clotilde et exaspéré Auguste. Gunstan, furieux de s'entendre accuser d'injustice, accablait Auguste de paroles dédaigneuses et reprochait amèrement son infidélité à Clotilde, pour laquelle il se montrait d'une complaisance qui n'entrait pas dans ses habitudes. Quelques coups de, poings avaient été échangés entre les deux adversaires, et les magnanimes petites filles étaient allées se blottir dans le coin où le despote en herbe boudait, les poings fermés et les yeux sombres.

Presque agenouillées devant lui, elles, lui demandaient en vain pardon de l'avoir fâché.

L'arrivée des parents termina ce drame enfantin. Auguste, qui semblait fort peu satisfait de la volte-face opérée subitement par les petites filles, consentira serrer la main de Gunstan en signe de réconciliation, Clotilde obtint que Gunstan embrassât Nola ; mais, la cérémonie expiatoire, terminée, elle bondit vers sa mère, et, enfonçant son petit, nez crochu dans sa joue, elle lui confia qu'elle aimait beaucoup Gunstan, mais qu'elle ne souffrirait plus qu'on le lui donnât pour mari.

Une promenade sur la plate-forme rafraîchit tous les cerveaux échauffés, et, quand on échangea les adieux à la barrière de fer placée entre les hauts piliers surmontés de boulets lancés jadis contre les forts de Kerpeulvan par les canons anglais, il n'y avait plus d'ombre sur aucun visage.

Au moment où la grille tournait lentement sur ses gonds pour se fermer, M. de Kerpeulvan parut avoir commis un oubli, et, marchant rapidement en avant, alla murmurer quelques mots à l'oreille de madame du Guilvin. Sa femme l'attendit, la main posée sur la large poignée de fer de la porte, et, quand il repassa le seuil, elle lui dit :

— Tu es allé reparler à Marie du jeune homme qu'ils veulent nous donner pour Gunstan ?

— Oui, j'avais peur qu'elle mît de la négligence dans cette affaire, qui est si importante.

Madame de Kerpeulvan regarda son mari avec une stupéfaction, qui n'était pas jouée.

— Tu m'étonnes, Yves, dit-elle ; je m'en occupe, et cela doit suffire, puisque cela me regarde uniquement.

En disant ces paroles, elle ferma la porte par un geste brusque, et, appelant Gunstan, elle lui prit le bras et s'éloigna en murmurant à son oreille des paroles tendres et jalouses sur ce qu'il l'avait abandonnée toute l'après-midi.

De son côté, Nola, suivant la pente de son cœur, rejoignit son père avec cet élan qui témoignait du bonheur qu'elle éprouvait à se retrouver en sa seule compagnie.

V — LE PRÉCEPTEUR

M. et madame de Kerpeulvan sont réunis dans l'appartement où madame de Kerpeulvan passe la grande partie de ses journées. Yankez, qui est à la fois cocher, valet de chambre et maître d'hôtel, a placé, contre la table recouverte d'un tapis vert, où sont entassés d'élégants registres aux ferrures brillantes, une table noire, à laquelle il ne manque que des taches d'encre, des coups de canif et des espaces luisants pour ressembler à une vraie table d'écolier.

— Je t'assure, Armelle, que ma bibliothèque eût mieux convenu que ce salon pour servir de classe et d'étude, disait M. de Kerpeulvan à sa femme, qui travaillait paresseusement à sa tapisserie.

— Peut-être au point de vue de l'ameublement, mais non au point de vue du travail.

— Je ne te comprends pas.

— Je vais me faire comprendre : Nola va sans cesse te faire des visites, ce qui dérangerait à la fois le maître et l'élève.

— Je les lui défendrai.

— Je connais ta manière de défendre. Elle n'entrerait plus dans l'appartement ; mais elle irait immanquablement te sourire par les fenêtres.

— Pourquoi Nola ne travaillerait-elle pas avec son frère ?

— Parce que cela distrairait Gunstan, qui aime si peu déjà un travail obligeant au repos absolu.

— Il te sera très-fatigant d'être le témoin forcé de ces études.

— Je m'y ferai : on se fait à tout ce qui plaît.

— Ma chère amie, je crois que tu ne sais pas au juste à quoi tu te condamnes ; et d'ailleurs je le répète, la bibliothèque est tout ce qu'il y a de

convenable comme lieu d'étude. Nous avons des cartes, un tableau noir...

— Assez, Yves ! tu parles en vain : je veux que Gunstan étudie ici, je..Lie... veux.

Mi de Kerpeulvan se détourna et se mit à arpenter l'appartement en silence.

Quand madame de Kerpeulvan scandait avec cet accent ces trois syllabes : Je.. ; le... veux, elle eût fait l'acte le plus insensé plutôt que de revenir sur ces paroles.

— As-tu disposé Gunstan à bien recevoir ce jeune professeur ? demanda M. de Kerpeulvan au bout de quelques minutes de silence.

— Je m'en suis bien, gardée. Gunstan ne doit rien savoir avant que nous ayons vu M. Richard. Ce jeune Homme paraît nous convenir, mais ce n'est : pas certain. Pourquoi ennuierais-je l'enfant ? Ce serait le jeter peut-être dans de stériles résistances.

Comme elle prononçait ces paroles, la porte ; s'ouvrit vivement devant Gunstan.

— Une visite, maman ! dit-il : un petit monsieur entre dans la cour ! M. de Kerpeulvan sortit avec empressement, et madame de Kerpeulvan se plaça debout près de la fenêtre, qui donnait dans la cour.

La grille de fer se refermait sous la main d'un homme d'apparence frêle et très-modestement vêtu. En apercevant M. de Kerpeulvan il se découvrit, et alla presser timidement la ; main que le châtelain lui tendait par un geste plein de bienveillance. Pendant qu'ils échangeaient quelques paroles, madame de Kerpeulvan et Gunstan, qu'elle tenait enlacé, ne les quittèrent pas des yeux. Le regard de l'enfant, était simplement curieux ; le regard de la mère était inquiet et ardent.

— Ha l'air bon, ce jeune homme, dit-elle ; comment le trouves-tu, Gunstan ?

Gunstan sourit dédaigneusement.

— Quel habit ! dit-il, quel chapeau ! il est pauvre, n'est-ce pas, maman ?

— Évidemment ; Va jouer. Je descends voir cet étranger.

Gunstan disparut, et madame de Kerpeulvan descendit au salon. Son entrée redoubla sensiblement l'intimidation de M. Émile Richard, qui s'était à peu près familiarisé avec l'aimable châtelain de Kerpeulvan. Sous le regard étincelant de cette femme hautaine, le jeune homme baissa involontairement les yeux.

— Voici le billet d'introduction que nous apporte M. Richard, dit M. de Kerpeulvan en passant une lettre dépliée à sa femme.

Madame de Kerpeulvan la lut avec attention, puis écouta la conversation qui s'était engagée à demi-voix entre M. de Kerpeulvan et le visiteur, sur les épreuves du baccalauréat es lettres récemment subies par ce dernier. En parlant, il s'animait un peu ; ce qui donnait un semblant de vie à sa figure intelligente mais malade. Ce jeune homme doux et réservé ne devait inspirer aucune Crainte à la mère jalouse, et cependant la physionomie de madame de Kerpeulvan ne s'éclairait pas.

— Yves, dit-elle tout à coup, va donc demander ce que sont devenus les enfants ; mais ne parle pas encore de la qualité de monsieur à Gunstan.

M. de Kerpeulvan sortit ; et, quand il eut disparu, madame de Kerpeulvan, fixant ses yeux brillants sur le visage de son interlocuteur, dit :

— Je vous avertis à l'avance : vous n'aurez pas un élève commode, monsieur.

— Je connais les enfants, madame, je les aime, et, par caractère, je suis plus apte qu'un autre à les assouplir.

— Gunstan est intelligent, mais très-paresseux.

— Je trouverai peut-être un moyen de l'intéresser au travail.

— Jusqu'ici il l'a détesté. Il n'a encore été enseigné que par l'instituteur du bourg, qui n'avait aucun empire sur lui.

— J'espère en avoir davantage, madame.

— Monsieur, vous l'instruirez le mieux possible, je n'en doute pas ; mais je tiens à vous dire que j'entends garder une autorité absolue sur l'emploi de son temps.

M. Émile s'inclina, ne sachant trop que dire.

— J'ai mon système à moi pour l'éducation de mon fils, reprit madame de Kerpeulvan de ce ton hésitant qui semble annoncer une pensée difficile à exprimer tout entière ; c'est ce qui m'a tant fait tarder à lui donner un précepteur. Je vous parlerai sincèrement, je veux qu'aucune influence ne contre-balance la mienne sur le jeune et ardent esprit de mon fils. Aussi, avant de m'engager avec vous, monsieur, je désire vous bien faire comprendre quel sera votre rôle ici.

— Je n'en ambitionnerai jamais d'autre que celui d'initier monsieur votre fils aux connaissances que j'ai péniblement acquises, madame.

Le jeune homme prononça ces paroles avec une telle simplicité et une telle sincérité, que la physionomie de madame de Kerpeulvan s'éclaira

soudain.

Avait-elle trouvé le trésor qu'elle cherchait, l'instrument intelligent qui consentirait à n'agir que sous son impulsion et qu'elle dirigerait à son gré ?

Elle se leva.

— Monsieur, dit-elle, je vais demander à M. de Kerpeulvan de vous faire voir Kerpeulvan. Mais mon fils vous ; accompagnera ; et, au retour de cette promenade, qui l'aura quelque peu familiarisé avec vous, je lui annoncerai que vous, devenez son précepteur.

Émile Richard s'inclina en signe de remerciement, et madame de Kerpeulvan quitta le salon.

VI — LE POINT SENSIBLE

Tout semble marcher comme sur des roulettes à Kerpeulvan, M. Émile Richard s'est très-bien adapté à la vie des châtelains : il est discret, paisible ; à ses moments ! libres il fait de l'archéologie avec M. de Kerpeulvan, et il obtient, une certaine somme de travail du paresseux Gunstan, dont le caractère se, modifie insensiblement au contact de cette nature raisonnable.

Donc, extérieurement tout va bien ; mais celui qui soulèverait le voile qui couvre la vie intime, celui qui pénétrerait jusqu'au vif de cette pulsation première, si soigneusement dérobée au public par les plus maladroits, découvrirait des signes d'orage dans ce ciel qui paraît pur. Hélas ! c'est, en sondant jusqu'au fond des abîmes de certains cœurs que l'on trouve le mot des douloureuses énigmes qui se présentent à chaque pas devant nous.

Comment sombrent tant d'individus et tant de familles ?

A quoi attribuer tant de naufrages dans une société réglée ?

D'où vient que les dévouements mêmes semblent de nos jours porter des fruits amers ?

Écartez les apparences, approfondissez les égoïsmes, levez brutalement le voile jaloux de l'amour-propre dont les moins habiles s'enveloppent, et voyez comment le fruit est gâté dans la fleur ; voyez l'enfant, la fleur humaine, ballotté par des caprices, déifié par des idolâtries, meurtri par des indifférences, aigri par des injustices, refroidi par des égoïsmes. Il faut le dire et le répéter, à moins de natures exceptionnelles, le dévouement intelligent et vrai n'est jamais stérile. Non, l'être élevé dans l'ordre, dans la justice, dans l'amour vrai, ne se perd ni dans ce monde ni dans l'autre ; et il

faut le proclamer, {Jour relever le courage de ces admirables mères et de ces pères consciencieux qui luttent généreusement contre leurs propres passions, afin de pouvoir prêcher d'exemple à leur jeune famille.

A Kerpeulvan, il n'en était pas ainsi. Madame de Kerpeulvan faisait tour à tour de son fils son idole ou sa victime. L'âme de Gunstan était une médaille qu'elle voulait frapper à son effigie, et il fallait voir avec quel soin jaloux elle écartait toute empreinte contraire. Elle travaillait aveuglément à cette œuvre étrange.

Qu'importaient les défauts de son fils, s'ils n'étaient que l'écho affaibli de ses propres passions ? Elle ne voulait pas pour lui de vertus qui lui fussent étrangères à elle. On ne savait vraiment où commençait l'égoïsme, où commençait l'idolâtrie.

M. Émile Richard lui avait plu pendant une quinzaine de jours. Gunstan et lui étaient restés dans les termes stricts de professeur à écolier. Pendant l'étude, Gunstan ennuyé quittait soudain le professeur et allait apprendre sa leçon entre les bras de sa mère ; la classe finie, il s'échappait, fou de liberté, vers les grèves, et ne savait pas même s'il existait un Émile Richard.

Mais l'enfance est aussi mobile que passionnée, pareille au lierre, qui rampe jusqu'à ce qu'il ait trouvé un appui ; quand l'appui survient, il l'enlace spontanément. Jusqu'à l'entrée de M. Richard, la véritable vie de Gunstan s'était concentrée en sa mère ; il avait trouvé ouvert sur son berceau ce regard absorbant ; il avait toujours senti cette main caressante le plus souvent, blessante aussi parfois, dominatrice en tout et toujours.

Il avait grandi avec cette ombre attachée à ses pas, contre cette mère uniquement occupée à satisfaire ses caprices, et il s'était habitué à voir tout le monde, moins son père, plier sous ses colères enfantines. A Kerpeulvan, il voyait d'abord sa mère et lui, et ses légères révoltes contre elle portaient tellement sur l'agrément de sa vie, qu'il se révoltait rarement.

Pour lui, M. Émile Richard représenta ce qu'est le frère aîné et sérieux.

La fermeté mêlée de douceur de son nouveau maître produisit insensiblement un excellent effet sur lui : il s'observa involontairement devant lui, et peu à peu désira sa compagnie.

La classe finie, un premier mouvement d'indépendance le faisait courir seul au dehors ; mais, après avoir, selon son habitude, joué un peu avec Nola, il cherchait des yeux la silhouette noire, de son professeur se promenant seul, un livre à la main, par le sentier des grèves ; il s'élançait à

sa rencontre et le faisait juge-de son adresse à faire des ricochets ou à abattre des oiseaux de mer.

La vague sympathie qui naissait dans le cœur de son fils fut bien vite saisie par madame de Kerpeulvan ; elle en étudia les progrès, et sa terrible clairvoyance se porta instantanément sur tout ce qui pouvait, dans un avenir plus ou moins éloigné, soustraire Gunstan à son tyrannique amour. Malgré tout son tact naturel et toute sa prudence, M. Émile heurtait sans cesse la jeune femme dans les manifestations insensibles de son despotisme intime.

M. de Kerpeulvan, qui l'avait charitablement averti des points sur lesquels il devait s'observer, n'avait pu tout lui confier : on ne peut pas tout dire. Il n'avait pu lui avouer que Gunstan devait, être de l'avis de sa mère, même en ces choses qui dépendent du tempérament plutôt que de la volonté ; qu'il devait avoir froid quand elle avait froid, s'ennuyer quand elle s'ennuyait, rire quand elle riait, souffrir quand elle souffrait, aimer la couleur qu'elle aimait, le temps qui lui plaisait, tout enfin, pour que l'harmonie se continuât complète, parfaite, entre eux, même dans les défauts, même dans les travers. Si cette mère ! et cet enfant avaient habité dans une grande ville un appartement de quelques mètres carrés, la mère, sans presque s'en douter, eût, étioilé et hébété son fils. L'enfant à un certain âge vit d'une vie personnelle qui doit se développer librement ; il n'est plus possible de se substituer à lui, d'agir pour lui, de penser pour lui. Les petites pensées qui naissent dans son cerveau sont en harmonie avec la force de ce cerveau, comme ses petits pas sont en harmonie avec la longueur de ses jambes. L'un des talents de l'éducateur est de condescendre, de s'assouplir, de se baisser vers cet être faible, et de lui dispenser toute connaissance et même tout amour avec mesure et sagesse. Presser cette frêle créature entre ses bras au point de l'étouffer ; la ; suivre pas à pas, souffle à souffle, regard à regard ; l'ébranler sans cesse par la secousse de passions d'homme ou de femme : c'est évidemment étioiler la pauvre petite plante et faner la pauvre petite fleur ; c'est exagérer l'amour, ou plutôt le dénaturer ; c'est mettre à la place du dévouement, silencieux, clairvoyant, la passion, c'est-à-dire un égoïsme quelconque.

Une femme intelligente eut sans doute saisi ces nuances, pénétré dans les dernières ramifications de ce sentiment absolu ; mais le jeune précepteur n'avait compris la question qu'en gros, et il se perdit par les détails.

Le premier incident qui vint troubler sa quiétude et éveiller l'appréhension chez madame de Kerpeulvan fut bien puéril. M. Émile,

ayant reçu de sa famille une petite caisse de livres, trouva au fond un bouquet d'héliotrope que lui envoyait une de ses sœurs ; il s'empressa d'en apporter la moitié à Gunstan, qui la refusa en disant :

— Merci, mon bon ami ; je n'aime pas cette fleur : son odeur me fait mal.

Le précepteur avait remarqué plusieurs fois que son intrépide élève se laissait aller à certaines petites faiblesses toutes féminines ; M'avait déjà doucement raillé sur son caractère capricieux.

Il crut l'occasion bonne, pour reprendre cette thèse, et ses plaisanteries sur la délicatesse de nerfs de Gunstan triomphèrent bien vite de la résistance irraisonnée de l'enfant, qui prit en riant le bouquet et en aspira fortement le parfum. Mais, en ce moment, madame de Kerpeulvan, qui avait été le témoin muet de cette petite scène, se souleva, prit les fleurs et les rendit à M. Émile en lui disant sèchement :

— Nous n'aimons pas ces fleurs.

— Mais je veux les aimer, maman, dit Gunstan à demi fâché de cette intervention. Je t'assure que cette odeur me paraît très-agréable et ne me fait pas mal du tout.

— C'est inutile. Je ne les aime pas : tu ne les aimeras jamais.

M. Émile, de plus en plus embarrassé de sa personne et de son bouquet, rougissait à en perdre contenance, quand Nola montra sa tête blonde à la porte du salon.

— Gunstan, donnez ce bouquet à votre sœur, dit M. Émile précipitamment. Mademoiselle Nola, aimez-vous l'héliotrope ?

— Beaucoup, dit Nola.

— Tiens, tiens, dit Gunstan en reprenant les fleurs des mains de M. Émile et en les jetant entre les petits bras que sa sœur avait instinctivement croisés en corbeille.

— Gunstan, viens avec moi, dit la petite fille : nous allons arranger un vase, que-nous placerons dans la bibliothèque. Papa aime beaucoup des fleurs qui sentent bon.

Gunstan, qui ne demandait pas mieux, sortit avec l'enfant. M. Émile le suivit, et madame de Kerpeulvan resta seule avec une pensée qui jetait de grandes ombres sur son front d'ivoire.

La scène de l'héliotrope fut bien vite oubliée ; mais, quelques jours plus tard, un nouvel incident remplaça en présence deux influences, dont l'une devait évidemment absorber l'autre. C'était un vendredi. Un potage gras

fumait devant madame de Kerpeulvan, qui en servit à Gunstan, selon son habitude.

— Monsieur Émile, vous devriez faire gras comme moi, dit Gunstan, puisque vous êtes malade.

— J'ai obtenu une permission générale, répondit le jeune homme : depuis longtemps, malheureusement, je suis de régime des souffrants ; mais ici, dans cet air vivifiant, l'appétit me revient ; je ne me suis pas aperçu que mon vendredi m'ait fait mal, et j'en suis très-heureux.

— J'aime beaucoup le poisson, répondit Gunstan, pas celui-ci, par exemple.

Et il montra du doigt un plat de sardines, en ajoutant :

— Quelles-vilaines-petites bêtes !

— Mais, Gunstan, vous avez des impressionnabilités de petite fille nerveuse ! s'écria gaiement le jeune précepteur. Comment ! un garçon qui grimpe des rochers à pic comme un véritable chamois, s' imagine de frissonner devant un plat de sardines !

— Tu seras ridicule, mon fils, ajouta M.de Kerpeulvan, qui trouvait tout naturel de suivre le précepteur dans cette voie de réforme.

— C'est très-bon, les sardines, dit Nola, qui ne voyait rien que d'excellent partout.

— Très bon, reprit M. Émile : allons, Gunstan, goûtez-en.

En prononçant ces paroles, il leva les yeux sur madame de Kerpeulvan, et demeura tout saisi de l'impression de contrariété empreinte sur ses traits.

Gunstan, suivant son conseil, avait tendu son assiette, et M ; de Kerpeulvan y avait déposé une sardine, à laquelle de petit garçon se hâta de goûter.

— Mais c'est très-bon, maman ! s'écria-t-il : pourquoi ne veux-tu pas que je mange de sardines ?

— Parce que je les déteste.

— Mais papa et M. Émile les aiment. Tu veux toujours que je fasse juste comme toi.

Cette parole touchait à l'intime des choses, et M. de Kerpeulvan s'empressa, par une remarque insignifiante, de changer le sujet de la conversation. Madame de Kerpeulvan n'ouvrit pas la bouche tant que dura le dîner ; elle s'arrangea de manière à sortir la dernière delà salle à manger, et, au moment de franchir le seuil de la porte, elle se tourna vers Madalen, qui desservait :

— Quelle idée a eue ta grand'mère de nous, servir des sardines ? dit-elle d'un ton mécontent. Ne se rappelle-t-elle plus que mon père ne les aimait pas, que je ne puis les souffrir, et que je ne veux pas en donner le goût à Gunstan ? Dis-lui bien que je suis très mécontente de cet oubli.

Ces deux incidents, si puérils en apparence, jetèrent un premier froid réel entre la châtelaine et le jeune précepteur. Ce dernier ne trouvait plus sa tâche aussi facile depuis qu'il se sentait surveillé par les grands yeux brillants de madame de Kerpeulvan, qui assistait presque toujours à l'étude et à la classe. La classe finie, elle rendait avec intention la liberté à son fils, qui en devenait de jour en jour moins jaloux. Involontairement, l'enfant se laissait aller à la sympathie que lui inspirait ce jeune homme sérieux et doux, devant lequel il pouvait se montrer tel qu'il était, et il en vint à rechercher passionnément sa société. Comme il avait parfois, comme d'instinctifs pressentiments du nuage qui se formait entre M. Émile et sa mère, il agissait avec une certaine prudence, et la surveillance jalouse de madame de Kerpeulvan était parfois mise en défaut par les ruses de son fils.

Un jour, Gunstan, qui n'avait que des velléités de travail, exerça plus encore que d'habitude la patience du maître, ne voulut pas apprendre ses leçons, et finit par déclarer qu'il avait la migraine. A ce mot, madame de Kerpeulvan fit d'autorité cesser l'étude. M. Émile se retira en souriant doucement, et Gunstan fut conduit dans la salle à manger, où, pendant un bon quart d'heure, il absorba les petites friandises que lui préparait sa mère de sa propre main.

Lorsque le petit gourmand se trouva satisfait, madame de Kerpeulvan voulut l'emmener dans sa chambre ; mais il affirma que le plein air lui serait très-salutaire, qu'il voulait être seul, et il sortit.

Il fit simplement le tour de la plate-forme, revint rôder autour de la maison, et, rentrant par une autre porte, pénétra dans la bibliothèque, où M. de Kerpeulvan, ayant Nola assise à ses pieds, discutait avec M. Émile sur la dernière découverte faite dans les champs de Carnac.

— Comment va la migraine, Gunstan ? demanda le précepteur avec un sourire doucement railleur.

Gunstan s'approcha tout près de lui, s'assit sur le bras du fauteuil antique, et appuya d'un air câlin son front sur l'épaule de son précepteur.

— Je vous assure que j'ai la tête un peu lourde, mon bon ami, dit-il. — Allons, Gunstan, avouez que c'étaient la paresse et la gourmandise.

— Eh bien, oui, j'avoue, murmura Gunstan en cachant son visage sur l'épaule du jeune homme, qui, touché par la franchise de cet aveu, posa la main sur la tête bouclée du petit pénitent par un geste plein d'affection.

En faisant ce mouvement, il leva les yeux et il aperçut quelque chose comme un éclair qui passait devant les vitres de la fenêtre. Il pensa immédiatement que cet éclair jaillissait des yeux de madame de Kerpeulvan ; il redressa instinctivement la tête de. Gunstan et se, pencha du côté opposé pour continuer la conversation.

Le soir même, à l'issue du souper, madame de Kerpeulvan dit à son mari :

N'est-ce point aujourd'hui que finit le semestre de, M. Richard ?

— C'est aujourd'hui.

— Lui as-tu remis son traitement ?

— Non.

— Je t'en prie, va lui porter cet argent ce soir même, car je ne pense pas le garder.

— Plaît-il ? demanda M. de Kerpeulvan, qui crut n'avoir pas bien entendu.

— Je te dis que je ne pense pas le garder : il est trop délicat de santé, il ne fait pas travailler Gunstan est ne peut raccompagner dans aucune promenade.

— Je croyais que tu le lui avais défendu.

— Uniquement pour ne pas le fatiguer.

— Veux-tu que je lui demande de disposer autrement de son temps libre ?

— C'est inutile : il ne, me convient pas d'entrer en discussion avec ce jeune homme, qui me plaît peu...

— Armelle, as-tu réfléchi à ce que tu veux faire ?

M. Richard est instruit, bien élevé, tranquille. Tu ne trouveras pas facilement un remplaçant.

Madame de Kerpeulvan fit un geste d'incrédulité et monta au premier, où étaient les chambres de Gunstan et de Gwennola.

Gunstan était couché et roulait sa tête blonde sur son oreiller en riant aux éclats.

Qn apercevait la figure sibylline de Barba au chevet de son lit. Barba chantait d'un ton traînant une complainte sur le combat des Trente.

— Mère, écoute, dit Gunstan. Barba ajoute, des couplets de sa façon : c'est bien drôle.

— En effet, c'est très-drôle, répondit madame de Kerpeulvan, qui avait feint de prêter attention au monologue rythmé de la vieille femme.

Et elle ajouta :

— Est-ce que M. Émile n'est pas venu écouter Barba ?

— Si, mais il est parti sitôt qu'il a entendu ton pas dans l'escalier.

— Il aurait dû rester, si sa compagnie te faisait plaisir.

— Certainement, Veux tu le rappeler, mère ?

— Tu l'aimes donc bien ?

— Beaucoup.

— Eh bien, tu peux envoyer Barba le prévenir que j'ai quitté ta chambre.

— Merci, mère, dit Gunstan avec effusion.

Madame de Kerpeulvan l'embrassa et sortit. Sur le palier elle rencontra son mari, qui allait souhaiter une bonne nuit à sa fille.

— Yves, je te l'avoue, dit-elle, je suis décidée à remercier M. Richard.

M. de Kerpeulvan la regarda fixement.

— Tu parles sérieusement, Armelle ?

— Très-sérieusement. Demain je m'expliquerai avec lui, puisqu'il te déplaît de le faire. J'ai mes raisons à moi pour désirer son départ. Cette expression s'ajoutait au superbe : — Je le veux. Madame de Kerpeulvan s'en servait invariablement lorsqu'elle était résolue à agir sans contrôle. Elle disait : J'ai ma religion à moi, mon système à moi, mes habitudes à moi.

M. de Kerpeulvan, rompu depuis longtemps aux façons d'agir de sa femme, et reconnaissant, rien qu'aux notes tremblées de sa voix, que toute discussion échouerait contre la passion du moment, n'eut pas l'idée de demander le développement de ces fameuses raisons.

Il leva doucement des épaules et entra dans la chambre de sa fille.

VII — JALOUSE !

Le lendemain était un jeudi, et Gunstan, consulté sur la manière dont il désirait employer sa journée de congé, réclama une promenade en mer.

— Yves, veux-tu accompagner les enfants ? demanda madame de Kerpeulvan.

— Certainement, répondit l'excellent homme, qui pensait que la promenade le soustrairait à l'explication qui devait avoir lieu entre sa

femme et le jeune précepteur dont il regrettait sincèrement le départ.

— Vous faudra-t-il des provisions ?

— Oh ! oui, maman, s'écria Gunstan, nous toucherons à Mezaban et nous pourrons y dîner : ce sera très-amusant. Je t'en prie, fais embarquer le dîner.

— Dans ce cas, embarquez aussi Madalen.

— On l'embarquera.

— Chère maman, merci, dit Gwennola, qui aimait particulièrement la grave Madalen.

La partie souriant beaucoup aux promeneurs, les préparatifs furent bientôt faits, et Gunstan, avec l'égoïsme particulier aux enfants dont on n'a pas développé le cœur dans le sens du dévouement, ne songea pas à demander que M. Richard fût de la promenade.

Au moment de s'embarquer, le souvenir de son précepteur lui revint tout à coup ; il monta rapidement à sa chambre : elle était vide. L'enfant fit un geste de dépit, et, apercevant une page blanche Sur le bureau, écrivit dessus ces mots :

« Mon bon ami, je pars en bateau, je venais vous chercher, je suis bien fâché de ne pas vous rencontrer. J'espère trouver des oiseaux de mer et vous rapporter un beau goéland que nous empaillerons. A ce soir ! J'avais bien envie de vous voir, et suis bien ennuyé de partir sans vous. »

Ces mots écrits, il retourna sur la jetée et sauta dans le bateau, qu'Yan conduisait. M. de Kerpeulvan était assis sur le banc du milieu, Gwennola, coiffée, d'un grand chapeau de bergère, était à ses côtés ; à l'arrière se voyait Madalen, les bras croisés sur un large panier plein de provisions.

Gunstan, qui s'était saisi d'une rame, la leva en l'air et poussa un hurrah en l'honneur de sa mère au moment où le bateau tournait la jetée.

Madame de Kerpeulvan agita la main en signe d'adieu et remonta lentement les massés rocheux.

Arrivée au château, elle demanda à Barba, qui, debout sur le Seuil de la porte de sa cuisine, regardait voguer le bateau qui portait ses petits maîtres, si elle savait où se trouvait M. Richard.

— Dans la bibliothèque, je crois, madame, répondit Barba ; j'ai entendu grincer la porte, et, monsieur étant en mer, c'est le professeur, bien sûr.

Sur cette réponse, madame de Kerpeulvan se rendit dans la bibliothèque. M. Émile, assis devant la table de travail de M. de Kerpeulvan, étudiait les notes écrites à la main sur les larges marges d'un antique in-folio.

Quand la porte s'ouvrit devant madame de Kerpeulvan, il tressaillit, et, se levant, s'inclina d'un air embarrassé.

La physionomie de la mère de Gunstan n'était plus seulement froide, elle était glacée.

— Monsieur, asseyez-vous, je vous prie, dit-elle.

Mais il resta debout devant elle.

— Il y a aujourd'hui six mois que vous êtes à Kerpeulvan, n'est-ce pas ? reprit madame de Kerpeulvan en tirant négligemment de sa poche une large enveloppe.

Elle la posa sur la table devant le jeune homme, et ajouta :

— Je vous apporte les appointements qui vous sont dus, monsieur, et je viens vous... prévenir... vous avertir que, tout en reconnaissant l'excellent effet de vos soins sur mon fils, je crois devoir m'en tenir à ce semestre d'essai.

Le jeune précepteur la regarda avec une surprise profonde. Le léger tiraillement qui existait entre eux depuis quelque temps ne l'avait pas préparé à un congé aussi prompt : il n'en croyait pas ses oreilles.

Mais il lut une résolution irrévocable dans le regard étincelant et froid fixé sur lui, et, s'inclinant avec beaucoup de dignité :

— Je puis regretter cette décision imprévue, madame, dit-il ; mais il ne me reste qu'à m'y conformer. Quand dois-je quitter Kerpeulvan ?

— Quand vous voudrez, monsieur ; je vous ferai conduire à la gare aujourd'hui même, si vous le désirez.

— Aujourd'hui soit.

— A quelle heure, monsieur ?

— Mais le plus tôt possible, madame. Mes bagages ne seront pas longs à faire.

— Je vais vous envoyer Barba pour tout ce qui regarde vos vêtements, et vous voudrez bien donner vous-même l'ordre d'atteler.

— Ne pourrai-je prendre congé de M. de Kerpeulvan et embrasser Gunstan, madame ?

— Ils sont à une partie de mer, et je crois qu'il vaut mieux épargner cette secousse à Gunstan. Il vous regrette, mon mari vous regrette.

Elle se tut, et ajouta précipitamment :

— Mais nous avons une manière différente de voir sur tant de choses, monsieur, qu'il vaut mieux nous séparer maintenant, en amis.

— Telle est certainement mon opinion, madame. Madame de Kerpeulvan sortit, et M. Émile, un peu abasourdi, mais résolu à en finir tout de suite, monta dans son appartement. Barba vint l'y rejoindre, et les bagages se trouvèrent bientôt faits. Il descendit au salon. Madame de Kerpeulvan l'y attendait : ils échangèrent quelques paroles insignifiantes et se quittèrent cérémonieusement.

Par la fenêtre ouverte, madame de Kerpeulvan vit le jeune homme monter dans la voiture qui l'attendait ; puis elle se rendit avec Barba à l'appartement qu'il avait occupé.

— Il faut remettre sur-le-champ un peu d'ordre dans cette chambre, dit-elle en désignant du doigt les armoires béantes ; car je vais être obligée de chercher immédiatement un remplaçant à M. Richard.

Comme elle prononçait ces paroles, elle crut reconnaître l'écriture de Gunstan sur un papier qui voletait dans un angle de l'appartement : elle alla le prendre et lut le mot affectueux laissé par l'enfant. Elle déchira le papier, jeta les fragments par la fenêtre et murmura :

— Il était temps !

Le resté de l'après-midi, elle s'occupa fiévreusement des choses du dehors, et alla elle-même chercher dans le village voisin un ouvrier dont elle avait besoin.

Lorsqu'elle revint, son regard cherchait en vain à l'horizon la petite barque qui portait les promeneurs. Un peu inquiète de ce retard, elle se dirigeait précipitamment vers la maison, et monta dans son appartement. Nola, qui s'y trouvait, courut au-devant d'elle.

— Comment ! vous êtes arrivés ! demanda-t-elle à la petite fille qui jetait ses bras caressants autour de son cou.

Et remarquant sa pâleur, plie ajouta :

— Qu'as-tu ?

— M. Émile est parti, et Gunstan est en colère.

— Qui vous a dit que M. Émile était parti ?

— Le domestique qui arrivait avec la voiture. Gunstan criait de colère, et il a couru dans la chambre de M. Émile, ne voulant pas croire qu'il fût parti.

Madame de Kerpeulvan s'assit tranquillement et dit à Nola :

— Va au-devant de ton frère, et tâche de le calmer.

Comme elle prononçait ces paroles, Gunstan apparut sur le seuil de l'appartement, Sans chapeau, les yeux étincelants et rouges de larmes.

— Où est M. Émile, maman ? cria-t-il.
 — A Lorient, très-probablement.
 — Reviendra-t-il ?
 — Je ne le pense pas.
 — Qui a dit de partir ?
 — Ceux qui en avaient le droit.
 — Toi alors ? cria Gunstan d'une voix rauque : c'est toujours toi qui renvoies ceux que j'aimé.
 — Tu aimais donc M. Émile ?
 — Oui, je l'aimais : il était bon, il ne me grondait jamais injustement.
 — Mais il te laissait faire le paresseux.
 — Non, c'était toi qui M disais toujours de ne pas me fatiguer. Oh ! j'entendais bien, va ! Je veux qu'il revienne, fais-le revenir !
 — Impossible.
 — Pourquoi ?
 — Mais, Gunstan, tu oublies à qui tu pariés.
 — Tu veux me prêcher à présent, parce que tu m'as fait du chagrin ; mais je ne travaillerai plus, puisque M. Émile est parti. Et tu seras bien obligée de le faire revenir !
 — Non
 Gunstan avait attendu la réponse de sa mère avec un secret espoir ; au son de cette syllabe brève et tranchante comme une lame, il fit un pas en avant, et, les yeux dilatés de colère :
 — Jalouse ! dit-il.
 Madame de Kerpeulvan tressaillit comme si un fer rouge l'eût touchée, et, se tournant vers M. de Kerpeulvan, qui entraît :
 — Yves, emmène ton fils et fais-le coucher, dit-elle : il a sûrement la fièvre, il déraisonne.
 M. de Kerpeulvan alla prendre parla main Gunstan qui pleurait, et qui se laissa emmener soumis, mais non repentant.

VIII — LE SECOND PRÉCEPTEUR

Le lendemain, contre son attente, madame de Kerpeulvan trouva Gunstan encore affecté du départ de M. Émile et toujours mécontent d'elle. Elle

feignit de ne pas s'en apercevoir, imagina aussitôt un voyage forcé à Vannes, et proposa à l'enfant de l'accompagner à la ville.

La vue de la voiture, attelée du fringant petit cheval noir et conduite par Yankez, le cocher complaisant, triompha de la taciturnité de Gunstan. Il se laissa revêtir de ses habits de fête et alla se placer, de mauvaise grâce, auprès de sa mère, à laquelle il égreña sur-le-champ une suite de demandes absurdes, ce qui était sa manière de se venger.

Le bras tendu, le doigt roidi, il lui dit :

— Tu m'achèteras tous les livres illustrés de la bibliothèque de la gare.

— Tu me laisseras seul sur le port.

— Tu ne me forceras pas d'aller chez ma tante Augustine.

— Tu me commanderas un équipement de chasse.

Madame de Kerpeulvan le laissait dire, inclinait la tête en signe d'assentiment, et l'embrassait à la dérobée. Promesses et baisers produisirent leur effet adoucissant, et, Gunstan ayant réclamé, comme dernière exigence, de rejoindre Yankez sur le siège, et sa mère y ayant consenti, il ne fut plus question de M. Émile Richard.

Arrivée à Vannes, madame de Kerpeulvan s'empressa de satisfaire aux plus chers caprices de son fils, et celui-ci n'eut pas la pensée de protester quand ils se dirigèrent vers le vieil hôtel de Kerpeulvan, qui montrait ses balcons noirs sur le quai. La grande porte était ouverte à deux battants, sans doute afin de laisser pénétrer plus facilement dans un vaste rez-de-chaussée humide, où se débitaient les sardines conservées par les Opérations industrielles qui avaient largement enrichi cette branche des Kerpeulvan.

Au delà des tables étroites qui Servaient de comptoir, plusieurs commis rustiques empilaient les petites boîtes dans les grandes, et au milieu d'eux circulait une vieille petite dame aux doigts crochus, qui montrait sous un bonnet frippé, rattaché sous le menton par deux rubans noués comme des ficelles, des papillotes grises en désordre, Un front étroit, des yeux roux perçants, un nez effilé, des lèvres minces. Sur sa robe de mérinos noir, à manches plates, s'étalait un grand tablier de cotonnade, bleue, à bavette.

Le visage ridé de la petite dame s'éclaira quand elle aperçut madame de Kerpeulvan et son fils.

— Ah ! voici la lionne et son lionceau, dit-elle en aspirant une prise, de tabac : ils ne sortent pas souvent de leur antre. Viens-tu chez les Firmin qu'à chez moi, Armelle ?

— Chez vous, ma tante,

— Éh bien, monte au salon, tu connais le chemin ; si Gunstan s'ennuie, tu lui donneras la volée du côté de chez les Firmin : il trouvera là à qui parler.

Madame de Kerpeulvan n'en demanda pas davantage : elle monta un escalier large et obscur, pénétra dans un grand vestibule glacé, puis dans une pièce éclairée par deux fenêtres à balcons, très-étrangement meublée.

Auprès d'un canapé en velours d'Utrecht jaune se dressait une grande chaise de paille au-dessus de laquelle on croyait voir se balancer là petite tête papillotée de gris de mademoiselle Augustine ; entre une superbe commode dorée et sculptée et une table d'acajou massif, recouverte d'un épais marbré blanc, s'insinuait une vulgaire table de châtaignier à tréteaux ; contre la boiserie Sombre s'alignaient de beaux portraits de famille et de vulgaires gravures.

— Gunstan, veux-tu rejoindre Auguste ? demanda madame de Kerpeulvan à son fils.

— Est-ce que tu comptes rester chez ma tante Augustine, mère ?

— Une bonne demi-heure au moins. Avec ma tante Augustine seule ?

Madame de Kerpeulvan fit un geste affirmatif.

Gunstan se leva d'un bond.

— Alors, conduis-moi chez Auguste, dit-il.

Madame de Kerpeulvan marcha vers une grande porte, l'ouvrit, en poussa une seconde, traversa un étroit couloir et sonna vivement : une troisième porte s'ouvrit aussitôt.

— Je vous amène mon fils, ma bonne Jeanne, dit-elle à une vieille paysanne qui se présenta : veuillez le conduire à son cousin, je le rejoindrai dans une petite demi-heure.

La vieille servante ouvrit en souriant la porte toute grande à Gunstan, qui disparut dans un corridor pendant que sa mère revenait s'installer dans le grand salon où mademoiselle Augustine la rejoignit bientôt, dépouillée du tablier de cotonnade bleue, et tenant ouverte, à la main, une riche tabatière d'or, de forme ovale, qui s'ouvrait comme une bonbonnière.

— Qu'as-tu fait de ton diabolin ? demanda-t-elle en prenant une prise avec ses petits doigts crochus.

— Je l'ai conduit chez mon oncle Firmin, car j'avais à vous parler d'une chose qu'il était inutile qu'il entendît : je lui cherche un précepteur.

— Est-ce que Marie et Firmin ne t'en ont pas procuré un tout dernièrement ?

— Oui, un jeune homme charmant, mais d'une très-mauvaise santé.

— S'il faisait bien sa classe, qu'importait !

— Vous comprenez, ma tante, que la classe et l'étude ne sont pas absolument tout à la campagne ; Gunstan grandit, il fait des échappées dans lesquelles je serais bien aise de le voir accompagné.

— Ah ! je comprends. Tu aurais voulu que ton précepteur passât la journée avec ton fils ?

— Précisément...

Quelle menteuse est la passion, de quelle main brutale, en quelque sorte, elle s'applique le bandeau sur les yeux !

— Et, comme il m'était impossible d'exiger ces fatigues de ce jeune homme, je l'ai remercié ; mais il m'en faut un autre, et tout de suite, pour ne pas laisser à Gunstan le temps de se replonger dans sa paresse passée.

— Il serait, en effet, imprudent de débrider ce jeune poulain, et tu ne pouvais choisir un meilleur moment pour me parler à ce sujet, car j'ai justement ton affaire. Notre menuisier, qui est un très-brave homme, a une femme sans jugement. Elle n'a jamais voulu que le fils suivît la profession du père, bien qu'il en eût le goût et les aptitudes ; elle lui a mis de force une plume entre les doigts, au lieu d'un rabot, ce qui aurait beaucoup mieux convenu à l'enfant qui n'avait que juste assez d'esprit pour apprendre un bon métier, et qui aurait fait de bonnes affaires dans la menuiserie, car il a le sens pratique. Donc elle l'a poussé aux écoles, elle a dépensé un argent fou, et le pauvre garçon vient d'échouer au baccalauréat. Le voici comme un âne entre deux bottes de foin, ne pouvant mordre dans aucune. Son insuccès l'a tout à fait buté contre l'étude ; il n'a plus la main assez souple pour le rabot, de sorte que son orgueilleuse mère se ronge les ongles et lui fait des reproches qui n'ont pas le sens commun : car, enfin, c'est elle qui a voulu ces études dispendieuses, par lesquelles l'aisance de la maison s'est trouvée bien diminuée. Elle serait donc très-contente de trouver à employer son fils, au moins pour quelque temps, et, pas plus tard qu'hier, elle m'a demandé de le recommander aux familles de ma connaissance.

— Mais ce jeune homme a-t-il suffisamment d'instruction pour se charger de Gunstan, ma tante ?

— Eh oui ! ton fils n'est pas encore un aigle, et le petit Émile Bris allait très-bien en primaire, à ce que j'ai ouï dire. S'il s'agissait de hautes études, je ne t'en parlerais pas ; mais il peut certainement continuer Gunstan. Veux-tu que je le fasse chercher ?

— S'il vous plaît, ma tante.

Mademoiselle Augustine alla ouvrir une porté, et, sans quitter l'appartement, elle cria :

— Mathurin, cours chez le menuisier Bris, et dis à Émile de venir me trouver tout de suite.

Cet avis donné, elle revint s'asseoir devant Armelle, et lui demanda des nouvelles d'Yves, en ajoutant :

— Est-il toujours la crème des hommes ?

— Je ne nie pas qu'il n'en soit le meilleur, ma tante. Il est toujours le même, fort occupé de déchiffrer une inscription celtique qui déroute beaucoup les savants, et encore plus occupé d'idolâtrer sa fille.

— C'est ça, vous avez chacun le vôtre ; mais elle est aussi jolie à croquer, et douce comme un mouton, ta petite Nola. Elle ne te ressemble guère, c'est Gunstan qui a du sang Trahec dans les veines. Quand je le regarde, il y a des moments où je crois te voir montée sur mon âne Coco et gambadant par Kertan. A propos de Kertan, sais-tu ce qui s'y passe

— Non, ma tante.

— Eh bien, le mari de madame Trahec s'y ennuie à périr : on dit qu'ils partent pour Nice, et qu'ils y resteront toute une saison.

— Peu m'importe où cette femme va vivre, répondit madame de Kerpeulvan avec un dédaigneux mouvement de tête ; mais je serais enchantée de la savoir ailleurs qu'à Kertan⁴.

Mademoiselle Augustine regarda la jeune femme et dit, en aspirant une prise :

— Ah ! tu es bien la fille de ton père !

Puis elle ajouta en souriant :

— Je sais bien qu'il n'est pas agréable de se voir donner, à vingt ans, une belle-mère inconnue et pas facile ; mais enfin chacun a sa part de peine en ce monde. En vieillissant tu ne t'amendes donc pas, ma fille ?

— Au contraire.

— Eh bien, mais à quoi s'occupe ton oncle, l'abbé Gabriel, qui convertit tout le monde, comme un saint qu'il est ?

Comme mademoiselle Augustine adressait cette question à Armelle, la porte du salon s'entr'ouvrit.

— Entrez, entrez, Catherine, dit mademoiselle Augustine, dont l'œil perçant avait reconnu l'arrivante ; venez montrer votre gros Émile à madame de Kerpeulvan, qui a besoin d'un précepteur.

Une grosse commère s'avança dans l'appartement, avec cette tournure prétentieuse qui décèle immédiatement chez celui qui la possède une forte dose d'amour-propre.

Un jeune homme de tournure paresseuse et d'insignifiante figure la suivait.

— Eh bien, a-t-il trouvé de l'ouvrage, ce grand garçon ? demanda mademoiselle Augustine.

Madame Bris croisa ses deux bras épais l'un sur l'autre et répondit, en regardant son fils :

— Il me fait de vieux souliers, voilà tout.

— Dame, à qui la faute ? s'écria mademoiselle Augustine en ouvrant sa tabatière par un geste rageur ; n'avez-vous point fait la folie de le retirer de l'école primaire pour le lancer dans les hautes classes ? Voilà un grand garçon qui gagnerait maintenant sa vie, haut la main, dans la menuiserie, ma pauvre Catherine, et, ma foi ! vous pouvez faire votre *mea culpa*.

L'œil noir de Catherine s'enflamma, ses lèvres se pincèrent.

— Mademoiselle, je l'ai fait éduquer de mon mieux, et je le ferais encore, dit-elle. Mon frère, qui n'était qu'un fils d'ouvrier...

— Comment, qui n'était ! est-ce que vous perdez la tête, de parler comme cela ? Qui n'était, est bon. Qui n'était ! Votre père, qui n'était qu'un ouvrier, ma chère, était l'homme le plus estimable de Vannes.

— Je ne dis pas ; mais mon frère...

— Votre frère était un finassier qui a fait sa pelote en vendant de la cotonnade : en reviendra-t-il quelque chose à ce gros, Émile ?

— Le fils de mon frère est bachelier, mademoiselle, et, puisqu'il a pu le devenir, je ne vois pas pourquoi Émile ne le deviendrait pas.

— Là, entendez-vous, dit mademoiselle Augustine en frappant un coup violent sur sa tabatière, c'est toujours la même histoire ; on a plus d'ambition que de moyens, et on tourne le dos à toutes les bonnes traditions. Autrefois, ma bonne femme, les travailleurs ne faisaient pas de bacheliers, mais des économies, et il y avait dans les familles une aisance que je n'y vois plus. Je sais que je ressemble au pauvre saint Jean, qui prêchait toujours dans le désert, et vous pensez, sauf le respect que vous me devez, que je me mêle de ce qui ne me regarde pas ; mais je dirai que, selon l'ordre, jouer toujours et s'en aller du, coté de la vanité, c'est ruiner ses enfants. Enfin, il ne s'agit pas aujourd'hui de faire de la morale, mais de présenter votre bachelier manqué à ma nièce que voici.

Et mademoiselle Augustine montra madame de Kerpeulvan du geste. Madame de Kerpeulvan avait beaucoup, examiné Émile pendant, la charge à fond que sa tante avait exécutée contre les ambitions, modernes, et il était résulté de cet examen qu'il lui conviendrait comme précepteur. Ce bon gros jeune homme ne pouvait inspirer qu'une sympathie très raisonnable à Gunstan.

— Je prendrai, volontiers M. Émile à l'essai, dit-elle : si nous nous convenons, il restera ; sinon il aura simplement passé quelque temps an bord de la mer, ce qui, en cette saison, ne lui sera pas désagréable.

Comment donc, madame, il n'aime rien tant que d'aller flâner sur le quai ! s'écria madame Bris ; son père dit toujours qu'il a manqué sa vocation qu'il aurait dû être marin.

— Eh bien je parlerai ce soir à M. de Kerpeulvan, et je vous donnerai une réponse définitive un de ces jours.

Sur ces paroles, le gros Émile, qui n'avait pas ouvert la bouche et qui se sentait évidemment très-mal à son aise, salua gauchement et suivit sa mère, qui se retirait.

IX — LE QUETEUR

— Tu le prendras vraiment ! dit mademoiselle Augustine, quand madame Bris et son fils se furent retirés : il a l'air bien jobard.

— Je le prendrai, et, comme je suis sûre à l'avance du consentement d'Yves, je vous demanderai de vouloir bien traiter ce soir avec lui, et me l'expédier le plus tôt possible, Sa mère, qui sera trop heureuse de s'en débarrasser, ne peut avoir des prétentions exorbitantes.

— Ah ! je voudrais bien voir qu'elle en eût ! Eh bien, où vas-tu ?

— Chercher Gunstan.

— Vous dînez chez Firmin ?

— Très-probablement.

— En ce cas, je ne t'invite pas, car c'est lui qui tient la maison, la chère maison paternelle ! Moi, je me fais, vieille, et je ne peux plus recevoir la famille qu'au premier de l'an, et encore j'ai une grosse migraine ayant et après. Comme les forces s'en vont ! comme la vie passe ! Du temps que tu arrivais ici avec ton petit chapeau noir et bleu, comme ce salon était rempli : Papa, Auguste, Joséphine, Virginie, tous morts ! Vois-tu, si je n'avais pas la

femme de Firmin, qui est une bonne petite femme, et les enfants, et les sardines, je ne saurais que devenir en ce pauvre monde !

— Et moi, si je n'avais mes enfants !

— Et ton mari, qu'en fais-tu ?

— Oh ! Yves est très-bon ; mais sa fille lui suffit. Si vous les voyiez tous les deux s'en aller bras dessus bras dessous vers quelque dolmen, vous comprendriez que vous avez devant vous les plus heureuses gens du monde.

— Ah ! dame, elle est très-gentille, sa fille, douce comme un agneau, et jolie comme un ange. Eh bien, que vient faire ici ce petit diablotin ?

La double porte s'était ouverte devant Gunstan, qui bondit jusqu'à sa mère pour lui dire :

— Mère, mon oncle Gabriel est chez mon oncle Firmin : il vient voir ma tante Augustine.

— Pour quêter, s'écria la vieille demoiselle en portant vivement à ses poches ses doigts crochus, qui s'y placèrent en griffes bronzées.

— Précisément, répondit la voix calme de l'abbé de Kerpeulvan.

Il s'avança dans l'appartement, serra la main d'Armelle, et, se tournant vers mademoiselle Augustine, dont le visage ridé s'empreignait d'irritation :

— Ma cousine, avouez que je ne me lasse pas de vous tendre la main pour vous conduire au ciel, dit-il avec le plus doux des sourires.

— En me faisant passer par le purgatoire, l'abbé, répondit mademoiselle Augustine sans se déridier.

— Allons, vous vous faites plus méchante que vous ne Têtes. A vous entendre, on dirait que vous avez un cœur de pierre pour les misérables, et chaque fois que j'ai un besoin absolu d'argent, je suis sûr d'en trouver chez vous.

— C'est que rien ne vous rebute, l'abbé, dit mademoiselle Augustine, dont le visage commençait à s'adoucir : on a beau vous montrer les dents, vous quémandez toujours.

— Ne serais-je pas un indigne serviteur si je mettais de la lâcheté au service de mon maître ?

— Ah ! s'il en avait beaucoup comme vous, nous deviendrions, bon gré mal gré, meilleurs chrétiens que nous ne le sommes. Enfin, de quelle couleur est votre charité aujourd'hui ?

— Voici. Votre curé veut fonder une bibliothèque paroissiale, et il me charge d'en collecter les premiers fonds.

— Une quoi ? s'écria mademoiselle Augustine.

— Une bibliothèque populaire et paroissiale.

— Et pourquoi une bibliothèque, bon Dieu ? Une boulangerie, Je, le comprendrais ; mais une bibliothèque pour des gens qui ne devraient pas même savoir lire !

— Mais puisqu'ils le savent.

— C'est une sottise.

— Je ne trouve pas ; mais enfin elle est faite, et il s'agit maintenant de fournir des aliments à ces esprits qui ont faim et soif d'apprendre.

Mademoiselle Augustine s'agita sur, sa chaise.

— Parce qu'ils n'ont pas la vraie faim ni la vraie soif, dit-elle. Une bibliothèque ! Oh ! mais, je n'y aurais, pas pensé* Comprenez, bien, l'abbé, que je ne donnerai pas un centime pour une inutilité pareille. Je fournirai, comme une autre, a la marmite des pauvres ; mais à leur bibliothèque, jamais !

— Augustine, vous n'êtes, pas logique avec vous-même. Que de fois, je vous, ai entendue, déplorer le ravage que font, les mauvais livres, et les mauvais journaux !

— Et je le déplore, encore.

— Eh bien, c'est pour combattre ce mal que nous fondons une bibliothèque paroissiale. L'ouvrier a besoin d'avoir l'intelligence nourrie.

— Allons donc, c'est l'estomac qui a faim, ce n'est pas la tête. ! Fondons des marmites...

— Pour les corps, et des bibliothèques pour les esprits. De notre temps, les esprits sont malades parce qu'ils se sont nourris d'aliments empoisonnés. Changeons les aliments, et la santé reviendra.

— Ah ! la santé, rien dp pareil en ce monde, c'est vrai, l'abbé !

— Santé du corps et santé de l'âme, ma cousine, et l'œuvre pour laquelle je sollicite votre concours ressort de cette dernière. Croyez-moi, ne la négligez pas soyez de votre temps, pour votre charité comme pour le reste.

— Vous parlez d'or, mon pauvre abbé, et, si l'on vous écoutait, on serait bien vite endoctriné. Mais cela me fait mal de donner mon argent pour des livres !

— Une Kerpeulvan doit être assez intelligente pour comprendre leur utilité.

— Il est vrai que les Kerpeulvan, en général, ne sont pas bêtes et ont un faible pour ce qui s'écrit. Papa se serait plus volontiers passé de son café que de son journal ; Auguste, depuis qu'il avait l'âge d'homme, avait

toujours un livre à la main. Ces pauvres morts ! l'idée d'une bibliothèque leur aurait bien plu, à eux ! Voyons, l'abbé, quelle gomme demandez-vous ?

— Vous parlerez de ceci ! votre curé, Augustine, dit l'abbé, je ne suis qu'un précurseur, je prépare les voies. Est-ce que tu sors, Armelle ?

— Mon oncle, je n'ai pas vu monsieur et madame du Guilvin, répondit madame de Kerpeulvan, qui s'était levée ; il est temps que je me rende près d'eux.

Sur ces paroles elle prit congé de mademoiselle Augustine et du bon prêtre, et, précédée par Gunstan, elle passa par la double porte.

X — C'EST ELLE !

A peine Armelle eut-elle quitté le salon, que mademoiselle Augustine fit un petit signe d'intelligence à l'abbé, comme pour l'engager à rester, et, lui présentant machinalement sa tabatière, dans laquelle il ne puisait jamais, elle dit :

— Ressemble-t-elle à son père, Gabriel !

— D'une absolue ressemblance ; répondit le prêtre pensivement.

— Et son fils fait le trio : ne le trouvez-vous pas ?

— Oui.

— C'est un petit diable qui promet.

— Il aurait pu avoir de grandes qualités

— Je ne lui vois que de grands défauts. Il est volontaire comme tous les orgueilleux, et capricieux comme une femme. Les Guilvin m'ont dit qu'il n'y a pas moyen d'en venir à bout. Ce n'est pas qu'il soit méchant au fond, mais il faut toujours qu'il agisse à sa tête.

— Cependant le précepteur qu'il a eu obtenait de lui un travail passable et une soumission relative.

— Oui, et c'était un superbe résultat ; aussi les Guilvin se figuraient que ce monsieur resterait à Kerpeulvan *in æternum*. Il y a quelque tour d'Armelle sous ce retour imprévu.

— Évidemment !

— Mais que dit votre pauvre neveu de cette jolie manière d'élever son fils ?

— Vous savez qu'il n'a rien à dire.

Mademoiselle Augustine hocha furieusement la tête.

— Et c'est ce qui me fait tempêter, l'abbé, dit-elle. J'avais meilleure opinion d'Yves. On peut être doux et bon ; mais enfin la poule ne doit pas toujours chanter devant le coq, et la douceur qui tourne à l'imbécillité ne vaut rien qui vaille. Je n'aime pas les hommes sans énergie.

— Yves ne manque pas d'énergie ; mais il a une manière à lui de l'employer.

— La manière des cornichons, grand bien lui fasse ! Il s'est toujours laissé mener par le bout du nez par ça femme, voilà la simple vérité, et je n'aime ça pour aucun homme, mais surtout pour un homme pieux, car tous les mauvais garnements prennent sujet de cela pour mépriser les catholiques, et essayer de prouver à leur manière que la foi n'est qu'un éteignoir.

Pendant que la vieille demoiselle parlait, le visage de l'abbé de Kerpeulvan s'empregnait de gravité.

— La foi, répéta-t-il, la foi un éteignoir ! dites qu'elle est la vraie lumière, le seul boulevard, la suprême sauvegarde de la famille et de la société.

— Mais comment la foi s'arrange-t-elle de ce renversement de l'autorité, l'abbé ? Cela me, trotte souvent par la tête à propos de ce pauvre Kerpeulvan, qui n'a pas même le droit de faire instruire ses enfants, et qui ne dit ouf à toutes les tyranniques exigences de sa femme.

— Ici, ma cousine, la foi s'arrange d'une position toute faite, de caractères peu ordinaires qui ont pris leur direction, et vous savez qu'une des parties intéressées méconnaît la nécessité et l'action de la foi.

— Armelle vit en païenne, tout à fait comme son père, c'est vrai.

— Et comme, dans le cas qui nous occupe, c'est la femme qui est sceptique, il faut que son mari joue le rôle ordinairement dévolu aux pauvres femmes croyantes qui ont épousé des maris incrédules ; il faut qu'il se soumette au moins pour un temps. C'est la M qui lui donne cette force de soumission car c'est par elle que viennent les véritables forces morales. Son action dans la famille s'ajuste toujours aux personnes et aux circonstances. Elle inspire des vertus souvent héroïques à la femme mariée à un homme infidèle, ou elle produit une résignation non moins héroïque chez l'homme marié à une femme incrédule. Je vous, le répète : comme tout ce qui est divin, elle s'adapte, à toutes les situations, à tous les êtres ; elle se fait le soutien de toutes les faiblesses, la digue de toutes les puissances, La Société lui doit la conservation, l'intégrité du mariage au milieu des, plus violents

déchaînements des passions du cœur et des plus audacieuses révoltes de l'esprit. Mais si le divorce ne peut amoindrir le mariage catholique, base indestructible des sociétés, croyez que la foi seule en conserve la sainte indépendance. Que de sacrifices silencieux s'accomplissent ! Dieu seul les voit, et Dieu seul les récompense.

— Je sais bien que le pauvre Yves a dû fièrement souffrir d'avoir épousé Armelle.

— Yves est une âme élevée, un cœur très-aimant ; Yves, a beaucoup de mérite devant Dieu.

— Armelle n'aime que son fils.

— Je ne dis pas cela ; mais elle l'aime passionnément, comme elle aimait son père.

— Et, comme elle ne fait pas souvent son examen de conscience, elle va toujours de l'avant, et consulte beaucoup plus ses idées et ses goûts que le bien de l'enfant.

— Évidemment.

— Eh bien, vous direz ce que vous voudrez, l'abbé, mais voilà ce qu'un homme, un père, ne devrait jamais souffrir, jamais.

— Ma cousine, Yves, a pesé dans la balance les deux seuls partis à prendre : ou parler en maître, c'est-à-dire arriver à une séparation scandaleuse des plus regrettables pour les enfants, ou laisser aller jusqu'au moment où les circonstances elles-mêmes obligeront sa femme à lui permettre de s'occuper de son fils. Auriez-vous mieux aimé qu'il arrivât à la séparation ?

— Non, ces scandales publics nous font toujours horreur, Dieu merci : ils brisent l'avenir des enfants.

— Donc, au lieu de critiquer l'apparente indifférence d'Yves, il serait plus juste de rendre hommage à l'énergie de son dévouement.

— Je ne dis pas ; mais il ne s'en donne pas moins le rôle d'un niais, aux yeux du monde.

— Yves n'attache pas plus d'importance qu'il ne faut à l'opinion aveugle du monde : il écoute avant tout la voix de sa conscience ; les gens qui la connaissent intimement approuvent et même admirent sa conduite, cela lui suffit.

— Il laissera donc toujours Gunstan aux mains de sa mère ?

— Non, il reprendra Gunstan quand celui-ci échappera à sa mère, ce qui ne manquera pas d'arriver.

— Sans doute, un garçon de cette espèce ne reste pas longtemps accroché aux jupons maternels.

— Certainement, mais nous avons une chose à craindre : c'est que la mère ne soit aussi indulgente pour les passions futures que pour les défauts actuels de son fils, ce qui laissera subsister l'harmonie parfaite entre eux.

Mademoiselle Augustine laissa échapper un petit rire strident.

— Oh ! elle sera jalouse, n'en doutez pas, dit-elle en faisant danser sa tabatière d'or entre ses doigts secs, jalouse comme un tigre ; elle l'est déjà. Les Firmin m'ont dit que son système de garder son fils à Kerpeulvan est, chez elle, une affaire de jalousie. Ah ! on en verra de belles, quand ce petit dragon de Gunstan sera grand ! C'est moi qui vous le dis. Avec une éducation pareille, il ne manquera pas de devenir enragé ; car, enfin, on sait ce que deviennent les gars de vingt ans sans un brin de foi ; et, quant au mariage, il n'y faudra pas songer de sitôt, Armelle me l'a dit : elle détestera sa belle-fille.

— Elle vous a dit cela, Augustine ?

— Elle me l'a dit à moi-même. On racontait je ne sais quelles sornettes sur Gunstan et la petite Clotilde, et je lui disais qu'elle aimerait peut-être doublement Clotilde, plus tard, comme nièce et comme belle-fille.

« — J'aime ma nièce, a-t-elle repris avec le ton sec que vous connaissez ; mais je n'aimerai pas ma belle-fille.

« — Tu plaisantes, lui ai-je riposté ; tu seras trop heureuse de voir ton fils honnêtement marié. »

Elle m'a répondu non par un hochement de tête et par un regard que je n'oublierai jamais. Je croyais voir son défunt père, à un point qui m'en troublait les idées. Qu'est-ce que cette heure qui sonne ? Quatre heures ! Il faut que je descende au magasin. Voulez-vous rester ici, l'abbé, ou continuez-vous votre quête ?

— Je continue ma quête, répondit l'abbé en se levant, j'ai tout à fait pris cette bibliothèque à cœur.

— Dieu vous bénisse ! pour moi j'aimerais mieux une marmite que cent bouquins. C'est bon, c'est bon, nous ne sommes pas du même avis là-dessus ; mais vous m'amenez à faire tout ce que vous voulez. Ah ! s'il n'y avait pas un autre monde, je laisserais bien les gueux se tirer d'affaire. À bientôt, n'est-ce pas ; je vais un peu chez les Firmin voir ce que deviennent notre lionne et son lionceau.

Sur ces paroles mademoiselle Augustine salua une dernière fois, de la main, l'abbé, qui sortait du salon, et se rendit chez son frère.

Elle arriva en plein goûter.

Madame de Kerpeulvan, tout en brisant un macaron entre ses doigts, pariait du changement de précepteur et disait ce qu'elle avait arrangé de dire ; les du Guilvin feignaient de la croire, et mademoiselle Augustine, contre son habitude, ne précisa pas la question. Bientôt sonna l'heure du départ du train, et la famille du Guilvin tout entière reconduisit les voyageurs à l'hôtel d'où partait l'omnibus dans lequel ils prirent place. Auguste et Clotilde chargèrent Gunstan de mille baisers pour Nola, et la lourde voiture s'ébranla.

Le trajet se fit en quelques minutes, et, comme l'omnibus entra dans la cour de la gare, il se croisa avec une calèche découverte pleine de visages rians et de toilettes élégantes. Gunstan entendit sa mère pousser un profond soupir : il se détourna, et, comme ils étaient seuls dans l'omnibus, il lui demanda :

— Qu'as-tu, maman ?

Madame de Kerpeulvan, dont les joues s'étaient enflammées, croisait ses deux mains sur ses yeux.

L'omnibus s'était arrêté avant qu'elle eût répondu à Gunstan ; mais, quand l'enfant bondit vers la portière pour descendre, elle allongea la main et l'attira près d'elle. Et elle demeura un instant la main sur l'épaule de son fils et les yeux ardemment fixés sur un groupe formé évidemment par les personnes qui venaient de descendre de la calèche.

Une dame âgée et un homme de physionomie niaise et d'aspect élégant se tenaient auprès d'une montagne de colis ; un peu plus loin une gracieuse enfant, dont les magnifiques cheveux noirs flottaient en toute liberté sur les épaules, et dont le profil délicat se voilait à demi sous un voile de gaze blanche, maintenait deux babies blonds très-turbulents ; enfin, à quelques pas de la calèche, une femme très-petite et très-frêle de taille, appuyée au bras d'un homme d'une trentaine d'années, donnait des instructions au cocher. Elle levait vers lui un visage rose et riant, illuminé par deux grands yeux limpides, et, de l'omnibus, on entendait le son strident de sa voix.

— Vous ne m'écrirez pas avant trois semaines, Joseph, disait-elle, ce serait inutile ; vous-porterez chez nos voisins les lettres que je vous ai remises, et vous direz que nous ne reviendrons à Kertan que dans trois mois au plus.

— Kertan ! s'écria Gunstan en se retournant vers sa mère, est-ce le nôtre, maman ?

Madame de Kerpeulvan fixa son regard brûlant sur son fils et dit :

— C'est elle !

— Elle ! qui ?

— Celle qui m'a pris l'amour de mon père et mon domaine de Kertan ; je ne sais pas son nouveau nom, je ne veux pas le savoir.

Elle parlait d'une voix saccadée, elle avait les sourcils froncés, ses tempes battaient.

— Eh ! vous ne descendez donc pas ? demanda en ce moment le conducteur de l'omnibus, qui avait en vain tenu la portière ouverte.

— Quel est le train qui partie premier, monsieur ? demanda madame de Kerpeulvan en abaissant son voile sur son visage décomposé : Brest, ou Paris ?

— Paris.

— Eh bien, laissez-moi attendre ici qu'il soit parti.

— Dame ! si c'est votre idée !

Le conducteur s'éloigna, et madame de Kerpeulvan continua de suivre les mouvements du groupe qu'elle avait sous les yeux. La petite dame vive s'agitait, donnait ses ordres. Tous les colis furent enlevés dans la gare, et les voyageurs s'y perdirent un à un. Puis on entendit souffler une locomotive, et le train pour Paris montra de loin son lourd panache de fumée.

— Quand descendrons-nous ? demanda Gunstan, que l'émotion de sa mère stupéfiait.

— Maintenant, si tu veux.

Ils descendirent, pénétrèrent dans les salles d'attente de la gare, puis sur le quai.

Madame de Kerpeulvan suivit quelque temps des yeux la locomotive qui s'enfuyait vers Paris ; et, se tournant tout à coup vers Gunstan :

— Kertan est solitaire, je te mènerai à Kertan demain, dit-elle d'une voix pleine d'inflexions passionnées.

XI — AU CHATEAU DE KERTAN

— Armelle, que vient de nous dire Gunstan ? Tu le conduis à Kertan ? Ce n'est pas possible.

— Rien n'est plus vrai ! Hier, à Vannes, j'ai rencontré celle qui m'a dépouillée si injustement de la partie la plus chère de ma fortune : elle partait évidemment pour un long voyage, et, malgré, ma promesse de ne pas reparaître à Kertan tant que je n'en serais pas redevenue la maîtresse, j'ai pensé que l'occasion qui se présentait était unique, et que je ne devais point la laisser échapper.

— Si tu menais Gwennola ?

— Non, ta fille est incapable d'éprouver ces sentiments puissants qui font beaucoup aimer ou beaucoup haïr ; elle nous serait un embarras, rien de plus. D'ailleurs, je veux passer inaperçue ; si je savais rencontrer une seule personne de connaissance sur ma route, je ne mettrais pas les pieds à Kertan ; mais je pense ne trouver que des domestiques étrangers qui ne feront nulle attention à moi. Kertan est souvent visité par les touristes, et j'ai ouï dire que les appartements s'ouvraient au premier venu. Je n'espérais pas pouvoir montrer à Gunstan le domaine qui lui appartiendra, et il m'est à la fois si pénible et si doux de m'y retrouver, que je voudrais y aller seule !

Comme madame de Kerpeulvan prononçait ces paroles avec un accent douloureux, Yankez montra, à la porte, sa figure ouverte. — Le bateau sera prêt dans dix minutes, madame, dit-il.

Madame de Kerpeulvan répondit :

— Je serai dans dix minutes sur la jetée.

Dix minutes plus tard elle en descendit, vêtue de deuil de la tête aux pieds et le visage couvert d'un épais voile de crêpe anglais.

M. de Kerpeulvan ne fit aucune remarque sur cette toilette funèbre, et accompagna silencieusement sa femme jusqu'à la plate-forme rocheuse où attendaient Gunstan et Gwennola.

Les deux enfants étaient debout dans la Chaise-de-César, et Gunstan, tourné vers la presqu'île, montrait évidemment Kertan à Gwennola.

Quand la petite fille aperçut sa mère enveloppée de deuil, son doux visage s'empreignit de mélancolie : elle bondit en avant et se jeta à son cou.

Madame de Kerpeulvan l'embrassa, et, mettant son petit bras sous le sien, descendit la seconde plateforme, d'où partait une jetée formée par des pierres amoncelées sans art. Le bateau flottait tout contre, Gunstan et madame Kerpeulvan s'y installèrent.

— A bientôt ! dit Nola en agitant gracieusement ses deux mains blanches.

Gunstan répondit : « A bientôt ! » de sa voix vibrante ; et l'embarcation s'éloigna poussée par un bon vent.

Pendant la traversée, madame de Kerpeulvan n'ouvrit pas la bouche, et, contre son habitude, laissa Gunstan s'éloigner d'elle et s'agiter dans le bateau.

Quand l'embarcation tourna la presqu'île, la jeune femme se leva toute droite et rejeta son voile en arrière par un geste vif ; un château accolé contre un sombre bosquet d'arbres verts, semblait émerger des flots. ; Cette habitation considérable, mais bizarre, avait l'avantage de dominer en même temps le golfe riant et le majestueux Océan. Sa partie antique, composée d'un lourd donjon et de deux minces tourelles, se dressait fièrement en face de l'Atlantique ; sa partie moderne s'asseyait gracieusement aux bords d'une anse découpée dans le golfe. Le haut donjon et les tourelles, construits en granit, portaient l'estampille des siècles ; les bâtiments modernes étaient revêtus d'un stuc éclatant, embellis de balcons, de varandahs, et le regard, en plongeant sous les grands arceaux qui les rattachaient au donjon, rencontrait un fouillis de verdure de l'aspect le plus inattendu et le plus charmant.

— Gunstan ! dit tout à coup la jeune femme à son fils, qui s'amusait à plonger ses deux mains dans le flot vert.

Au son profond de cette voix, Gunstan se retourna tout tressaillant. Et sa mère reprit de la même voix étrange :

— Voilà Kertan !

L'enfant, soudainement intéressé, se releva impétueusement, et s'écria :

— Que c'est beau !

Puis, élevant le doigt vers la sombre tour :

— C'est le donjon, cela ; ton donjon, mère ?

— Oui ; elle n'a pas eu le droit de l'abattre.

Se tournant vers Yankez ; madame de Kerpeulvan ajouta :

— N'allons pas débarquer à la jetée, on pourrait reconnaître le bateau ; il me semble que tu peux stopper un peu plus loin.

— Auprès de Kertanhir ; si vous voulez, madame ?

— Non, on me reconnaîtrait au village ; bien qu'elle ait changé presque tous mes anciens fermiers. Tâche d'aborder auprès du grand sapin. Mon père arrêtait très-souvent sa yole en cet endroit, quand la mer était calme ; le bateau sera caché sous les saules pleureurs ; et nous n'aurons rien à demander à personne.

Yankez obéit : il conduisit adroitement son bateau le long de la rive jusqu'au bouquet d'arbres, au milieu duquel s'élevait un sapin de la plus

belle venue, Les saules pleureurs laissaient pendre leur feuillage charmant dans une découpure du terrain qui pouvait servir d'asile à un petit bateau. Yankez y fit entrer le sien, et madame de Kerpeulvan et son fils mirent facilement pied à terre dans le parc même de Kertan.

La jeune femme prit, d'un pas ferme, un des innombrables sentiers qui se croisaient devant elle, et bientôt elle arriva, avec Gunstan, dans un jardin anglais, dont les allées tournantes aboutissaient à une belle façade blanche qui traçait une large ellipse devant eux, et qui était percée de grands arceaux semblables à d'immenses portés ouvertes sur l'intérieur de l'habitation, dont toutes les persiennes étaient closes.

— Tu trembles, maman ! dit Gunstan en regardant sa mère.

Madame de Kerpeulvan l'attira tout près d'elle, et, l'enveloppant de ses deux bras :

— Si tu savais ce qu'est pour moi cette maison ! murmura-t-elle d'une voix basse et comme trempée de larmes. C'est là que j'ai vécu seule, avec mon père, que j'aimais comme..... comme tu dois m'aimer. Voilà mon vieux donjon et le belvédère, d'où nous voyions tout le domaine ; voilà ma chambre, celle de mon père, la serré, où je travaillais avec miss Thé ; voilà sous cette marquise la place du banc où nous nous asseyions après les repas. J'ai vu tracer ces pelouses, planter ces arbres, peindre ces portés. Que j'ai été heureuse ici, jusqu'au moment où elle m'a chassée du cœur de mon père !

— Elle ! tu dis toujours elle, dis-moi son nom ?

— Je ne le sais pas, je ne veux pas le savoir, et je ne lui donnerai pas celui de mon père, qui ne lui appartient plus !

— Tu m'as dit que Kertan serait encore à moi ?

— Oui plus tard ; ton grand-père ne t'a pas déshérité ! Tout ceci sera à toi, tout. Viens visiter cette chère maison, et sois bien sage, ne me fais pas de questions devant ces domestiques, je serais désolée d'être reconnue.

Madame de Kerpeulvan abaissa son voile sur son visage et marcha vers le troisième arceau, sous lequel se trouvaient des portes d'entrée ouvertes au large.

Par l'une d'elles sortit un homme que madame de Kerpeulvan reconnut pour le cocher qui conduisait la veille la calèche découverte. Pour le moment, la belle livrée bleu et argent était remplacée par le pantalon de toile et le tablier de cotonnade.

— Peut-on visiter ce château ? demanda madame de Kerpeulvan d'une voix qu'on pouvait croire étouffée par l'épais tissu qui lui voilait le visage.

— Le vieux, oui, madame, les étrangers en font le tour, même quand les maîtres y sont.

— On m'avait aussi parlé de cette maison neuve ?

Le cocher se rengorgea pour sourire dédaigneusement.

— C'est les paysans qui vous ont parlé de celle-ci, madame, répondit-il majestueusement en plaçant sous son bras le plumeau qu'il tenait à la main ; ils la trouvent plus belle que la vieille tour, qui est très remarquable, disent ces messieurs les savants antiques. Ici, dans la maison neuve, les salons sont beaux, madame peut y jeter un coup d'œil, les housses ne sont pas encore mises ; mais c'est pas de l'antique.

Il s'effaça en disant ces paroles, et madame de Kerpeulvan, franchissant le seuil de la porte, se trouva dans une immense pièce qu'elle traversa lentement dans toute sa longueur uniquement pour s'éloigner du brave *antique*, qui demeura sur le seuil, son plumeau à la main.

De belles tentures de damas de soie séparaient deux appartements, de destination différente : l'un était un boudoir gracieux, l'autre un salon magnifiquement meublé.

Adossée contre la porte vitrée qui ouvrait sur une serre splendide, et les deux mains appuyées sur les épaules de son fils, madame de Kerpeulvan se mit à parcourir lentement du regard les plafonds et les lambris.

— Il y avait quatre pièces autrefois, murmurait-elle : mon père avait ici son atelier de tourneur, et il m'apprenait à tourner : plus loin était le billard, nous jouions tous les deux chaque soir, il m'avait rendue très-forte au billard ; au fond était son grand bureau, il m'avait fait une place pour écrire dessus. C'est auprès de cette grande cheminée de marbre vert, que nous passions nos soirées d'hiver, mon père était assis à droite, le coude appuyé sur le marbre.

— Comment faisait-il, maman ?

— Il était très-grand, son bras s'y posait naturellement. Cette glace, enchâssée dans le mur, se trouvait en cet endroit ; la tête de mon père s'y réfléchissait. Oh ! mon Dieu, il me semble le voir !

— Le domestique nous regarde, maman.

— Je m'en vais, mais que de souvenirs cet appartement éveille en moi ! Elle a changé ce qu'elle a pu ; mais les murs sont restés les mêmes et les plafonds aussi. Que de fois, petite enfant et assise sur les genoux de mon

père, j'ai suivi dès yeux cette chasse sur la corniche, et alors papa me racontait les belles chasses auxquelles il avait assisté dans sa jeunesse.

— Le domestique vient, maman !

— Eh bien ; marché, Gunstan, va, ne me regarde pas pleurer, sois gai, parle à cet homme, demande lui à voir le donjon.

Gunstan s'empessa de faire la commission et sortit avec le complaisant cocher, suivi par sa mère, qui essuyait à la dérobée les grosses larmes qui foulaient sur ses joues.

Elle fit rapidement le tour du donjon ; montra du doigt à Gunstan les gargouilles qui grimaçaient aux angles, poussa de profonds soupirs devant le large fronton sculpté, objet d'attention de tous les archéologues, et, remerciant son cicérone improvisé par un large pourboire, reprit, avec Gunstan, le chemin du parc, pendant que le brave homme murmurait :

— Voilà une dame qui aime joliment des antiques !

Madame de Kerpeulvan marcha en silence jusqu'à la grande barrière, et la dépassa.

— Où allons-nous, maman ? demanda Gunstan, que l'émotion profonde de sa mère jetait dans une sorte de mélancolique ennui.

— Là, fit-elle en montrant, sur une éminence aride, une petite chapelle surmontée d'un triangle de granit, mon père est enterré là.

Ils montèrent lentement jusqu'à la porte ; madame de Kerpeulvan porta là main sur Un grossier loquet de fer : la porte gémit et grinça sur ses gonds rouilles, puis s'ouvrit lourdement. La jeune femme marcha vers un enfeu où, parmi de vieilles tombes de granit, se voyait une large table de marbre noir ; appuyant Son front contre les pierres qui formaient le cintre, elle pleura.

Gunstan, penché sur le marbre, lut l'inscription, qui finissait par ce verset de Job :

— Ayez pitié de moi, vous du moins qui fûtes mes amis, car là main du Seigneur m'a frappé.

Tout à coup, se redressant, il saisit un pan de la robe de sa mère, et, d'une voix craintive, comme pour ne pas éveiller les échos du petit temple, il dit :

— Maman, où va-t-on quand on est mort ? La jeune femme répondit par un sanglot. Gunstan la regardait, aussi stupéfait qu'attendri : il ne l'avait jamais vue pleurer.

Il s'approcha tout près d'elle :

— Dis-moi donc où l'on va quand on est mort, mère ?

Une voix sourde et brisée répondit :

— Je ne sais pas.

— Mais papa le sait, mon oncle Gabriel le sait, Barba lésait, Nola le sait, je veux le savoir, tu me l'apprendras !

Il se tut un instant et ajouta :

— Maman, on se met toujours à genoux devant les tombes !

Madame de Kerpeulvan tomba à genoux, et l'enfant l'imita.

Elle sanglotait péniblement ; lui murmurait vaguement des paroles sans suite, mais qui étaient toutes empruntées à ce qu'il avait appris de prières.

Un bruit de voix dans le chemin interrompit les larmes de la mère et les prières de l'enfant.

Ils se relevèrent ensemble et sortirent.

Madame de Kerpeulvan tourna la petite chapelle pour se mettre à l'abri des regards de ceux qui passaient par le chemin, et, abaissant le doigt sur une douzaine de maisonnettes rangées en assez bon ordre devant l'Océan, dont elles n'étaient séparées que par une large place balayée sans cesse par lèvent de mer.

— Voici Kertanhir, dit-elle, tout ce village m'appartient ; voici la chaumière de Benead, le fils de Barba, le père de Madalen et de Yankez. Dans mon enfance ; je traversais journellement cette place avec ma chèvre Bêleuse.

— Et miss-Thé ?

— Miss Thé me suivait de loin, et s'arrêtait le plus ordinairement sur ce petit tertre.

— Je voudrais aller voir le vieux Benead, mère !

— C'est impossible ! Je ne veux pas qu'elle sache que je suis venue à Kertan : ces bonnes gens parleraient pendant un an de ma visite. C'est assez d'émotion pour aujourd'hui, d'ailleurs ; mais tu as vu Kertan, Kertanhir, j'en suis heureuse. Allons maintenant rejoindre Yankez.

Elle jeta un dernier regard sur le village, sur la chapelle, sur le donjon, et prit rapidement le chemin du parc, puis un sentier en zigzags qui les conduisit à la petite anse des saules pleureurs, où Yankez les attendait.

Ils passèrent en silence dans le bateau.

— Eh bien, monsieur Gunstan, vous avez vu Kertan ? dit Yankez en saisissant sa rame.

— Oui, c'est très-beau ; nous reviendrons, n'est-ce pas, mère ?

Madame de Kerpeulvan hocha la tête, et, se penchant vers l'enfant :

— Non, répondit-elle, j’ai voulu seulement t’apprendre pourquoi ta mère est souvent triste et sauvage. On l’a dépouillée de son amour et de sa fortune : elle ne pardonnera jamais ces deux injustices.

— Nous ne reviendrons plus à Kertan ?

— Nous y reviendrons... en maîtres.

XII — LE RENVOI

Il y a des nuages sur le front de madame de Kerpeulvan. Elle consulte tour à tour la pendule de son salon et sa montre, et elle jette un coup d’œil impatient sur la table noire de Gunstan, où livres et cahiers sont entassés pêle-mêle.

Tout à coup entre Gwennola, dont les joues ordinairement blanches sont roses, et dont les cheveux d’or s’agitent sous les mouvements vifs de sa jolie tête.

— Sont-ils trouvés ? demanda madame de Kerpeulvan.

— Non, mère ; Yankez pense qu’ils sont allés avec Jossin tirer les filets qu’il a posés cette nuit.

Comme Gwenola finissait ces paroles, M. de Kerpeulvan entra, rouge aussi, et animé aussi.

— Ils ne sont pas sur les falaises, dit-il ; n’avais-tu pas recommandé à Gunstan d’être plus exact ?

— Gunstan est un enfant qui n’a d’autre loi que son plaisir ; mais il y a longtemps que j’ai parlé très sérieusement à M. Émile, il n’a pas plus de raison que Gunstan.

— Et, d’ailleurs, Gunëtan né lui obéit pas.

— Du tout, c’est un camarade de jeu qu’il s’est donné ; pas davantage. Ce jeune homme n’est ni intelligent, ni travailleur, et se fait tellement lé complaisant de Gunstan ; que celui-ci ne peut plus s’en passer.

— Si nous rappelions l’autre ; Armelle ?

— Non ; inconvenient pour inconvenient ; je préfère celui-ci.

— Mais si Gunstan n’apprend rien ?

— Il fait moins qu’apprendre, il désapprend ; et il contracte des manières dé parler très-vulgaires.

— Décidément, l’éducation particulière est difficile, dit M. de Kerpeulvan en s’asseyant.

— Surtout pour un garçon.

— Armelle, nous serons obligés, d'en arriver au collège !

Madame de Kerpeulvan prit l'air songeur, et, après une longue pause, répondit :

— Peut-être, mais pas comme tu l'entends ; je ne me séparerai pas de mon fils.

— Quels seraient tes projets ?

— Je louerais un appartement à Lorient.

M. de Kerpeulvan soupira, et posa la main sur la tête blonde de Nola, qui s'était rapprochée de lui.

— La petite fleur que voici est bien délicate pour être transplantée dans une ville, dit-il.

Madame de Kerpeulvan fit un geste d'impatience.

— Tu t'abuses sur la délicatesse de santé de ta fille, répondit-elle, et nous ne pouvons mettre une crainte chimérique en regard de, l'avenir de Gunstan.

Nola fixa son œil d'azur sur sa mère, et dit précipitamment :

— Je serai bien portante, partout, ma petite mère ; je ne voudrais pas me séparer de mon frère.

Un baiser de son père fut la récompense de cette aimable parole ; mais, sur un geste de madame de Kerpeulvan, Nola se leva.

— J'aperçois Gunstan et M. Émile sur la plateforme, dit-elle à son mari ; laisse-moi les recevoir un peu sévèrement et emmène Nola.

M. de Kerpeulvan et Nola sortirent, et madame de Kerpeulvan, éloignant vivement le petit rideau de mousseline de la fenêtre, fixa les yeux sur les arrivants. Ils descendaient gaiement la plate-forme rocheuse. Tout à coup le jeune précepteur s'arrêta et parla vivement à Gunstan ; celui-ci se mit à rire, à gambader, et à lui faire des mines moqueuses, qui firent naître une altercation très-vive entre eux.

Un instant M. Émile voulut saisir le panier que Gunstan portait en bandoulière ; mais celui-ci, se dérochant à son étreinte, lui donna un croc enjambes : le gros jeune homme tomba ; Gunstan bondit une ou deux fois par-dessus lui, et s'échappa en riant.

— Impossible, impossible ! murmura madame de Kerpeulvan, demeurée le muet témoin de cette scène.

Elle s'assit devant son métier de tapisserie, et attendit, avec un calme apparent, l'arrivée des deux retardataires.

Ils se présentèrent un quart d'heure plus tard, rouges, haletants, l'air embarrassé.

A leur entrée, madame de Kerpeulvan regarda sa montre, puis la pendule, avec affectation ; mais ne prononça pas une parole.

M. Émile s'assit à sa place ordinaire, en s'essuyant le front ; Gunstan se mit à chercher ses livres et ses cahiers, en évitant de regarder sa mère.

— L'heure de la leçon est passée depuis longtemps, dit madame de Kerpeulvan, dont le regard sévère s'appesantissait de tout son poids sur le malheureux précepteur.

— Maman, nous sommes allés retirer nos filets, dit Gunstan, et pour cela nous nous sommes levés à quatre heures ce matin ; nous nous sommes bien dépêchés, je t'assure.

— Pour arriver une grande heure en retard. N'avez-vous pas de montre, monsieur ?

— Elle ne va plus, madame, répondit le malheureux Émile, eh tirant de son gousset une grosse montre d'argent toute bosselée.

Les Questions de madame de Kerpeulvan s'arrêtèrent là, et la leçon commença. Les exercices violents ne disposent pas précisément à l'étude, et le maître et l'élève s'embrouillaient à qui mieux mieux. Gunstan ne savait pas un mot de ses leçons, n'avait pas complété un de ses devoirs, répondait impertinemment à M. Émile ; qui donnait ses explications d'une manière diffuse et bâillait sans cesse entre ses doigts.

Évidemment impatientée, madame de Kerpeulvan se leva et sortit de l'appartement. Elle se promena quelque temps avec agitation dans le large corridor, et bientôt elle aperçut la tête blonde de Nola, qui se glissait par l'entre-bâillement de la porte de la bibliothèque.

— Père, c'est bien maman qui fait les cent pas dans le corridor ; dit l'enfant de sa voix argentine.

La porte s'ouvrit tout à fait, et M. de Kerpeulvan se montra derrière sa fille.

— Est-ce-que la leçon ne se continue pas ? demanda-t-il.

— Elle se donne si mal, que j'ai dû sortir, tant j'étais agacée ; ce jeune homme ne me convient pas du tout, je le trouve sot et grossier.

Elle se tut un instant et reprit :

— Gunstan né travaille plus. As-tu examiné ses cahiers ?

— Non ; mais, si cela marche ainsi, il faut que je m'en occupe, je vais lui parler sur-le-champ.

Monsieur et madame de Kerpeulvan remontèrent le corridor jusqu'au salon d'étude.

— Ils lié se disputent plus, c'est déjà quelque chose, dit madame de Kerpeulvan en prêtant l'oreille.

Elle ouvrit la porte, et demeura tout irritée sur le seuil : M. Émile, renversé sur son fauteuil ; ronflait ; la bouche ouverte au large ; Gunstan ; couché sur ses livrés, dormait non moins profondément.

Madame de Kerpeulvan se tourna vers son mari :

— Je ne ferai pas un troisième essai ; dit-elle. Prenons-en notre parti, il faut quitter Kerpeulvan ; j'irai demain choisir un appartement à Lorient.

XIII — LE COLLEGE

Kerpeulvan est d'une beauté vraiment fantastique ; la mer qui l'entoure, et le ciel qui le couvre, sont d'un gris lilas ; la terre qui t'enserre est estompée de bleu ; la petite île de Mezaban, qui lui fait face, ressort en noir dans l'étendue fluide : on dirait un gigantesque souffleur endormi sur les flots. Il fait un calme plat ; un bateau aux voiles blanches et un bateau aux voiles rouges sont posés sur le miroir transparent, comme pour embellir la vue ; les vieux contre-forts, les meurtrières à demi écroulées, les rochers bizarres, s'allongent démesurément dans l'eau, et y décrivent un admirable paysage ; il y a de l'Italie dans ce tableau ; Kerpeulvan est d'une beauté vraiment fantastique, et cependant voici qu'on l'abandonne de nouveau à la solitude. La solitude, l'austère solitude, sera de nouveau le partage du vieux manoir ; toute la vie qui s'y était concentrée s'en retire brusquement. Une partie de ses meubles antiques remplit les caisses entassées dans de grandes charrettes qui stationnent dans la cour ; les épais volets gris de l'unique étage se ferment un à un ; Barba et Yankez, qui restent les gardiens du domaine, ne quitteront pas les appartements du rez-de-chaussée, et ailleurs tout se ferme en plein jour, en plein soleil.

Ce n'est pas sans regret que M. de Kerpeulvan quitte l'habitation solitaire où il poursuit si paisiblement ses études d'archéologue, en la douce compagnie de Gwennola.

Ce n'est pas sans regret que Gwennola se voit arrachée à ses belles grèves, à ses grands menhirs, aux dunes de sables, sur lesquelles elle aime à courir nu-pieds.

Aussi, tandis que madame de Kerpeulvan donne ses derniers ordres et organise tout pour l'ensevelissement du vieux manoir, qu'elle a habité sans l'aimer ; tandis que Gunstan, partagé entre le regret de quitter son nid de rochers, et la joie de marcher vers l'inconnu d'une nouvelle vie, fait ses recommandations personnelles à Yankez sur ce qu'il regarde comme ses propriétés particulières, le père et la fille, désintéressés en quelque sorte de toutes ces choses, se sont enfuis dès l'aurore et ont fait une dernière visite aux monuments celtiques, dont chacun marquait la halte d'Une promenade aimée.

Avec quelle caressante expression de mélancolie l'œil bleu de Nola s'est attaché une dernière fois sur le sinistre, celtæ gravé sous la table de la Fée ; avec quel sentiment elle a détaché du granit des étoiles de mousse pour les placer entre les pages d'un petit album ; dans quelle gracieuse et désolée attitude elle est demeurée appuyée contre le dolmen, regardant le beau cercles d'azur formé par l'Océan, et les terres ensoleillées qui lui forment une splendide ceinture d'or !

Elle a fait, avec son père, le tour du monstre de pierre, et, avant de s'éloigner, elle a posé sa main délicate sur ses larges flancs, et, pour sa propre consolation, elle a dit : Nous reviendrons bientôt.

Depuis que ce fatal départ est devenu une réalité, M. de Kerpeulvan et Gwennola se consolent mutuellement de quitter Kelpoulvan, par la pensée d'y revenir aux prochaines vacances. Mais, le soleil monte sur l'horizon, il faut regagner le, manoir, où l'on précipite les préparatifs de départ.

Le père et la fille descendent lentement, et en silence, le petit sentier bordé d'épines. Arrivée au château, Nola prend sa part de l'activité commune ; elle arrange les menus bagages de son père, qui est distrait comme un savant, et qui se laisse volontiers aller au bonheur d'être aimablement servi par sa fille. Pendant cette dernière heure, Nola est quelque peu brusquée par madame de Kerpeulvan ; ces petits arrangements les mettent sans cesse en présence, et madame de Kerpeulvan, qui est légèrement enfiévrée, raille la promenade faite dans la rosée et le zèle tardif que déploie la petite fille. Nola ne lui répond qu'en attachant sur elle un regard aimant et profond, qui désarme madame de Kerpeulvan elle-même.

Enfin, l'enfant se sent inutile, et elle court à la recherche de son père, qui est allé s'asseoir dans la Chaise-de-César, comme en un heu de refuge. Nola s'assied à ses pieds, et ils attendent ainsi l'heure du départ, échangeant à demi-voix leurs remarques sur la beauté du paysage, se communiquant leurs

intimes regrets, épandant en face de cette, belle nature cette source de poésie qui, jaillit du fond du cœur usé du père, et du fond du cœur vierge de l'enfant.

Tout à coup, de larges roues écorchent le chemin rocheux, les charrettes chargées de meubles s'éloignent les premières ; ce sourd roulement est le signal du départ prochain. M. de Kerpeulvan pousse un soupir involontaire, Nola pâlit et appuie sa jolie tête sur l'épaule de son père. L'heure de la marée a sonné à l'horloge invisible qui règle les forces de la nature ; les nuances lilas ont disparu, la mer s'agite et accourt comme pour recevoir leurs adieux ; les vagues rejaillissent sur les rochers au-dessous d'eux, et la petite Nola, saisie tout à coup d'une sorte d'exaltation poétique, monte sur la Chaise-de-César, et, tournée vers la mer, adresse son adieu à Kerpeulvan.

— Adieu, belle mer bleue ! dit-elle en tendant ses deux petites mains comme pour l'enserrer dans, ses bras ; adieu, jolies vagues couronnées d'étoiles ; adieu, mes rochers, mes nuages ; adieu, je vous aime, je vous aime, je reviendrai !

Et la mer répond à l'aimante petite fille par le murmure doux et puissant qui est son langage des beaux jours.

Mais voici Gunstan qui accourt, et qui interrompt les poétiques adieux de Nola ; la voiture est attelée, on va partir.

On part. Madame de Kerpeulvan et son fils sont assis sur le premier banc du break. M. de Kerpeulvan et Nola leur font vis-à-vis ; Madalen, calme mais triste, est auprès d'eux.

Yankez fait claquer son fouet, et la voiture s'éloigne, suivie des yeux par Barba, qui apparaît morne et sombre, sur le seuil de la vieille porte cintrée, semblable aux fées d'aspect fatal, gardiennes des lieux devenus déserts.

SECONDE PARTIE

I — LE SERVICE DU BOUT DE L'AN

On n'était pas au jour saint du dimanche, et cependant des chants solennels sortaient de la petite église de Kerlud, et elle était tellement remplie, qu'un grand nombre de femmes restaient agenouillées au dehors devant le grand portail sombre ouvert à deux battants, ce qui leur permettait de glisser un coup d'œil jusqu'à l'autel tout enveloppé de deuil. Contre les chandeliers de cuivre s'appuyait un carton portant une lugubre tête de mort peinte sur fond noir, les ornements du célébrant étaient noirs ; devant la balustrade se dressait le beau catafalque de Kerlud, semé de larmes blanches et d'os en croix ; la petite cloche jetait dans les airs un soupir lent et funèbre, et les chantes rustiques psalmodiaient à pleine voix les plaintes sublimes de Job.

Aux premiers rangs de la foule pieuse se voyaient : une femme de haute taille, dont le voile épais de veuve recouvrait le visage pâle, encadré d'épais bandeaux d'un blond fauve, sa physionomie était sombre plutôt qu'affligée ; un jeune homme, blond comme elle, qui la dominait de toute la tête, et dont les traits altiers portaient l'empreinte d'un chagrin violent ; une jeune fille au profil délicat, qui semblait se courber sous une souffrance dont le poids dépassait momentanément ses forces. Quand les chantes faisaient silence, on entendait le bruit d'un sanglot déchirant, continu, comme il s'en échappe des cœurs profondément aimants que la douleur brise, et les regards de l'assemblée se tournaient sympathiques vers la jeune fille.

Le saint sacrifice touchait à sa fin ; le prêtre qui officiait avait quitté l'autel et réapparaissait vêtu d'une chape noire. Il marcha lentement vers le catafalque, et, d'une voix pénétrante, entonna le *Libera*, puis il fit fumer l'encens, et, se détournant, annonça à l'assistance que, toute la semaine, les messes qui se diraient dans l'église de Kerlud seraient offertes pour le repos de l'âme de Monsieur Yves de Kerpeulvan.

Quand il prononça ce nom, il passa sur son visage paisible une crispation d'une douloureuse éloquence ; et sa tête couronnée de cheveux blancs s'inclina profondément sur sa poitrine.

Un homme, très-soigné dans sa mise, mais un peu cassé par l'âge, s'approcha du grand jeune homme aux moustaches blondes placé au premier rang. Celui-ci le suivit, et, d'une main tremblante ; agita le goupillon que lui tendait son parent. Tous les hommes l'imitèrent, puis ce fut au tour des femmes et des pauvres, et l'église se vida peu à peu.

Dans le verdoyant petit cimetière, la famille de Kerpeulvan fut un instant très-entourée, puis chaque assistant adressa son salut respectueux ou sympathique, et il ne resta auprès de madame de Kerpeulvan, appuyée sur le bras de son fils, que M. et madame du Guilvin, Un peu vieilliss, mais toujours verts ; mademoiselle Augustine ; un peu courbée, mais toujours ingambe ; une jeune fille à la taille courte et ronde, aux joues fraîches, qui avait tendrement passé son bras sous celui de Gwennola ; un jeune homme au nez aquilin, à la physionomie aidante, qui la regardait pleurer avec une compassion bien sentie.

— Mes enfants, vous avez, ma foi ! raison de pleurer, car vous avez perdu le meilleur des pères, dit la vieille demoiselle en faisant agilement voltiger sa tabatière d'or entre ses doigts ; mais, enfin, il faut se faire atout dans cette misérable vie, et vous êtes plus heureux que bien des gens. On peut le dire, vous êtes assurés du salut de celui que nous regrettons tous, et c'est la consolation des consolations, la seule, quand on arrive au bout du fossé, comme on dit vulgairement ; oui, oui, votre père était un homme comme il n'y en a guère ; un saint homme, un très-saint homme.

Elle toussa, prit une prise, pour ne pas entendre les soupirs profonds qui répondaient à son petit discours, et ajouta brusquement :

— Eh bien maintenant, il faut s'en aller dîner. Qu'attends-tu, Armelle ?

— Ma voiture et mon oncle Gabriel, ma tante.

— Ton oncle est à son action de grâces, et il fait très-froid dans ce cimetière. Voilà une enfant, — et elle montra Gwennola du geste, — qui tient à peine debout.

— Mère, permettez-moi, d'aller chercher mon oncle, dit une voix dont toutes les cordes semblaient brisées.

— A quoi bon, Nola ? Il sait que je l'attends ici ; il va venir sans doute. Firmin, Marie, ma tante Augustine, je ne vous invite pas à venir dîner à Kerpeulvan aujourd'hui ; mais j'espère vous revoir prochainement.

— Nous eussions bien voulu vous emmener tous, dit madame du Guilvin avec empressement : nous avions fait le projet de vous avoir tous au Guilvin aujourd'hui.

Madame de Kerpeulvan, Gunstan et Nola hochèrent négativement la tête.

— Aujourd'hui, aucun de nous ne voudrait quitter Kerpeulvan, répondit la veuve d'un air sombre.

— Cela se conçoit, cela se conçoit, s'empressa de dire mademoiselle Augustine ; mais, en ce cas, il n'y a qu'à se dire : A demain. Ce vent de mer bourdonne dans mes oreilles de la plus désagréable façon. A demain donc, mes pauvres enfants ! Je tâcherai d'aller vous voir demain avec les jeunes. Armelle, tu feras bien de faire coucher Nola en arrivant à Kerpeulvan et de lui faire donner un bon lait de poule bien chaud.

Tout en prononçant ces paroles, la vieille demoiselle embrassait les affligés à la ronde, et serrait énergiquement leurs mains entre ses petits doigts ridés et crochus.

— Mère, mon oncle nous croit peut-être au presbytère, dit la voix sourde et brisée de Nola.

— Puisque tu tiens à aller le chercher, vas-y, ma fille ; mais rappelle-toi que la voiture doit venir nous prendre, et qu'elle ne peut tarder.

— Vous l'attendez ici même ?

— Ici, vis-à-vis du porche où je suis descendue. Je m'étonne même que Yan, à qui j'ai donné ordre de la laisser tout attelée, ne soit pas arrivé.

— Nola, veux-tu que je te conduise à la sacristie ; dit le petit jeune homme qui regardait pleurer Nola avec tant de respectueuse Sympathie.

— Je ne demande pas mieux, Auguste.

Auguste lui offrit le bras, Gwennola y appuya légèrement sa main droite, Clotilde enfonça son petit bras rond sous le bras gauche de sa cousine, et tous les trois se dirigèrent vers une porte cintrée, percée dans une sorte d'aile rattachée au chevet de la petite église : Gwennola fit tourner le grossier loquet de fer, et, levant à demi son voile de deuil, elle arrêta sur ses deux compagnons son doux et mélancolique regard.

— Je désire voir mon oncle Seul un instant, dit-elle : merci, à demain.

Au simple énoncé de ce désir, Auguste et Clotilde serrèrent tendrement la petite main de la jeune fille, et retournèrent vers leurs parents pendant que Nola, poussant la vieille porte sur ses gonds rouilles, entraînait dans un appartement meublé de pauvres armoires de chêne. L'abbé Gabriel de Kerpeulvan arrivait en ce moment par la porte opposée qui donnait dans le chœur.

— Je prends mon bréviaire et suis à vous ; dit le bon prêtre en apercevant sa nièce. Tu viens me chercher, n'est-ce pas, Nola ?

— Oui, mais je voudrais vous dire un mot, cher oncle ; où est M. le curé ?

— Il me précède au presbytère, le sacristain est aussi parti, nous sommes bien seuls ; assieds-toi.

Il lui présenta une chaise de paille ; mais Nola fit un geste de refus, et, s'appuyant légèrement sur le meuble placé près d'elle, elle fixa ses beaux yeux bleus sur son oncle.

En ce moment, placés vis-à-vis l'un de l'autre, ce vieillard et cette jeune fille portaient ; comme un stigmate indélébile, la preuve en quelque sorte visible de la double parenté qui les unissait : parenté d'âme et de sang. Sous les cheveux blancs de l'un et sous les cheveux de soie blonde de l'autre ; il y avait un front sans nuages couronné de sérénité ; dans le regard profond et dans le regard ignorant brillait le même rayon venu d'en haut ; sur les lèvres pâlies et sur les lèvres carminées s'épanouissait la même fleur de pureté. Quelque différence qu'il existât d'ailleurs entre eux ces deux êtres étaient de la même famille, vivaient de la même vie, habitaient les mêmes régions.

— Mon oncle, il y a un an !... dit Gwennola d'une voix tremblante et basse.

— Hélas ! oui ; ma fille.

— J'ai été patiente, Dieu m'en a fait la grâce ; mais je veux parler, ce soir.

Le vieillard hocha la tête.

— Elle est mal disposée, dit-il.

— Ne le sera-t-elle pas toujours pour cela ?

— Je le crains.

— Et ce soir je puis évoquer le souvenir de... de mon père.

Les yeux de Nola s'obscurcirent ; le bon prêtre, par un geste plein de tendre protection, posa une main sur son épaule délicate.

— Eh bien, qu'il en soit ainsi, dit-il ; suis ton inspiration, ma Nola ; seulement attends à demain. Aujourd'hui tu aurais l'air d'agir sous l'empire de ta douleur, ranimée par la cérémonie de ce matin. Ma fille, prépare-toi à une déception : le fruit n'est pas mûr, non, non, il n'est pas mûr. Mais j'entends une voiture, c'est sans doute celle de ta mère.

Sur ces paroles, il ouvrit la petite porte et sortit de la sacristie suivie par Nola.

Un fringant cheval, attelé à une américaine, se tourmentait sur la place sous la main nerveuse de Gunstan assis sur le siège. L'abbé de Kerpeulvan marcha vers sa nièce.

Quelques paroles de bénédiction d'une part, d'affectueuse reconnaissance de l'autre, furent échangées, et Gunstan rendit les rênes à son cheval qui partit à fond de train.

II — TENANCIERS ET ENFANTS

La route qui conduisait à Kerpeulvan n'était pas déserte comme d'habitude. Les personnes qui avaient des relations d'affaires avec madame de Kerpeulvan, les fermiers éloignés surtout, très-ménagers de leur temps, profitaient évidemment du voyage nécessité par le service du bout de l'an pour venir traiter de leurs affaires avec la veuve. Au bruit des roues sur le chemin caillouteux, les braves gens se détournaient, puis se rangeaient et saluaient respectueusement cette voiture qui passait comme emportée dans un tourbillon.

Quand elle entra dans la cour du vieux manoir, quelques cris d'effroi l'accueillirent. Plusieurs femmes attendaient l'arrivée de la famille et s'étaient groupées près de la grille, où les surveillait l'œil vitreux de la vieille Barba, appuyée contre le cintre de pierre de la porte de sa cuisine,

Lorsque madame de Kerpeulvan mit pied à terre, elle se dirigea vers la vieille femme.

— Barba, je donne à dîner à ces braves gens, dit-elle.

— Très-bien, madame, répondit Barba.

Elle ajouta d'une voix caverneuse : — Madalen m'a dit qu'il y avait du monde jusque sous le porche comme aux jours de grandes fêtes, ce qui prouve que le pays a rendu à Monsieur l'honneur qu'il méritait.

Madame de Kerpeulvan soupira et ajouta :

— Fais immédiatement servir le dîner de tout ce monde.

Barba alla prendre un grand bâton de houx placé contre la porte, fit péniblement quelques pas dans la cour, et, s'arrêtant sous une fenêtre du premier étage :

— Madalen ! cria-t-elle de sa voix gutturale.

Le visage un peu vieilli mais toujours calme de Madalen se montra à travers les vitres, puis elle parut bientôt elle-même sur le seuil de la porte. Madalen portait non-seulement sur Ses vêtements, mais bien certainement dans son cœur, le deuil de son maître ; car ses paupières étaient humides de larmes et sa voix était bien altérée quand elle demanda :

— Que me voulez-vous, grand'mère ?

— Ma fille, tu vas être obligée de charger ta sœur de servir la table des maîtres. Madame a commandé de faire dîner tout ce monde qui revient du service, et je ne suis plus assez leste pour m'en occuper.

Le triste visage de Madalen devint plus triste encore ;

— Grand'mère, Yan sera là, dit-elle, faites-moi la grâce de prendre Jéré avec vous pour servir les fermiers ?

— Vous savez bien, Madalen, que cette petite Jéré me fait perdre patience avec sa tête de linotte.. J'ai bien assez de chagrin, et vous oubliez que le chagrin monte à la tête des vieilles gens. Vous ne voudriez pas me voir me mettre en colère un jour comme aujourd'hui ? Je ne comprends pas votre, idée, Madalen.

— La voici, grand'mère. Si je ne sers pas à table aujourd'hui, mademoiselle Nola ne mangera pas du tout : elle a passé la nuit à pleurer, vous le savez bien.

Un grognement de Barba répondit seul à Madalen.

— Et même M. Gunstan est bien capable de ne rien manger non plus, reprit Madalen, je sais bien que sa mère s'en occupera, mais je connais ce qu'il aime et je saurai quand le lui servir.

Barba, qui avait écouté en silence, hocha la tête en signe d'assentiment. — Votre raison n'est pas mauvaise, Madalen, dit-elle. Vous pouvez aller servir les maîtres. Envoyez-moi cette petite Jéré ; mais dites-lui bien qu'elle ne passe pas son temps à regarder voler les mouettes, qu'elle ne casse pas d'assiettes et qu'elle ne mette pas les fourchettes en croix, ce qui est un signe de malheur.

— Soyez tranquille, grand'mère : je vais lui parler, et vous verrez qu'elle sera bien raisonnable.

Sur cette promesse, Madalen rentra dans la maison et passa dans un appartement où cousait une rieuse adolescente à laquelle elle annonça qu'elle servirait d'aide à la grand'mère. Elle accompagna cette révélation des recommandations les plus pressantes sur la manière dont elle devait remplir ce service de confiance.

— Comprenez bien, Jéré, disait-elle avec une gravité douce et triste, qu'il ne faut pas rire ni paraître légère un jour comme aujourd'hui, le jour anniversaire de la mort de Monsieur. Il a été bien bon pour nos parents et pour vous, soyez sage en l'honneur de sa mémoire.

— Je le serai, Madalen, dit l'enfant en portant ses deux poings à ses yeux qui se remplissaient de larmes. Ce matin, en voyant pleurer mademoiselle Nola, je m'étais promis de ne pas rire de la journée ; mais voilà que le chien de M. Gunstan a pris le bâton de grand'mère dans sa gueule et a galopé avec dans la cour, et grand'mère furieuse courait après lui, c'est ce qui m'a fait rire, je vous assure ; mais c'est bien fini. Je penserai d'ailleurs au chagrin de mademoiselle Nola et je serai bien sage.

— Et vous ne casserez pas d'assiettes, et vous ferez attention à ne pas placer les fourchettes en croix, ce qui déplaît à grand'mère.

— Non, non, je vous le promets. Je vais mettre mes souliers pour être bien solide sur mes jambes, car les sabots glissent sur le pavé de la cuisine.

Madalen quitta Jéré sur cette promesse et passa dans la salle à manger. Le dîner était servi et les trois convives placés autour de la table.

Chacun d'eux mangea et but du bout des lèvres, et certes, si Madalen n'avait pas mis devant Nola des morceaux de viande tout taillés et si elle n'avait pas versé quelques gouttes de vin dans son petit verre de cristal de Bohême en implorant la jeune fille du regard, Nola aurait dîné avec le pain qu'elle émiettait par contenance.

Madame de Kerpeulvan s'occupa uniquement de Gunstan ; mais la pantomime muette et les attentions de Madalen contribuèrent surtout à lui faire recouvrer un peu de son vigoureux appétit.

Le dîner terminé, madame de Kerpeulvan, s'adressant à Gunstan lui dit :

— Vas-tu recevoir avec moi tous ces braves gens qui ont certainement à nous entretenir d'affaires ?

— O ma mère, pas d'affaires aujourd'hui ! répondit Gunstan en marchant vers la porte.

— Au moins, viens les remercier, reprit madame de Kerpeulvan ; n'es-tu pas leur unique maître maintenant ?

— Va, Gunstan, dit Nola : papa aimait beaucoup ses fermiers, papa ne manquait jamais d'aller les voir.

Gunstan regarda sa sœur, prit son chapeau et suivit sans mot dire sa mère, qui se dirigeait vers la cuisine. Quand elle ouvrit la lourde porte, elle tressaillit et s'arrêta sur le seuil de pierre.

Une longue table avait été dressée dans le vaste appartement : elle était entourée de paysans et de paysannes debout, l'air recueilli.

Le grand vieillard assis au haut bout de la table, qui était la place d'honneur, ôta lentement son large chapeau de feutre noir et d'une voix solennelle disait :

— Et maintenant, compagnons, il s'agit de dire une prière pour le repos de l'âme de celui qui était un homme juste, un bon maître, afin que le bon Dieu le reçoive en son saint paradis.

Levant les yeux en haut, il commença la récitation du *De profundis*, que toute l'assistance, femmes hommes et enfants, répéta les mains pieusement jointes.

Madame de Kerpeulvan ne fit son entrée que lorsque *amen* fut prononcé. A sa vue il y eut un petit mouvement parmi les convives ; mais d'un geste elle leur commanda de garder leur place.

— Mon fils et moi, venons vous remercier de la peine que vous vous êtes donnée, dit-elle assez froidement.

Gunstan, qui était resté derrière elle, tressaillit. Redressant soudain sa haute taille, il fit un pas en avant ; et continua d'une voix vibrante d'émotion :

— Oui, nous vous remercions, mes amis. Pour moi, je vous remercie du fond de mon cœur, et, si je ne puis vous rendre l'excellent maître que vous avez perdu, croyez que son seul souvenir m'inspirera d'être juste et indulgent comme lui.

— Monsieur Gunstan, monsieur Gunstan ! murmurèrent des voix pleines de larmes.

Lés hommes s'étaient par un mouvement plein d'élan rapprochés de Gunstan. Il serra avec cordialité les mains rugueuses qui se tendaient vers lui, puis, enfonçant son chapeau sur ses yeux, il sortit. Au seuil de la porte, il trouva Gwennola, qui avait tout vu, tout entendu, et qui guettait sa sortie.

Nola avait un petit chapeau de paille noire, autour duquel s'enroulait un long voile de gaze de même couleur.

— Où vas-tu ? demanda Gunstan, qui paraissait très-fortement impressionné.

— Aux dolmens, frère ; viens-tu ?

Le jeune homme comprit et lui offrit silencieusement le bras.

Et pendant que madame de Kerpeulvan, assise sur la chaise haute qui lui servait de trône, faisait comparaître devant elle un à un ses hôtes d'un jour pour leur parler d'affaires, les enfants prirent le chemin de la grève et visitèrent un à un tous les lieux qui leur rappelaient particulièrement le souvenir du bon père, si amèrement regretté. Ils ne se parlaient pas, mais ils marchaient pressés l'un contre l'autre, et, arrivés à l'endroit de la halte pieuse, ils agissaient comme s'ils se fussent concertés à l'avance sur ce qu'ils allaient faire. Nola marchait droit au lieu que M. de Kerpeulvan choisissait d'ordinaire, soit pour admirer le paysage, soit pour continuer paisiblement ses chères, études, et, s'agenouillant, elle murmurait une prière ; Gunstan, appuyé sur le roc, laissait échapper de sa poitrine d'homme de profonds soupirs, et se mêlait ainsi à la prière de sa sœur.

Ils visitèrent ainsi les beaux dolmens qui étaient comme des lieux de repos dans les longues promenades que leur père aimait à faire, et finalement s'assirent côte à côte sur le rocher de la plate-forme appelée Chaise-de-César.

M. de Kerpeulvan affectionnait ce lieu, il y allait invariablement attendre l'arrivée de ses enfants lorsqu'ils faisaient une partie en bateau : ils apercevaient de loin sa mince silhouette, ses longs cheveux flottants, son geste amical ; ils voyaient à l'avance, on pouvait le dire, son sourire paternel, son regard plein d'amour. Il était là pour leur ouvrir les bras, pour s'enquérir du résultat de la partie, pour s'assurer que leur chère vie n'avait couru aucun risque.

De la Chaise-de-César ils se dirigèrent vers la petite porte bâtarde percée dans le pignon, qui donnait accès dans la bibliothèque.

L'appartement avait été fermé par l'ordre de madame de Kerpeulvan le jour même de la mort de son mari. Elle avait voulu suivre un usage toujours respecté et surtout éviter à sa fille, à moitié brisée par la douleur, la tentative d'aller se replonger en pleins souvenirs dans cette bibliothèque où elle avait étudié, pensé, vécu avec son père. L'interdit avait été levé le matin même, et Madalen avait reçu la permission d'aérer l'appartement et de le ranger pendant le service mortuaire. La dévouée Madalen, avec le tact exquis qu'elle puisait en son cœur, s'était bien gardée d'ouvrir au large les grandes fenêtres et de ranger les objets dont le désordre atteste la présence de quelqu'un.

Elle avait discrètement poussé un volet de chaque fenêtre, et une sorte de demi-jour régnait dans l'appartement quand les deux jeunes gens y pénétrèrent.

Tout était resté comme à la veille de la mort assez soudaine de M. de Kerpeulvan : sur sa table de travail un vénérable in-folio portait encore le crayon et la feuille de papier chargée de notes ; une canne à pomme d'ivoire servait de support au panama aux larges bords qui avait abrité le cher visage des rayons ardents du soleil ; le fauteuil, surtout le fauteuil de velours vert et de chêne sculpté, était éloigné de la table comme par le mouvement que le travailleur avait fait pour quitter sa place : il était là avec ses larges clous de cuivre que les petits doigts de Gunstan et de Nola enfants s'étaient si souvent amusés à faire briller ; avec sa longue frange, qu'ils avaient nattée, tordue et enchevêtrée ; avec ses nombreuses découpures, par lesquelles on venait regarder petit père en se levant sur la pointe des pieds ; avec ses deux bras toujours ouverts qui supportaient deux bras toujours prêts à s'ouvrir.

La vue de ce fauteuil ainsi placé fit déborder la douleur contenue dans le cœur de Gwennola et de Gunstan.

Ils allèrent tomber à genoux devant lui.

Et quand ils eurent laissé s'exhaler de longs sanglots de leurs cœurs, Nola, d'une voix brisée, dit :

— Prions !

Gunstan se releva à demi.

— Prier, non... dit-il d'une voix étouffée.

— Je t'en supplie.

— Impossible ! je ne suis pas digne de prier.

— On est toujours digne de prier. Frère, parlons à Dieu de notre père chéri.

— Dieu n'écoute pas les voix indignes.

— Ensemble alors ! dit Nola.

Et passant son bras autour du cou puissant de son frère qui faiblissait sous cette faible pression, elle prononça d'une voix pénétrante la prière que les vivants murmurent du fond de l'abîme pour les âmes que Dieu a fait monter dans la splendeur des cieux.

III — LES PETITS SECRETS DE FAMILLE

Le lendemain du triste anniversaire, plusieurs familles des environs vinrent visiter les affligés.

Madame de Kerpeulvan, Gunstan et Nola, portaient encore le grand deuil, bien que l'année fût révolue. Cependant madame de Kerpeulvan fit dans la conversation plusieurs allusions à son prochain changement de vie et donna à pressentir qu'elle ne passerait pas l'hiver au vieux manoir.

— Mes pauvres enfants ont accepté cette vie quasi sauvage depuis la mort de leur père, disait-elle ; mais je ne puis la permettre plus longtemps.

A chacune de ces allusions transparentes, les visiteurs ne manquaient pas de faire pleuvoir les louanges sur le beau Gunstan et sur la jolie Nola, qui se devaient à la société trop longtemps privée de leur présence.

Le dernier des visiteurs fut l'abbé de Kerpeulvan. Celui-ci n'arriva pas en brillant équipage, mais dans un modeste tilbury traîné par un poney roux que conduisait très-adroitement Jean Kerbic, le petit vieillard boiteux qui remplissait dans la maison grise de Sainte-Anne les fonctions de domestique jardinier.

Au moment où il arrivait, Gunstan, qui s'était déclaré fatigué des visites, s'en allait vers les grèves son fusil sur l'épaule. Le bon prêtre ne voulut pas souffrir qu'on le rappelât, et demeura quelque temps dans le grand salon seul avec les deux femmes.

Madame de Kerpeulvan était sombre, et devant son oncle se laissait aller à une sorte d'affaissement qu'elle attribuait à la fatigue douloureuse des jours précédents.

— Ne voulez-vous pas rester souper avec nous, mon oncle ? demanda-t-elle tout à coup : je serais fâchée que vous repartissiez sans avoir vu Gunstan.

— Tu me l'enverras un de ces jours, Armelle ; mais je ne puis rester ce soir : de huit à dix heures, je confesse les pèlerins. Nola, veux-tu aller dire à Jean Kerbic qu'il est temps d'atteler et me laisser seul un instant avec ta mère, à qui j'ai à parler ?

La phrase était à peine prononcée, que la jeune fille avait disparu.

Alors le prêtre rapprocha son fauteuil de celui d'Armelle et dit :

— Je voudrais te parler de Gunstan.

Madame de Kerpeulvan tressaillit, et, fermant à demi les yeux :

— Je suis bien fatiguée, balbutia-t-elle : si vous le permettez, mon oncle, nous remettrons cette conversation à plus tard.

— Elle est tellement importante, ma fille !

— Importante ? répéta madame de Kerpeulvan avec une impatience visible.

Elle s'enfonça dans son fauteuil, puis, se redressant tout à coup :

— Voyons ! avez-vous encore à vous plaindre de mon fils ?

L'abbé fit un geste plein de mansuétude et répondit avec calme :

— Personnellement, je n'ai jamais eu qu'à me louer de lui : son cœur est excellent, le fond de son esprit ferme et juste ; mais tu sais de quelle façon j'ai été forcé de m'en occuper naguère. Si, depuis la mort de son père, sa vie a été irréprochable, est-il possible qu'il reste toute l'année à Kerpeulvan dans l'inaction la plus complète, sans que le passé recommence ?

— Le passé ! répéta-madame de Kerpeulvan d'une voix stridente ; pourquoi venir me parler du passé ? Vous savez que je n'ai reconnu à personne le droit de s'occuper de la vie privée de mon fils.

La physionomie du prêtre devint très-grave.

— Nul homme plus que moi ne respecte les droits sacrés de la liberté individuelle, dit-il ; mais je ne souffrirai (jamais qu'un membre de ma famille fasse bon marché de l'honneur et du repos de la plus humble créature de mon Dieu. Les âmes sont d'une valeur infinie, la voix des faibles et des petits monte au tribunal suprême, et je crois fermement que toute iniquité porte, même ici-bas, son fruit de malédiction. L'isolement n'est pas bon pour un homme qui ne vit pas de la foi. Tu as encore une certaine influence sur ton fils : tu dois en user pour son bien et l'arracher à la vie oisive et nulle qu'il mène près de toi. Le voilà chef de famille : il est temps qu'il se marie.

— Il se trouve trop jeune et ne veut pas en entendre parler.

— Il me semble qu'il est de ton droit de ne tenir aucun compte de ces résistances, qui sont parfaitement inconscientes et qui naissent uniquement du dégoût de Gunstan pour la contradiction, de quelque part qu'elle vienne.

Madame de Kerpeulvan baissa les yeux ; un pli profond s'était creusé entre ses sourcils.

— Il ne m'écoute pas toujours, c'est vrai, dit-elle.

— Je le sais ; mais il suffit qu'il t'écoute en ces choses qui touchent à l'honneur, à la dignité, à l'emploi de sa vie.

— Eh ! c'est justement en cela qu'il essaye de secouer mon joug, joug bien léger cependant.

— Léger, et, permets-moi d'être vrai, tyrannique.

— Le tyran, c'est bien lui !

A peine cette parole eut-elle été prononcée, que madame de Kerpeulvan se mordit les lèvres et ajouta précipitamment, comme pour en atténuer l'effet :

— Je dois l'avouer, mon oncle, je n'ai jamais engagé sérieusement Gunstan à se marier. Je vois qu'il aime mieux la chasse et la pêche chez lui que les folles réunions qui l'attiraient autrefois. L'année de deuil qu'il a voulu passer tout entière à la campagne l'a rendu extrêmement sauvage, et cette sauvagerie ne me paraît pas propre à le conduire au mariage.

— Le cher enfant a montré beaucoup de cœur en cette circonstance. J'étais ému jusqu'aux larmes quand les jeunes gens des environs m'apprenaient que mon neveu refusait obstinément d'assister à leurs parties de plaisir. C'est pourquoi j'ose venir te rappeler un passé pénible et te conjurer de ne pas exposer Gunstan à retomber dans ses mauvaises voies. La mort de son père est venue enrayer ses passions ; pourquoi ne deviendrait-elle pas pour lui le point de départ d'une vie nouvelle ?

— C'est mon espoir... Je ne demanderais pas mieux que de le voir se fixer... Il faudra bien qu'il se marie un jour ou l'autre... Autant maintenant que plus tard... mais je ne vois pas de parti pour lui dans nos environs.

— Il y en a. Sa conduite depuis la mort de son père a bien modifié en sa faveur l'opinion publique.

— L'opinion publique ! répéta madame de Kerpeulvan, dont les yeux se remplirent d'étincelles : que fait à mon fils et que me fait à moi l'opinion publique ?

— Elle le revêt de considération où le signale au blâme

Les lèvres de madame de Kerpeulvan se crispèrent par une contraction hautaine.

— Que nous importe ce que vous appelez la considération ? J'ai hérité des sentiments de mon père à cet égard : il l'avait en profond mépris.

— Et il n'avait pas raison. Ce n'est pas moi qui donnerai à l'opinion d'hommes fragiles et inconstants plus de poids qu'elle n'en doit avoir : je suis de ceux qui ne relèvent que de Dieu et de leur conscience ; mais cependant je ne saurais dédaigner d'être estimé des honnêtes gens, et, ne fût-ce que pour ne pas scandaliser mes frères, je serais désolé qu'ils me dépouillassent de ce vêtement d'honneur qui s'appelle la considération publique.

— Vous savez, mon oncle, que sur bien des sujets nous n'avons pas la même manière de voir ; donc brisons là. Je redoute plus que personne les dangers que court mon fils dans la vie que j'avais rêvée de mener avec lui à Kerpeulvan : je vois parfaitement que l'ennui peut l'atteindre, et, bien qu'il m'en coûte de le voir se marier aussi jeune, je ne m'opposerai pas à son mariage. C'est tout ce que je puis faire. Je ne vous apprends rien de nouveau en vous disant que du choix d'une belle-fille dépendra le malheur ou le bonheur de ma vie, comme du choix d'un gendre dépendait le bonheur ou le malheur de mon père ⁵. D'ailleurs, Gunstan m'aime uniquement, comme j'aimais mon père, et je le crois disposé à se marier fort raisonnablement. J'ai quelquefois songé que... Vous me garderez, le secret de ce que je vais vous dire ?

— Absolument.

— J'ai donc pensé parfois que Clotilde du Guilvin me conviendrait pour belle-fille : elle est bonne, elle sera très-riche ; il faut une vie très-large à Gunstan.

— Les Guilvin, pas plus que moi, n'aiment les mariages entre parents.

— La parenté est éloignée.

— C'est vrai. Ce projet plairait-il à Clotilde ?

— Il la ravirait.

— Cela se conçoit : les femmes attachent une grande importance aux dons extérieurs, et Clotilde connaît les qualités attachantes de son cousin. Reste la différence de fortune.

— Largement compensée par la différence des êtres, il me semble.

— Tu comprends que les du Guilvin ne l'établissent pas de la même manière que toi ; cependant je sais qu'ils ont toujours défendu Gunstan, et assuré qu'il valait mieux que sa réputation. Je ne vois que la question des principes qui pourrait être un sérieux obstacle.

— Je me rappelle un temps où mon oncle Firmin n'était pas aussi rigide en ses opinions religieuses.

— Ma chère Armelle, il y a un monde entre les opinions d'un vieux garçon égoïste et celle d'un père de famille : en ce dernier, la raison s'éclaire, on peut le dire, par le cœur. Je réserverais le succès d'une demande jusqu'au premier entretien.

— Je la réserve aussi et n'attache pas plus d'importance qu'il ne faut à un projet sans consistance.

— Enfin, qu'il s'agisse de Clotilde ou d'une autre, tu me promets de t'occuper de l'avenir de ton fils et de ne rien négliger pour empêcher qu'il ne retombe dans ses écarts passés, qui ont tant, fait souffrir ton pauvre mari.

— Yves était né pour être bénédictin, ainsi que le disait mon père ; il a été parfois d'une sévérité outrée pour son fils. Mais laissons ce passé ; je ne veux me souvenir que de sa bonté, qui a été parfaite. Sa mort m'a causé un chagrin plus profond qu'on ne le suppose, et son absence me laisse un vide dont il ne me plaît pas de parler, mais dont je souffre cruellement.

— J'en puis dire autant, dit l'abbé Gabriel en se levant ; je ne passe pas un jour sans prier Dieu pour mon pauvre enfant.

Sur ces paroles émues ils se séparèrent.

Madame de Kerpeulvan alla reconduire son oncle jusqu'à la grille, où les suivit le petit tilbury conduit par Jean Kerbic ; mais ils n'échangèrent plus que quelques paroles banales d'adieu.

Au moment où le tilbury de l'abbé s'effaçait au tournant du chemin, Gunstan apparaissait avec ses grands chiens courants sur la plate-forme rocheuse, et Nola sortait de la maison, espérant arriver à temps pour prendre congé de son oncle. L'un et l'autre exprimèrent leurs regrets qu'il fût parti sans qu'ils pussent le voir, et, la cloche annonçant le souper ayant commencé à tinter, ils se rendirent de la cour dans la salle à manger.

Pendant le souper, Gunstan parla un peu de sa chasse. Nola l'écouta avec intérêt, et l'un et l'autre s'apitoyèrent sur les grands signes de lassitude que donnait leur mère. Le souper fini, madame de Kerpeulvan, qui semblait toute frissonnante, commanda à Madalen d'allumer du feu dans son bureau salon, et, bien que le jour fût encore clair et que la lune se levât splendide, elle s'installa au coin de la haute cheminée avec Gunstan. Nola avait disparu ; mais Nola disparaissait souvent ainsi depuis la mort de son père.

— Elle est à ses momeries dévotes, disait madame de Kerpeulvan, quand Gunstan demandait vivement : « Où est Nola ? »

Et Gunstan répondait à cette phrase par quelques gestes violents qui peignaient sa contrariété et son ennui.

Du reste, madame de Kerpeulvan n'aimait rien tant que ces longs tête-à-tête avec son fils. Toute aux affections, aux souffrances, aux rancunes de son passé et aux espérances de l'avenir, elle l'imbibait, si l'on peut ainsi parler, de ses souvenirs, de ses haines, de ses projets, de ses idées.

Peu lui importait la vie extérieure du jeune homme, pourvu qu'elle le retrouvât bien souple, bien disposé à partager ses pensées intimes, pourvu que ses yeux devinssent sombres au seul nom de madame Trahec, ardents au seul mot de Kertan, attendris quand madame de Kerpeulvan disait d'une voix étrange : « Mon père ! »

Ce soir-là, la mère et le fils parlèrent peu, mais Gunstan fut aimable et même caressant comme il l'était quelquefois dans l'intimité. Très-fatigué lui-même, il quitta sa mère de bonne heure. Il venait de sortir du salon, et madame de Kerpeulvan, renversée dans son fauteuil, demeurait songeuse, regardant parfois le dehors, qui lui apparaissait sous les blanches mais très-vives clartés de la lune, et parfois abaissant les yeux sur les larges bûches enflammées qui illuminaient le vaste foyer de lueurs fantastiques, quand tout à coup la porte s'ouvrit doucement.

Gwennola, toute blanche dans ses vêtements noirs, apparut, traversa lentement l'appartement et s'approcha de sa mère, qui, interrompue dans le cours de sa pensée, fit un léger signe d'impatience.

— Bonsoir, Nola ! bonsoir, ma fille ! dit-elle en se penchant distraitemment en avant comme pour l'embrasser.

La jeune fille tendit à sa mère son charmant front d'ivoire, mais, ayant reçu son baiser du soir, demeura debout devant elle, dans la zone lumineuse tracée par le rayon de lune qui, partant de la fenêtre, venait effleurer les pieds du fauteuil de madame de Kerpeulvan.

Celle-ci la regarda fixement et tressaillit.

— Mère, s'il vous plaît, je voudrais vous parler, murmura Nola.

— Je le vois. Qu'as-tu à me dire ?

Nola s'agenouilla, et, appuyant ses mains jointes sur les genoux de sa mère, elle fixa sur elle son regard tendre et pur.

— Mère, écoutez-moi avec bonté : je ne veux pas vous faire de peine, je ne vous désobéirai jamais ; mais il faut enfin que je vous le dise : je veux me donner à Dieu.

Une vive rougeur colora les joues pâles de madame de Kerpeulvan.

— Tu ne sais pas ce que tu dis, s'écria-t-elle ; que signifient ces airs, ce langage, cette voix, « ce regard ? Lève-toi.

Et-comme la jeune fille restait agenouillée : — Lève-toi, répéta violemment madame de Kerpeulvan : tu ressembles par trop à ton père ainsi.

Nola se releva et reprit d'une voix basse mais pénétrante :

— Maman, je vous le répète, je suis décidée à me faire religieuse. Religieuse ! es-tu folle ? C'est de la folie.

— A mes yeux c'est le suprême bon sens.

— Décidément, le chagrin t'a tourné la tête.

— Le chagrin m'a rapprochée de Dieu, c'est vrai ; mais du vivant de mon père chéri j'avais fait mon choix.

— Un choix ! choisir d'abandonner sa famille, son pays, pour aller s'ensevelir toute vivante !

— Non, mère : choisir d'aimer Dieu uniquement, de soigner les abandonnés, les vrais délaissés, pour l'amour de lui ; choisir l'humilité, la chasteté, la pauvreté, l'obéissance.

— Ma fille, ne te donne pas la peine de réciter ce chapelet mystique : je ne te permettrai jamais d'entrer dans un couvent, jamais !

Deux grosses larmes jaillirent des yeux de Nola ; elle répondit avec douceur :

— Mère, je ne saurais vous désobéir ; mais il fallait que je vous disse que là est mon bonheur.

— Je ne le crois pas.

Gwennola joignit ses mains blanches, et, levant les yeux :

— Mon cher père me croyait, dit-elle ; un jour vous me croirez.

— Jamais ! Religieuse ! vraiment je n'y aurais pas songé. Qui t'a mis ces étranges désirs dans la tête ?

— Personne, mère ; Dieu seul m'a parlé.

— Encore ! Assez, te dis-je, et qu'une pareille demande ne me soit plus adressée. Je ne te relèverai jamais de tes devoirs envers moi ni envers, ton frère. N'as-tu pas à-t-occuper de Gunstan, qui te témoigne tant d'affection ? Crois-tu qu'il comprenne plus que moi ces idées bizarres et ces dévouements romanesques ? Pas un mot de plus ! Tu n'auras jamais mon consentement..

La jeune fille inclina la tête par un mouvement plein de douleur ; puis, la relevant :

— Bonsoir, mère, dit-elle de sa voix calme. Elle marcha vers la porte. Comme elle l'ouvrait, elle s'entendit appeler.

— Gunstan serait furieux d'apprendre ce que tu viens de me confier, dit madame de Kerpeulvan. Tu sais qu'il est d'un caractère difficile depuis quelque temps. Je te défends de lui parler de cet entretien.

Nola avait-elle espéré en l'intercession de Gunstan ? Peut-être, car elle pâlit à cette défense formelle ; mais, reprenant aussitôt tout son empire sur elle-même :

— Je ne lui en parlerai pas, mère, prononça-t-elle.

Et elle sortit.

IV — ENTRE LA MERE ET LE FILS

Le sombre manoir de Kerpeulvan est quelque peu sorti de la morne tristesse qui y règne depuis une longue année. Le deuil des vêtements de ses habitants, sinon celui de leurs cœurs, est adouci ; le lugubre bonnet de veuve ne pèse plus sur les cheveux toujours abondants et toujours brillants de madame de Kerpeulvan, et Gwennola elle-même, sur l'ordre de sa mère, a rem placé sa robe noire par une robe de ce gris doux qui se place au premier rang parmi les nuances acceptées pour le demi-deuil. De frais éclats de rire retentissent sur la plate-forme rocheuse où Clotilde du Guilvin apprend, sous les ordres de son cousin Gunstan, le maniement d'une élégante carabine Flober.

Il y a huit jours que, sur une invitation expresse de madame de Kerpeulvan et sous le prétexte de distraire Nola, Clotilde est venue au vieux manoir. Elle passe son temps à persécuter gentiment sa cousine sur son goût pour les longues prières méditatives, et à se faire enseigner par Gunstan comment se manie la carabine joujou et comment s'abattent les oiseaux de mer. Elle porte à sa tante le plus craintif des respects, ses paroles sont pour elle des oracles, et elle obéit à son seul regard.

Clotilde, qui est la plus gaie et la plus heureuse petite personne du monde, ose même parfois s'approcher de la lionne pour la caresser. Pendant le laps de temps qu'elles viennent de passer ensemble, la tante et la nièce se sont mutuellement observées et se sont plu mutuellement. Le caractère enjoué de Clotilde a trouvé grâce devant madame de Kerpeulvan, et Clotilde a avoué à Nola que sa tante lui paraissait beaucoup moins terrible de près que de loin.

Aussi elle a souvent laissé la rêveuse Nola à ses promenades solitaires et elle s'est occupée des affaires pratiques du domaine avec la châtelaine, qui a pu juger de ses capacités comme femme d'intérieur et regretter tout haut que Nola ne lui ressemblât pas.

En ce moment, Clotilde est toute aux explications que lui donne Gunstan sur la manière d'armer sa carabine, et l'on se demanderait vraiment pourquoi cette petite femme sensée perd son temps à de pareilles inutilités, si l'on ne devinait qu'elle ne sait rien de plus doux que de faire plaisir à son cousin.

Madame de Kerpeulvan, assise dans la Chaise-de-César, accepte de juger les progrès faits par Clotilde et témoigne d'une condescendance qui est tout à fait hors de ses habitudes.

— Tu tiens affreusement ton arme, Clotilde, dit Gunstan en relevant brusquement d'une chiquenaude le canon de la petite carabine : lève donc un peu le bras... maintenant épaula... bien... vise... feu !... Eh bien ?

— Impossible de faire feu, s'écria Clotilde en riant : quand je porte le doigt sur la gâchette, il me semble que je vais commettre un assassinat.

— Ta es une poule mouillée. Nola a plus de sang-froid que toi. Donne-moi la carabine : tu vois cette alouette de mer... pif... paf.

Deux coups de feu partirent : l'alouette tomba sur un rocher voisin, et Gunstan, suivant son instinct de chasseur, bondit après sa proie.

Madame de Kerpeulvan regarda Clotilde en souriant et lui fit un geste d'appel.

La jeune fille accourut près d'elle, mais demeura les yeux fixés sur son cousin, qui sautait sur les pointes de rocher avec l'aisance que donne l'habitude des exercices gymnastiques.

— O mon Dieu ! mais il va tomber, disait-elle... il me fait peur... il a donc des pieds de caoutchouc... comme il se penche !... Ma tante, s'il allait rouler jusqu'au bas de ces rochers !...

— Ne crains rien, Clotilde, repartit madame de Kerpeulvan, qui suivait aussi son fils d'un regard orgueilleux et satisfait : le pied de Gunstan connaît chacune de ces aspérités et il est d'une souplesse et d'une intrépidité admirables. Ce sont des qualités d'homme, ma chère enfant : je suis enchantée que mon fils les possède.

— Il les a toutes, dit Clotilde avec une grande naïveté.

— Tu trouves ?

— Oui... comme tout le monde, ajouta la jeune fille un peu déconcertée de sa propre simplicité : tout le monde regarde Gunstan comme le roi des jeunes gens de notre pays.

Un sourire extrêmement doux détendit les lèvres un peu dures de madame de Kerpeulvan ; elle regarda longuement Clotilde.

Il y avait bien des choses dans ce regard ; on aurait pu le traduire ainsi :

— Mon idée est vraiment bonne : pourquoi Gunstan n'épouserait-il pas cette petite femme au cœur dévoué et facilement satisfait ; cette bonne ménagère qui lui épargnera les soucis matériels de la vie, qui l'idolâtrera et qui laissera subsister sans jalousie l'affection capricieuse, tyrannique mais excessive, qu'il a pour sa mère ? Mon Dieu ! la facile épouse et la charmante bru que fera Clotilde, bien cantonnée dans les affaires pratiques de son ménage, toujours honorée et satisfaite de l'affection qu'on lui accorderait et s'estimant heureuse d'avoir apporté à Gunstan une fortune qui le placerait aux premiers rangs dans son pays !

Les secrets désirs et les projets intimes de madame de Kerpeulvan avaient été violemment ramenés à la surface de son âme par le naïf élan de la jeune fille ; elle saisit adroitement l'occasion qui s'offrait à elle.

— Clotilde, dit-elle tout à coup, n'as-tu jamais pensé que le projet enfantin imaginé par M. de Kerpeulvan, je crois, pourrait se réaliser un jour ?

Si Clotilde avait été une jeune fille sentimentale ou coquette, elle aurait rougi, balbutié, feint d'ignorer le projet en question. Mais Clotilde était une petite femme toute ronde et toute pratique, bien qu'elle se fût laissé éblouir par les dons brillants de son cousin et qu'elle se fût permis cette infraction à la sage direction un peu terre à terre donnée à sa vie ; elle répondit carrément :

— Il n'y a guère de jour où je n'y pense, ma tante.

— Tu serais heureuse de devenir ma belle-fille ? Clotilde jeta un coup d'œil vers le beau Gunstan, qui revenait tenant son alouette de mer entre les doigts, et répondit humblement :

— Si heureuse, que je ne puis croire que ce bonheur m'arrive.

Comme elle prononçait ces paroles, la voix vibrante de Gunstan s'éleva :

— Mère, il vous est arrivé des visiteurs, disait-il : j'ai vu une voiture dans le chemin ; il m'a semblé reconnaître le panier d'Auguste.

— Si c'est Auguste, il vient me prendre, murmura Clotilde.

— On m'avait promis huit jours : ils n'expirent que, demain soir, répondit madame de Kerpeulvan.

— Sept ou huit, on aura confondu sans doute.

— Mais je ne permettrai pas cette confusion : tu as fait beaucoup de bien à Nola, et je tiens à te garder jusqu'à l'expiration de la promesse.

— Vous êtes bien bonne, ma tante ; mais mon frère ne me permettra peut-être pas de choisir : il est comme un ours quand je ne suis pas à la maison.

— Je crois qu'Auguste fait ce que tu veux.

— Excepté pour quitter le Guilvin, ma tante. Le voici : je vois déjà dans ses yeux qu'il vient me chercher.

Elle sourit de loin à son frère, qui apparaissait en effet avec Nola, et ajouta finement :

— S'il ne veut pas me laisser attendre le terme convenu, je ferai intervenir Nola.

Cela dit, elle s'élança au-devant de son frère, qui l'embrassa tendrement et lui dit entre deux baisers :

— Je viens te chercher.

— J'en étais sûre, répondit Clotilde en riant.

Elle prit le bras du jeune homme et l'amena devant ma dame de Kerpeulvan.

— Ma tante, je vous l'avais bien dit : il vient pour moi.

Gunstan, qui apparaissait sur la plate-forme, se joignit à sa mère et à Nola pour protester qu'on leur volait deux jours.

Ah ! c'est selon comment l'on établit son compte, disait Auguste, qui, en Breton pur sang, se montrait fort têtue : à notre compte à nous, la permis si on finit ce soir.

— Après-demain, après-demain ! riposta Gunstan de son ton un peu altier et avec une insistance qui charma singulièrement Clotilde.

— Mais ma tante Augustine est au Guilvin depuis ce matin.

— Ce n'est pas une raison d'emmener Clotilde, répondit madame de Kerpeulvan : elle y restera probablement plusieurs jours. Au reste, si tu ne veux pas venir chercher ta sœur après-demain, nous la reconduirons, ce qui nous amènera à faire notre visite à ma tante Augustine.

— Je veux bien revenir, certainement, je veux bien revenir ; mais soyez sûre, ma tante, que je serai grondé si j'arrive sans Clotilde.

— Tu diras à tes parents que je l'ai retenue de mon autorité privée.

— Enfin, puisque j'ai tout le monde contre moi, même Clotilde, je n'ai plus qu'à me rendre, s'écria Auguste ; une autre fois, je veillerai à ce que le compte des jours soit clairement établi.

Cette parole finit le débat. Auguste demeura à Kerpeulvan le temps de faire souffler ses chevaux et employa cette heure à tirer à la cible avec Gunstan, ayant Nola et Clotilde pour juges des coups. Madame de Kerpeulvan, alléguant la fraîcheur de la brise, s'était retirée dans son appartement ; elle s'y promenait pensivement et s'arrêtait fréquemment près de la fenêtre ouverte, pour considérer le petit groupe resté sur la plate-forme.

Quand elle vit Auguste et Gunstan se diriger vers les écuries, elle descendit dans la cour, où elle retrouva les deux jeunes filles. Bientôt le panier reparût, conduit par Gunstan. Auguste lui avait momentanément livré les rênes pendant qu'il venait prendre congé.

— Adieu ! je reviendrai après-demain, dit-il en saluant.

— Viens pour dîner, Auguste, dit madame de Kerpeulvan.

— Ma tante Augustine s'y opposera : elle veut toujours qu'un de ses héritiers se trouve devant elle au Guilvin ; la table vide lui rappelle de pénibles souvenirs.

— Dans ce cas je n'insiste pas ; mais, puisque tu lui fais vis-à-vis, pourquoi vouloir nous priver de ta sœur ?

Auguste se rapprocha de madame de Kerpeulvan. — Ma tante Augustine présenté un fiancé après-demain, dit-il à demi-voix. Madame de Kerpeulvan tressaillit ; puis, souriant :

— Excellente raison, dit-elle tout haut : va pour après-demain, mais le plus tard possible.

— A quelle heure, ma tante ? à trois heures ?

— Oh ! sitôt ! dit Nola.

— Eh bien, à quelle heure, Nola ?

— A cinq heures.

— Non, viens à deux heures, dit tout à coup madame de Kerpeulvan, comme répondant à une secrète pensée.

Auguste salua en signe d'acquiescement et monta à droite sur le siège de sa voiture, d'où Gunstan descendit.

— Auguste passe par Kerlud, dit tout à coup Clotilde en faisant à son frère un signe d'attendre : iras-tu à l'église tantôt, Nola ?

— Comme d'habitude, oui, répondit Nola.

— Eh bien, si tu veux, profiter du panier, je t'accompagnerai.

— Profitez-en, l'idée est bonne, dit madame de Kerpeulvan ; vous reviendrez à pied en vous promenant.

— J'irai vous chercher, s'écria Gunstan, dont madame de Kerpeulvan avait pris le bras.

— Ne l'attendez pas et revenez bien tranquillement ensemble, dit madame de Kerpeulvan aux deux jeunes filles, qui étaient rapidement montées dans la commode voiture.

— Sommes-nous prêts ? demanda Auguste, qui maintenait ses chevaux avec une certaine peine.

— Oui, répondirent deux voix douces.

Le jeune conducteur salua et rendit les rênes.

Madame de Kerpeulvan pressa doucement le bras, de Gunstan.

— Profitons du hasard qui nous laisse seuls, dit-elle : j'ai à te parler. Veux-tu centrer ?

— Je n'y tiens pas. Qu'as-tu à me dire ?

— Des choses fort importantes.

Gunstan fixa sur sa mère son regard étincelant, auquel l'intelligence et la réflexion donnaient parfois une véritable puissance.

— Tu vas me parler mariage ? dit-il.

— Précisément. Veux-tu rentrer ?

— Non : j'étouffe dans la maison ; revenons sur la plate-forme.

Madame de Kerpeulvan s'assit dans la Ghaise-de-César, et Gunstan, apercevant la petite carabine Flober qui avait servi au tir, se mit à dévisser la batterie, tout en disant négligemment :

— Évidemment, c'est mon oncle Gabriel qui a remis cette fameuse question sur le tapis.

Madame de Kerpeulvan haussa doucement les épaules et répondit :

— Si les conseils de ton oncle Gabriel ne répondaient pas à mes pensées intimes, ils n'auraient aucun poids dans mon esprit.

— Mon oncle Gabriel est un saint.

— Oui, mais à chacun ici-bas ses affaires et ses responsabilités.

— Je suis tout à fait de ton avis.

— Donc, quand je te parlerai mariage, tu peux être sûr qu'il s'agit d'un projet à moi.

— Voyons le projet. J'ai eu deux vellétés matrimoniales, et tu ne les a guère encouragées, il faut l'avouer.

Madame de Kerpeulvan rougit légèrement.

— Je te trouvais trop modeste dans ton choix.

— Mère, je te l'avoue, lorsqu'il s'agit d'enchaîner sa vie entière, il me semble logique de regarder plutôt à la femme qu'à la dot.

— La dot n'est pas à dédaigner. Je ne t'ai pas élevé à jouer l'Amadis, et c'est pourquoi je viens te soumettre un projet bien simple, auquel il est étonnant que nous n'ayons pas pensé plus tôt. Pourquoi n'épouserais-tu pas Clotilde du Guilvin ?

Gunstan éclata de rire.

— Clotilde ! ah ! vraiment, je n'y aurais jamais songé ! s'écria-t-il.

— Ni moi non plus, et c'est ce qui me surprend : car enfin Clotilde, sous tous les rapports, est un excellent parti.

— Oh ! excellent !, répéta Gunstan d'un ton de léger persiflage : hériter de ma tante Augustine et de ses sardines, cela dit tout.

— Hériter des plus belles propriétés de ce pays, Gunstan ; se trouver à la tête d'une fortune à la fois brillante et solide, et : qui, ajoutée à ta fortune à venir, ferait de toi l'homme le plus influent du pays, comme l'était mon père !

— Ton père avait épousé par inclination la sœur de mon oncle Gabriel, une femme charmante qu'il aimait.

— Aimes-tu quelqu'un, Gunstan ?

— Non. Tu oublies que voilà plus d'un an que je n'ai quitté ni Kerpeulvan ni Kerlud.

— Eh bien, alors réfléchis sérieusement au projet que je te soumets. L'âge, la fortune, la position, sont en rapport : qu'est-ce qui pourrait t'arrêter ?

— Rien peut-être, mais rien non plus ne me pousse en avant.

Madame de Kerpeulvan s'accouda sur le rebord de granit et demeura silencieuse ; ce qui fit immédiatement lever les yeux au jeune homme, qui feignait d'être tout entier à son dévissage. Le regard de sa mère avait une telle expression, qu'il demeura les deux mains pendantes et très-attentif.

— Rien ne te pousse en avant, mon fils, prononça-t-elle d'une voix lente et profonde : tu as donc oublié que tu es le propriétaire de Kertan et que les terres de Kertan touchent à celles du Guilvin. Le rêve de mon père, alors qu'il ne songeait qu'à préparer mon bonheur dans l'avenir, eût été de réunir ces deux beaux domaines ; et, si le mariage de mon oncle Firmin est venu anéantir cet espoir, ton mariage avec sa fille peut de nouveau le réaliser. Il ne faut pas traiter à la légère une question aussi importante. Une fois maître de Kertan, si le Guilvin te revient par ta femme, et entre gens qui s'entendent il y a toujours moyen d'échanger les héritages en supposant que le sort te soit contraire, tu deviens une puissance en ce pays. Or, mon père me l'a dit souvent, et maintenant je le comprends pleinement, les autres bonheurs sont des mirages qui se dissipent bien vite ; mais la richesse, d'où naît l'influence et la puissance, est un des meilleurs éléments d'une vie heureuse et indépendante des mille entraves, des mille misères qui empoisonnent l'existence de la plupart des hommes.

Gunstan avait écouté Sa mère avec un intérêt visible ; quand elle se tut, il croisa les bras sur sa large poitrine, et regardant la presqu'île dans la direction de Kertan :

— Ne crois pas que je sois insensible au prestige que donne la richesse, ma mère, dit-il en hochant sa tête puissante : les idées de ton père là-dessus seraient volontiers les miennes ; seulement je ne voudrais pas l'acheter à un si haut prix.

— Clotilde est... charmante.

— Clotilde est Clotilde. Certes je ne plaindrai pas son mari ; mais je n'ai nulle envie de le devenir.

— Par amour pour moi, ne laisse pas échapper une occasion peut-être unique.

Gunstan fixa de nouveau sur sa mère son regard pénétrant.

— Par amour pour toi j'ai fait et je ferais bien des choses ; mais, je te l'ai toujours dit, je veux être absolument libre dans une affaire de ce genre, qui touche à mon bonheur personnel.

Madame de Kerpeulvan sentit que le jeune homme se cabrait. Elle se leva, et, lui prenant tendrement le bras :

— Si jamais ta liberté n'est attaquée que par ta faible mère, dit-elle, elle est bien sauvegardée.

Cependant voici que tu veux me faire épouser Clotilde, une très-bonne, très-aimable fille, que je n'aime pas.

— Voici que je rêve de te voir devenir le premier propriétaire du pays, ce qui me semble plus désirable que de te laisser faire quelque pauvre mariage d'inclination bien vite regretté.

— Il serait agréable de posséder Kertan et le Guilvin, je ne le nie pas.

— Alors promets-moi de penser sérieusement au projet dont nous parlons.

— J'y penserai, mais rien ne presse ma décision.

— Pardon : Clotilde est demandée en mariage tous les jours, et Auguste m'a confié que, après-demain, il y a une présentation au Guilvin.

Gunstan répondit à cette révélation par un geste indifférent, et reconduisit sa mère en silence jusqu'au seuil de la porte de la maison ; puis, se détournant, il siffla ses chiens courants, qui accoururent.

— De quel côté allons-nous ? dit le jeune homme en caressant la tête soyeuse des bêtes fidèles.

Et, se redressant tout à coup :

— A Kerlud, dit-il : petite maîtresse est à Kerlud.

Madame de Kerpeulvan était restée debout sur le seuil de la porte. En levant les yeux, elle aperçut Madalen penchée à la fenêtre.

— Où va M. Gunstan, Madalen ? demanda-t-elle : est-ce aux grèves ?

— Il me semble qu'il prend le chemin du bourg, madame : il va sans doute au-devant de mademoiselle Nola.

— Probablement, répondit madame de Kerpeulvan, dont un sourire illumina la figure sévère.

V — LE CONSENTEMENT DE GUNSTAN

Clotilde paraît désolée de quitter Nola et se lamente tellement de s'éloigner de Kerpeulvan, que Gunstan lui-même paraît attendri et se montre particulièrement aimable pour elle. A chacune des attentions de son fils madame de Kerpeulvan répond par un sourire. Elle sent que le coup a porté. Depuis leur conversation, Gunstan est préoccupé, agité, fiévreux.

Cette question d'avenir qui s'est soudain dressée devant lui ne le laisse pas indifférent. Il y a chez lui un singulier mélange de désintéressement et d'ambition : il est quelquefois indolent comme une femme en affaires ; puis il se révèle tout à coup en lui des aptitudes et des exigences qui le font ressembler d'une manière frappante à son grand-père maternel, M. Jacques Trahec.

Comme s'il avait voulu échapper à la puissante influence que sa mère exerce sur lui, il a évité avec soin de se trouver seul avec elle depuis l'entretien de la plate-forme ; et lorsque le surlendemain de ce jour retentirent les joyeux coups de fouet d'Auguste du Guilvin, qui réapparaissait dans son élégant équipage, pas un mot n'avait été échangé entre eux sur l'affaire qui les occupait uniquement.

Pendant l'heure qu'Auguste passa à Kerpeulvan, il ne fut question que des choses absolument banales qui se disent entre voisins de campagne.

Auguste donnait ses ordres pour repartir ; Nola entraînait dans la bibliothèque Clotilde, qui lui empruntait des livres, lorsque madame de Kerpeulvan, qui écoutait en silence la conversation engagé entre Auguste et Gunstan, dit tout à coup :

— Si nous allions conduire Clotilde au Guilvin !

— Venez, ma tante, s'écria le : jeune homme aimablement, faites à mes parents cette agréable surprise. J'ai de là place pour tout le monde, Gunstan pouvant se placer près de moi sur le siège.

— Oh ! Gunstan a donné aujourd'hui rendez-vous au garde du grand parc ; tout ce qu'il pourrait faire serait de venir me chercher tantôt avec le break. Auguste, veux-tu demander à, Nola, qui a conduit Clotilde à la bibliothèque, s'il lui plairait de m'accompagner au Guilvin ?

Auguste, fort enchanté de la commission, se leva précipitamment et sortit pour l'accomplir. Et, quand, la porte se fut refermée derrière : lui, madame de Kerpeulvan se tourna tout d'une pièce vers son fils et lui demanda :

— Faut-il aller au Giuvin, Gunstan ?

Gunstan se leva ? en tressaillant.

— Tu veux adresser une demande aujourd'hui, ma mère ?

— Évidemment ! Si ma tante Augustine se mêle de marier Clotilde, ce sera bientôt fait, car on sait ce qu'elle place au fond de sa corbeille de noces.

Gunstan se mit à arpenter l'appartement d'un pas inégal et précipité. Se rapprochant tout à coup de sa mère, il lui dit, en fixant sur elle, un regard interrogateur :

— C'est la première fois que tu me pousses au mariage : celui-là te rendrait donc bien heureuse ?

Madame de Kerpeulvan saisit la main du jeune homme, l'attira tout près d'elle, et, pressant la main qu'elle tenait contre sa poitrine :

— Je ne serai jamais heureuse de me voir disputer mon fils, balbutia-t-elle, jamais ! Mon fils a été, est et sera mon unique bonheur à moi ; mais, étant donnée la nécessité de préparer l'avenir, je veux qu'il épouse une femme dont la fortune le placera au rang qui lui revient de droit.

Comme elle prononçait ces derniers mots, une porte se ferma vivement et un bruit de voix arriva dans le salon.

— Les voici, dit madame de Kerpeulvan en se levant.

Et elle ajouta tendrement, avec prière :

— Faut-il aller au Guilvin, Gunstan ?

Elle le tenait étroitement enlacé.

— Va, dit Gunstan en se dégageant de ses bras.

La porte s'ouvrit devant Auguste et les deux jeunes filles.

— Eh bien, que dit Nola ? demanda madame de Kerpeulvan en se retournant à contre-jour pour qu'on ne vît pas l'émotion empreinte sur ses traits.

— Elle vient, elle vient, répondirent Clotilde et Auguste simultanément.

— Bien vite notre toilette de voyage alors ! ajouta la châtelaine en se dirigeant vers la porte.

Les préparatifs furent bientôt faits.

Madame de Kerpeulvan, qui paraissait pressée de partir, monta la première dans la légère voiture.

— Eh bien, où est Gunstan ? demanda Auguste, qui était monté sur le siège.

— Je vais le chercher, dit Nola, très-surprise de ne pas apercevoir son frère.

— Monte en voiture, Nola, commanda madame de Kerpeulvan : Gunstan est probablement avec mon agent et s'occupe de l'affaire des parcs, je ne veux pas qu'on le dérange.

S'adressant au cocher, qui offrait ses services aux deux jeunes filles pour monter en voiture, elle ajouta :

— Yan, vous direz à M. Gunstan qu'il nous envoie le break au Guilvin, pour cinq heures, et qu'il vienne lui-même nous chercher, si cela se peut. Auguste, tu peux partir.

Auguste leva son fouet, et la légère voiture fut en, levée par ses deux coursiers.

Pendant le trajet, madame de Kerpeulvan n'ouvrit pas la bouche et ne prêta qu'une attention distraite à la conversation nourrie qui s'établit entre ses compagnes de voyage et Auguste, que Clotilde interpellait sans cesse.

— Auguste conduit presque aussi bien que Gunstan, maintenant ; ne le trouvez-vous pas, ma tante ? dit Clotilde tout à coup ; nous ne mettons guère plus d'une heure et demie du Guilvin chez vous.

— Alors nous approchons, dit madame de Kerpeulvan, sortant de son mutisme.

Clotilde se leva toute droite et regarda autour d'elle.

— Nous devons apercevoir le grand sapin d'ici, dit-elle : oui, le voilà. Ah ! mon Dieu ! quelle poussière ! C'est ce cavalier qui la fait lever. En voilà une allure ! Auguste, tu vas être dépassé bien certainement.

Auguste se détourna.

— Il est certain qu'il vient d'un train d'enfer, dit-il ; mais je ne me laisserai pas dépasser, ayant un peu d'avance.

— Tes chevaux sont fatigués, dit Clotilde, toujours debout.

— Un peu ; mais ils sentent leur écurie, ce qui les excite joliment à marcher. Avance-t-il, Clotilde ?

— Oui, ou plutôt son nuage de poussière avance, car je l'aperçois à peine. Ah ! mon Dieu ! je ne me trompe pas : c'est Gunstan.

— Gunstan ! s'écria madame de Kerpeulvan ; impossible !

Elle se leva et se détourna.

Ce cavalier, qui arrivait bride abattue, soulevant un épais nuage de poussière sur la route, c'était bien Gunstan. Il parut bientôt aux côtés de la voiture, rouge, animé, palpitant.

— Eh bien ! et le gardien des parcs, Gunstan ? demanda madame de Kerpeulvan.

— Il n'est pas venu, répondit le jeune homme, et je rapporte ceci à Clotilde.

Il jeta un mince paquet sur les genoux de la jeune fille.

— Mes gants ! s'écria Clotilde ; oh ! Gunstan, faire une telle course pour me rapporter mes gants !

Gunstan répondit par un sourire assez singulier, fit avancer son cheval et galopa aux côtés des chevaux d'Auguste, ce qui permit à Clotilde de glorifier tout à son aise cette complaisance, chevaleresque qui lui touchait le cœur.

Quand l'équipage s'arrêta devant le haut portail fermé du Guilvin, Gunstan, qui avait mis pied à terre, s'approcha de la portière. Il offrit successivement la main aux deux jeunes filles, qui bondirent légèrement hors de la voiture ; puis il prit celle de sa mère, sur laquelle la sienne se ferma comme un étau.

Ils échangèrent un regard profond.

— Non, murmura Gunstan d'une voix basse mais impérative ; non, mère, je ne le veux pas.

— C'est cela que tu es venu me dire ?

— C'est cela.

Il desserrages doigts, et madame de Kerpeulvan descendit de voiture comme s'ouvrait à deux battants le grand portail vert qui fermait la vaste cour du Guilvin.

VI — GUNSTAN S'ENNUIE

Le soleil est déjà bien haut sur l'horizon ; Yankez, le domestique-chef de Kerpeulvan, frappe discrètement à la porte du jeune maître.

— Quel temps, Yankez ? demande Gunstan en entr'ouvrant sa porte.

Il est à peine habillé, et le désordre de son appartement prouve qu'il vient de se lever.

— Mauvais, monsieur : le soleil est blanc et la pluie vient.

— Tu es un prophète de malheur, Yan : le soleil ne me paraît pas avoir si mauvaise mine que cela, je veux chasser le canard sauvage.

— Mais s'il pleut, monsieur ?

— Il ne pleuvra pas : prépare l'embarcation. Tu veux donc que je meure d'ennui à Kerpeulvan aujourd'hui ?

Sur cette parole, la porte se referma, et Yankez, se rendant sur la jetée, se mit à préparer la charmante embarcation de plaisance, *l'Armelle*, sur laquelle Gunstan passait la plus grande partie de ses journées, et qui avait l'honneur d'être inscrite sur les registres du Yacht-Club.

Toutes les voiles se tendaient sous le vent qui soufflait par rafales capricieuses, quand le jeune maître apparut sur la jetée en costume de chasseur, le fusil sur l'épaule et la carnassière au dos. Du bateau, Yankez lui montra, par un geste éloquent, un nuage épais qui s'élargissait tachant de noir le ciel dans la partie nord-ouest, et d'une voix de stentor lui cria :

— Je pense qu'il faudra un rameur de plus, monsieur.

— Allons donc, Yan ! le vent qui va chasser ce grain sera très-bon au large, répondit Gunstan.

Comme il prononçait cet oracle, le pâle soleil se voila tout d'un coup, et du nuage noir tombèrent, de biais, des torrents de pluie,

Le jeune homme tourna son visage altier vers le nord-ouest, d'où venait le grain, et regarda fixement l'horizon.

La pluie fouettait vigoureusement son beau visage, et pénétrait dans les boucles courtes de ses brillants cheveux fauves ; mais il demeurait impassible, étudiant les signes du temps dans le lointain. Il était trop, familier avec les variations atmosphériques propres à ces parages, pour se méprendre sur la durée probable de l'orage qui venait d'éclater, et, son regard n'ayant pas le pouvoir de commander aux éléments, il se détourna avec humeur vers l'embarcation.

— Largue les voiles, Yan, commanda-t-il ; la chasse est impossible : il pleuvra à torrents toute la journée. Cela dit, il enfonça sa toque fourrée sur ses sourcils, s'enveloppa dans le léger imperméable qu'il portait en bandoulière, et regagna le manoir d'un pas nonchalant.

Dans le corridor il accrocha son fusil et son imperméable à un porte-manteau, et entra dans la grande salle où se tenait habituellement madame de Kerpeulvan.

Assise devant la table recouverte d'un tapis algérien, elle compulsait les registres verts à dos de cuivre.

— Tu n'as pu embarquer, Gunstan ? dit-elle lorsqu'elle vit entrer son fils.

— Non, il fait un temps absurde.

Cette parole d'impatience prononcée, Gunstan se mit à arpenter le salon les mains dans les poches et les yeux sur le parquet.

— Nous serons obligés de changer le garde du parc de Kerpen, dit tout à coup madame de Kerpeulvan : il est prouvé qu'il vend frauduleusement des huîtres aux aubergistes des environs.

Gunstan, qui bâillait, répondit par un signe de tête équivoque, qui voulait dire :

— Gela m'est égal, change-le.

Madame de Kerpeulvan regarda attentivement son fils, et, le voyant se jeter sur un fauteuil, lui dit :

— Tu ne parais pas bien portant, Gunstan ?

Le jeune homme se pelotonna dans le fauteuil et se mit à rouler la tête de droite à gauche sur le dossier de bois.

— Je suis malade, en effet, dit-il.

— Tu ne parles pas sérieusement ?

— Très-sérieusement, répondit-il en se levant pour recommencer sa promenade : je suis malade... d'ennui.

L'ennui ! c'est bien le mal qui atteint l'homme intelligent dont la vie n'a ni bût défini ni ligne déterminée. C'est l'ennemi qui s'embusque derrière les jouissances égoïstes, et qui apparaît à chaque heure, à chaque instant, pour inspirer le dégoût et la Satiété. C'était ce vague ennui qui avait jeté Gunstan dans les désordres que l'abbé Gabriel avait signalés à sa mère ; le mal se représentait plus intense, plus redoutable.

— C'est une maladie peu dangereuse, remarqua madame de Kerpeulvan en riant.

— C'est selon, ma mère. Dans tous les cas, elle est énervante, et je te félicite de ne pas la connaître.

— Il ne m'est jamais arrivé, en effet, de m'ennuyer près de ceux que j'aime.

Gunstan s'arrêta pour regarder fixement sa mère.

— Toi ! dit-il d'une voix brève, ta fortune t'intéresse, et tu as l'esprit plein de ton père, de Kertan, de ton passé.

— Et le cœur plein de mon fils !

— Qui pourtant n'est pas toujours aimable, tu peux ajouter cela.

— Qui me plaît ainsi !

Il y eut un instant de silence. Madame de Kerpeulvan l'interrompit par cette question adressée à brûle-pourpoint :

— Gunstan, dis-le-moi franchement, pourquoi t'ennuies-tu à Kerpeulvan ?

Gunstan s'approcha de la fenêtre, et, regardait vaguement l'horizon :

— Je le sais à peine moi-même, répondit-il ; mais, je te l'avoue, depuis un an je lutte contre le spleen. Je crois que la mort de mon père est bien pour quelque chose dans cette disposition. Sans qu'il y parût, il mettait beaucoup de vie dans notre intimité. Pas plus que Nola, je ne me fais à son absence.

Madame de Kerpeulvan avait croisé ses deux mains sur ses genoux, et sa tête altière s'était légèrement inclinée sur sa poitrine.

— Pauvre Yves ! il me manque aussi, murmura-t-elle : on n'estime de tels êtres à leur valeur que lorsqu'ils ont disparu de notre milieu.

Gunstan regardait toujours au dehors ; mais, suivant évidemment le fil de ses pensées intimes, il reprit :

— Je crois qu'un voyage me serait utile, sinon nécessaire. Me laisserais-tu voyager, maman ?

Madame de Kerpeulvan prit l'air alarmé.

— Seul ? demanda-t-elle.

— Évidemment ! Ne me crois-tu pas assez grand garçon pour me passer de bourrelets et de lisières ?

Je ne voudrais pas t'imposer de me suivre, et tous mes amis des environs se trouvent si bien au fond de leur fromage, qu'ils y demeurent.

— On frappe à la porte verte, il me semble, dit madame de Kerpeulvan, opérant, à dessein, par cette remarque, une diversion dans l'entretien.

Gunstan entr'ouvrit à demi la fenêtre et se pencha sur le balcon de fer.

— C'est le facteur, dit-il. Hé ! Lacmoal, par ici.

Il ôta rapidement sa carnassière, prit une longue ficelle dans sa poche, l'attacha à la courroie et fit descendre le petit sac par la fenêtre. Le facteur y plaça gravement une lettre et un journal. Gunstan attira la carnassière à lui, et, fermant la fenêtre, revint lentement vers sa mère, qui paraissait toute pensive.

— Mère, ton journal, dit-il, et une lettre pour moi de Nantes. Qui donc peut m'écrire ?

Il déchira l'enveloppe et lut rapidement quelques lignes d'une écriture négligée.

— Ernest de Borde est à Nantes, dit-il en repliant le billet ; il s'y amuse.

Il relut la lettre plus lentement et ajouta :

— Il m'engage à aller l'y rejoindre : si j'allais ?

— Tu connais Nantes, Gunstan ?

— J'y ai passé ! c'est une grande ville et une ville riante : j'y retournerais avec plaisir.

— Qu'y ferais-tu ?

— J'y tuerais le temps !

Il se remit à arpenter l'appartement d'un pas plus agité, suivi de loin par le regard inquiet de sa mère.

— Le ciel se désassombrit un peu, dit-elle après un grand quart d'heure de silence : si tu allais chasser le canard, comme tu en avais l'intention ce matin ?

— Ce n'est qu'une éclaircie, le temps est très chargé, et avant dix minutes la pluie recommencera. D'ailleurs, quand j'ai été arrêté dans mes projets, j'ai pour système de les abandonner complètement. Veux-tu lire la lettre d'Ernest, maman ?

Il passa la lettre à madame de Kerpeulvan, qui la lut attentivement.

— C'est un aimable fou, répondit-elle.

— Très-amusant. As-tu pu traduire sa phrase anglaise ?

— Parfaitement : il y a donc une société anglaise à Nantes ?

— Il paraît. Quel enthousiasme lui inspirent ces jeunes miss !

— Les Anglaises sont très-jolies parfois, bien jolies, ou très-laides.

— J'ai vraiment envie d'accepter son invitation. Une société étrangère, cela me changerait. Je vais répondre à Ernest qu'il peut compter sur moi, n'est-ce pas ?

Madame de Kerpeulvan tressaillit.

— Quelle précipitation, Gunstan ! dit-elle : faut-il l'attribuer à ta mauvaise humeur d'avoir manqué ta chasse au canard ?

Gunstan alla s'asseoir près d'elle.

— Je te dis qu'il faut que je parte, dit-il d'un ton décidé. Depuis la mort de mon père, Kerpeulvan me pèse.

— Et à moi aussi !

— Rien ne m'intéresse, rien ne m'amuse, et, Nola disparaissant de plus en plus dans ses préoccupations mystiques, je me sens hébété de solitude et tout prêt à recommencer mes folies passées.

Madame de Kerpeulvan posa le bras sur l'épaule de Gunstan.

— C'est que ta mère ne te suffit pas, dit-elle avec amertume. Kerpeulvan me pèse, ton père me manque, Nola m'impatiente ; mais j'ai un fils, ce qui m'est assez.

Gunstan hocha la tête d'un air sombre.

— Et si mon fils me quitte, que deviendrai-je ?

— Je ne puis cependant pas rester éternellement collé à ce rocher, ma mère !

— Je ne t'ai jamais défendu certaines distractions.

— Alors laisse-moi aller à Nantes.

— Pour combien de temps ?

— Pour tout l'hiver. Comment s'amuser dans une ville, si l'on n'y passe une saison ?

Madame de Kerpeulvan demeura quelque temps songeuse. Son front portait le pli qui se creusait entre ses sourcils chaque fois que la contrariété l'atteignait.

— Un hiver à Nantes serait chose très-faisable pour nous, dit-elle enfin.

— Pour nous, répéta Gunstan, qui crut n'avoir pas bien entendu.

— Oui. Est-ce que nous devons vivre séparés ?

— Quel changement ce voyage apporterait dans vos habitudes ! Je ne permettrai jamais que vous me suiviez dans la vie nomade qu'il me plairait de mener pour m'instruire ou même me distraire.

— Mais si je veux te suivre ?

— Mère, tu ne feras pas cette folie ?

— Je la ferai !

— Alors je change d'itinéraire, et je pars pour Alger ?

Gunstan s'était éloigné de sa mère par un mouvement plein d'indépendance sauvage et la regardait avec une sorte de défi.

— J'aime mieux Nantes, reprit doucement ma dame de Kerpeulvan sans s'émouvoir.

— Et Nola, ma mère, qu'en feras-tu ?

— Je l'emmènerai.

— Ce serait cruel : elle est si heureuse ici !

— Je ne dis pas ; mais il est temps qu'elle en sorte.

— Je ne te comprends pas !

— Depuis la mort de ton père, n'as-tu pas remarqué quelque chose de singulier chez Nola ?

— Non, elle est toujours la même : douce, dévouée, angélique.

— Angélique, elle ne l'est que trop !

— Que veux-tu dire ?

Le ton de Gunstan était bref et impérieux : évidemment il était touché dans l'affection profonde qu'il portait à sa sœur.

— Je veux dire que son exaltation religieuse a pris des proportions très-inquiétantes.

— Nola, exaltée ! Elle seule est calme ici.

— C'est, en effet, d'un ton très-calme qu'elle m'a demandé de la laisser se faire religieuse.

— Religieuse ! Nola ! s'écria Gunstan avec emportement.

— Mon Dieu, oui ! elle veut nous quitter pour aller s'enterrer dans son mysticisme.

— Mais tu n'y consentiras jamais, je pense ?

— Jamais ! Oh ! certainement je ne ferai point une nonne de ma fille. Mais, tu la connais, elle est comme son père, très-douce et fort entêtée. Si je ne combats ses projets par des distractions, elle les conservera ou s'alanguira dans les contradictions. Pour la faire sortir de cet ordre d'idées, j'irais volontiers passer l'hiver à Nantes. Depuis-son extraordinaire demande je pensais quelquefois à ce que j'aurais pu tenter pour la distraire. La lettre de ton ami m'indique une résidence. Si tu vas à Nantes, rien ne nous serait plus facile que de t'y suivre.

Gunstan écoutait sa mère d'un air morne.

— Certes, dit-il, je ne veux pas que Nola s'enterre dans un cloître, je ne le souffrirai pas !

— Ni moi non plus ; mais, nous opposant à ses désirs, il faut l'amuser : un hiver à Nantes la guérirait de cette petite monomanie, et je ne me séparerais pas de mes enfants.

Gunstan se leva, fit quelques pas dans l'appartement, rejeta sa carnassière sur son épaule et dit :

— Eh bien, mère, arrange cela comme tu voudras, Et il sortit.

Madame de Kerpeulvan, restée seule, appuya son front dans ses mains.

— La lutte commence ! murmura-t-elle. Voyager, à mon âge... avec mes idées.... Mais le quitter... impossible !

VII — TOUT AU FOND

Les passions, de quelque nature qu'elles soient, adonnent un aliment factice au cœur de l'homme ; mais la vie qui en découle, étant factice comme elles, devient tôt ou tard languissante, souffrante, et se trouve sans cesse menacée de mort.

C'est pourquoi il est si dangereux aux êtres doués de passion, c'est-à-dire d'une grande puissance de sentir et de souffrir, de vivre sans Dieu, qui est le véritable aliment de l'âme. Le vide dont elles souffrent les pousse à poursuivre ici-bas l'apaisement d'aspirations infinies, et elles deviennent à elles-mêmes leur plus cruel tourment.

Personne n'expérimentait plus cruellement cette vérité qu'Armelle Trahec.

Après avoir uniquement vécu de son père, elle avait voulu vivre uniquement de son fils, ou plutôt, vivant absolument d'elle-même, elle avait successivement donné cette pâture aux puissances de son cœur. Son père lui avait déjà prouvé combien sont changeantes parfois les plus profondes et les plus légitimes affections du cœur de l'homme ; et, parla force des choses, de l'âge, des circonstances, son fils était sur le point de secouer le joug de son amour maternel excessif, mais exigeant. On l'a vu, elle est résolue à la lutte et parfaitement décidée à le suivre partout, afin de faire bonne garde autour de ce cœur dans lequel elle occupe encore une place unique ; elle complot de se rendre toujours nécessaire en lui prodiguant, partout où il lui plaira de la conduire, ces tendresses, ces attentions intimes dont l'homme croit naïvement pouvoir se passer, surtout dans la jeunesse.

Donc elle est arrivée à Nantes avec la résolution arrêtée de s'y plaire, et elle subit courageusement les privations que ce séjour lui impose. Ce n'est pas sans souffrance qu'elle a quitté sa vie large, facile, occupée et indépendante ; qu'elle s'est éloignée du pays de ses souvenirs ; qu'elle s'est rapprochée du monde, qui ne saurait s'accommoder de son humeur altière et sauvage, ni de ses dédaigneux silences.

Tout ce qu'il est possible de faire, elle l'a fait : elle a présenté ses enfants dans les quelques familles où ils devaient trouver un accueil particulièrement gracieux ; elle s'est occupée de remettre dans sa toilette une élégance moderne qui choque son goût et change ses habitudes ; elle s'est intéressée à tout ce qui intéresse l'esprit ardent de Gunstan, facilement séduit par tout ce qui paraît nouveau.

Elle fait très-bonne figure à Nantes, et l'on parle très-avantageusement de cette famille dans les cercles de la société nantaise tant ancienne que nouvelle.

Mais que de misères intimes cachent ces beaux dehors !

A peine arrivée dans cette ville où elle veut s'acclimater par amour pour son fils, madame de Kerpeulvan s'est sentie touchée par cette souffrance mystérieuse qui procède des profondeurs de l'âme, mais qui trouve un écho dans les nerfs, ces insaisissables agents chargés de transmettre les impressions entre notre moi invisible et son inséparable compagnon.

La mort de M. de Kerpeulvan avait déterminé une première secousse de ces impressions pénibles qui aboutissent souvent à une souffrance réelle et latente. Elle ne s'était rendu compte de la place que cet être doux et juste tenait dans sa vie que le jour où il en disparut, et sa disparition ébranla quelque peu sa santé ; puis étaient survenus les inquiétudes pour Gunstan, les tristesses de Gunstan, les projets de Gunstan, le départ de Kerpeulvan, l'arrivée dans une atmosphère nouvelle, dans un milieu nouveau, et l'ébranlement physique avait eu de fréquents et douloureux retentissements dans une région plus haute, dans cette âme fière qui sentait je ne sais quelles ténèbres l'envahir.

Madame de Kerpeulvan dissimule soigneusement sa souffrance à Gunstan, qui émerveille le monde nantais et qui dépense en plaisirs de tous genres l'exubérance de sa nature ; elle ne peut la cacher à Nola, qui a fait de timides apparitions sur la scène mondaine, mais qui, de fait, est devenue la garde malade et le souffre-douleurs de sa mère. Pauvre Nola ! elle comprendrait difficilement que, dans la vie religieuse, peinte par madame de Kerpeulvan et Gunstan sous de si noires couleurs, on inventât un martyr plus poignant que celui qu'elle souffre sans compensation.

A peine Gunstan a-t-il quitté l'appartement de la place Louis XVI, que les scènes intimes commencent : ou madame de Kerpeulvan, atteinte d'une prostration profonde se jette dans un fauteuil et y sanglote des heures entières, sans que Nola puisse lui arracher une parole ni obtenir un regard ; ou, possédée d'une agitation nerveuse, fébrile, elle tourne comme une lionne en colère dans l'étroit appartement, critiquant tout, changeant tout, se plaignant de tout, entassant projets sur projets, faisant et défaisant l'emploi de son temps et de celui de Nola, qui doit être l'ombre attachée à ses pas. Elle arrange de sortir, puis tout à coup elle ne sort pas ; elle veut écrire, et c'est sa tapisserie qu'il faut lui préparer ; elle désire voir une personne : si elle se présente, sa visite est importune, et Nola est obligée d'aller annoncer que sa mère est sortie.

Aujourd'hui elle est dans cet état de surexcitation malade pour lequel nul remède n'existe, hors la foi vivante se manifestant par une prière humble et résignée ; elle va et vient d'un appartement à l'autre uniquement pour se mouvoir ; elle appelle Nola, la renvoie, regarde la place, puis l'horizon, parle de Gunstan, gronde Nola et va jusqu'à poursuivre la paisible Madalen dans la mansarde où elle promène ses fers à repasser.

Tout à coup ses joues colorées d'un rouge ardent pâlisent, ses yeux allumés par une sorte de fièvre intérieure s'adoucissent, son front s'éclaircit, sa bouche, qui a des plis de souffrance, se détend, le tremblement nerveux de ses mains s'arrête : elle a vu passer entre les arbres un groupe d'hommes dans lequel se détache une haute silhouette que son cœur a reconnue. Rien qu'en voyant l'apaisement subit de sa mère, Nola sait, que Gunstan est proche ; et bientôt, en effet, un pas ferme retentit dans l'escalier et le timbre vibre touché par une main de maître. Gunstan, en entrant dans le salon, trouve sa mère occupée à sa tapisserie ? et Nola promenant d'un, doigt léger des pinceaux chargés d'or autour ; d'une page, de vélin où sont peints des anges.

Le jeune maître de Kerpeulvan est animé, élégant, radieux.

— Il me semble que tu quittes le cercle de meilleure heure que d'habitude, dit madame de Kerpeulvan en regardant la pendule...

— Je n'étais pas au cercle, mère ; j'étais chez M. Hansley, où il y avait une partie monstre de croquet. Tu vois en moi le vainqueur.

— Cependant ce jeu est une sorte de jeu national, je crois, répondit madame de Kerpeulvan en souriant : les joueurs adroits ne devaient pas manquer..

— Oh ! certes non ; mais, depuis notre arrivée, je m'exerce chez les Hansley et je défie maintenant tous les joueurs, britanniques ou non.

— Monsieur de Borde est-il aussi fort que toi ? demanda Nola.

— Il s'en faut bien : Ernest est adroit, mais sans vigueur ; puis il partage ses loisirs. C'est l'être le plus capricieux que je connaisse. Après m'avoir chaudement recommandé son cercle anglais, il s'en va papillonner à droite et à gauche.

— Ce que tu ne fais pas assez, il me semble, dit madame de Kerpeulvan, qui ne quittait pas son fils des yeux ; la vieille société nantaise commencée trouver que tu l'abandonnes absolument pour ces insulaires de passage.

— Je suis vraiment désolé de déplaire à la respectable société nantaise ; mais je vais où cela me plaît.

— Mais enfin, qu'a donc cette société anglaise de si captivant ?

— D'abord des hommes très-remarquables, puis des femmes charmantes. Si Nola n'était pas aussi sauvage, je l'aurais déjà mise en relation avec cette ravissante phalange de miss Hansley ; mais, à l'avance, j'étais sûr qu'elle s'effaroucherait de se rapprocher de ces jeunes filles, qui, étant tout éclat, appellent beaucoup l'attention.

— Je ne serais pas fâchée de les voir, dit madame de Kerpeulvan d'un air pensif.

— Ma mère, une simple visite te donnera ce plaisir. Je te demande seulement d'attendre le retour de notre expédition nautique.

— Comment ! quelle expédition ?

— Je t'ai déjà dit que nous devions aller jusqu'à Londres avec tous nos Anglais.

— Ce projet n'était qu'un arrangement en l'air, comme il s'en fabrique cent entre désœuvrés, prétendait M. de Borde.

— Parce qu'il avait des engagements qui le retenaient à Nantes ; mais ces messieurs ont rengagé l'affaire, et notre expédition se fera sans Ernest. Aujourd'hui même Fred Hansley est à Saint-Nazaire pour cela ; nous l'attendions ce soir : il paraît qu'il a été retardé.

— Et à quand ce voyage ?

— Dans deux jours, si le paquebot n'a pas trop de passagers ; car nous serons très-nombreux.

— Vous allez où ?

— A Londres.

— Et combien de temps y restez-vous ?

— Oh ! le temps de pénétrer quelque peu dans les brumes de la Tamise et de voir toute la-famille Hansley de Brenton-Hall réunie à Londres en cette saison. Il y a un patriarche de quatre-vingt-dix ans, qui a des petits-enfants dans les cinq parties du monde.

Madame de Kerpeulvan se tourna vers sa fille.

— Ce court voyage d'Angleterre ne te tente-t-il pas, Nola ? dit-elle ; veux-tu voir Londres ?

Le petit pinceau de Nola s'arrêta subitement à cette proposition aussi étrange qu'inattendue, et les yeux de la jeune fille allèrent de sa mère à Gunstan.

— Nola, l'idée est excellente, s'écria Gunstan ; je t'en prie, accepte-moi une fois pour chevalier. Demain je te présente à madame Hansley, puisque maman veut bien te confier à elle, et tu fais voile avec nous.

— Mais, Gunstan, tu déraisonnes. Nola n'ira en Angleterre qu'avec moi.

— Je te croyais trop souffrante pour voyager, ma mère. Songe donc quelle fatigue est cette traversée !

— Tu vois bien que cela ne retient pas ces dames.

— Elles sont Anglaises, c'est-à-dire habituées aux déplacements et à la mer.

— Pas plus que moi, je suppose. On dirait qu'il t'est désagréable de voyager avec moi ?

— Je te l'avoue, je craindrais pour toi l'extrême fatigue de cette excursion rapide.

— Je la supporterai fort bien. Tu sais que j'ai passé mon enfance et ma jeunesse sur l'*Éclair*, la péniche de mon père ; et, si j'ai perdu mes bonnes habitudes, c'est grâce à mon pauvre Yves, qui aimait peu la mer. Je ne serais pas fâchée de voir Saint-Nazaire, de visiter Londres, et, par la même occasion, de lier connaissance avec tes Anglais.

— Je t'ai plusieurs fois demandé de faire visite à la famille Hansley.

— Tu sais que nos relations ici sont très collet monté, et que le genre anglais les effarouche. Puis je croyais à des liaisons éphémères entre jeunes gens. Mais puisque tu passes tes journées avec ces dames et que tu pars pour Londres avec elles, il me semble à propos de les connaître un peu.

Comme madame de Kerpeulvan prononçait cette déclaration, Madalen montrait à la porte son visage calme.

— Madame, le treillageur est là, dit-elle.

— Je n'en ai plus besoin, Madalen.

Elle se tourna vers Nola et ajouta :

— A quoi bon mettre maintenant le feuillage à nos balcons ? Si nous voyageons, je ne pourrai surveiller le travail. Attends, Madalen, je vais parler à cet homme.

Elle se leva et quitta l'appartement.

A peine la porte se fut-elle refermée derrière elle, que Gunstan se rapprocha par un mouvement vif de la petite table où dessinait Nola.

— Sais-tu que maman devient très-singulière ? dit-il d'une voix basse et irritée : je ne puis faire un pas sans qu'elle me suive à la piste.

— Par amour, dit Nola en attachant son suave regard sur son frère.

— Ou par despotisme. Oh ! c'est bien exprès que j'ai fait ma société intime de la colonie anglaise : j'espérais qu'elle ne m'y poursuivrait pas. Mon Dieu ! quel caractère elle prend ! Tu n'as pas idée des scènes qu'elle me fait après nos promenades ou nos visites ; c'est intolérable : car enfin je ne manque à aucun de mes devoirs envers elle, je ne demande que de respirer en liberté.

Et Gunstan arracha du fond de sa large poitrine un gros soupir, qui fit sourire Nola.

— C'est étonnant, dit-elle, je me sens toujours libre.

— Tu as d'étranges manières de l'être, alors ; pour moi, je suis tout prêt à retourner à Kerpeulvan, si maman entend ainsi qu'elle le fait notre séjour à Nantes. A Kerpeulvan du moins, je m'en allais en bateau vers la haute mer, et, au retour de mes promenades, maman ne me faisait pas subir ses interrogatoires fatigants. Jane sais plus ce qu'elle veut ni ce que je veux moi-même.

— Maman est malade, Gunstan ; depuis la mort de notre père, sa santé a singulièrement décliné.

— Qu'elle le dise ! nous la soignerons, nous resterons près d'elle, je n'irai pas à Londres.

— Mais elle n'est pas assez souffrante pour te retenir ainsi à ses côtés. Sois seulement patient, mon cher Gunstan, patient et... prudent.

— Je ne suis ni l'un ni l'autre, répondit brusquement Gunstan en marchant vers la fenêtre, et je ne sache pas que ma mère ait rien fait pour me donner ces deux qualités.

Il s'arrêta tout à coup, fit un pas vers le balcon, et, revenant dans l'appartement, prit son chapeau.

— Voici Fred Hansley, dit-il : il m'apporte la réponse. Si nous partons, crois-tu que sérieusement maman veuille être du voyage ?

— Je le crois ; mais tu pourras bien lui reparler ce soir.

— C'est vrai : il y aura toujours deux places de trop à bord. Je ne sais quelle nouvelle Fred m'apporte ; mais, dans tous les cas, je dînerai chez lui ce soir : annonce-le à ma mère, Nola, qu'elle ne m'attende pas.

Sur ces paroles il sortit.

VIII — SUR LE QUAI

— Ma mère, les colis sont chargés, la voiture attend.

La voix vibrante de Gunstan jeta ces paroles par la porte entre-bâillée de la chambre de sa mère, et la douce voix de Nola répondit :

— Nous descendons, Gunstan.

Le jeune homme referma vivement la porte, et Nola, s'adressant à sa mère qui marchait avec agitation dans l'appartement, reprit :

— Ma chère maman, nous pouvons encore reculer : je vous en prie, ne vous exposez pas à être malade en mer.

— Je me sens mieux, répondit madame de Kerpeulvan d'une voix altérée : cet éther concentré me ranime, le grand air achèvera de dissiper ce malaise. Surtout pas un mot de cela à ton frère ! Prends mon sac, mon ombrelle, donne-moi le bras et viens.

Nola se chargea à la hâte des objets qui lui étaient indiqués, et offrit le bras à sa mère, qui descendit péniblement le large escalier.

Gunstan l'attendait à la portière de la voiture et lui donna la main pour y monter.

Madame de Kerpeulvan se laissa tomber sur les coussins.

— Nous allons être encombrés de petits paquets, dit-elle. Iras-tu comme d'habitude sur le siège ?

— Non, car j'y ai fait placer ma valise. Je me mettrai sur le banc de devant avec Nola.

Madame de Kerpeulvan abaissa son voile sur son visage et ne prononça pas une parole pendant le trajet, qui fut court.

Ils descendirent tout près du lieu de débarquement ; et Gunstan, offrant le bras à sa mère, la conduisit près d'un groupe nombreux qui les regardait venir.

Par un effort héroïque de volonté, madame de Kerpeulvan avait dominé la douleur nerveuse à laquelle elle était en proie. Relevant par un mouvement vif son voile de tulle et redressant sa haute taille, elle accueillit très-gracieusement tous les hommes qui lui furent présentés par Gunstan, puis elle alla saluer une femme encore jeune, mais qui portait comme une couronne idéale sur son large front son titre de mère de famille. Elle formait le centre d'un groupe de jeunes filles où se retrouvait toute la gamme de l'exquise beauté anglaise. Brunes et blondes avaient les traits fins et gracieux, la carnation pure, la taille distinguée et cette assurance de bon goût que ne réprouve point la modestie, et qui donne à la physionomie des Anglaises comme il faut ce qui, chez les hommes, s'appelle la loyauté.

— Madame, dois-je dire : Vos charmantes filles ? demanda madame de Kerpeulvan en faisant un geste circulaire.

— De cœur, oui, mais pas de naissance. Mes filles, les voici, et j'ai l'honneur de vous les présenter, madame : Edith, Emily et Jane.

Trois blondes charmantes répondirent à l'appellation de leurs noms en adressant à madame de Kerpeulvan le salut anglais, c'est-à-dire une légère inclination de tête.

Madame Hansley reprit :

— Ma cousine Lucy ; mes nièces Mary, Georgina.

Ce dernier nom tomba sur une jeune fille aux traits délicats, dont les yeux étaient singulièrement noirs pour une Anglaise et dont la physionomie était singulièrement réfléchie pour son âge.

Était-elle la plus jolie du groupe ?

Il eût été difficile de le dire ; mais c'était celle qui appelait le plus l'attention par sa grâce un peu mélancolique, la profondeur intelligente de son regard et la douceur peu commune de sa physionomie.

La présentation, qui avait été fort longue, finit juste au moment où le bateau qui devait conduire les voyageurs à Saint-Nazaire : se rapprochait du quai. Les jeunes miss passèrent les premières. Nola, qui les suivait, acceptait la main de M. Hansley pour passer à son tour, quand, en se détournant pour chercher sa mère, elle aperçut derrière elle un visage agité de tressaillements nerveux, avant-coureurs des crises douloureuses dont elle avait acquis l'expérience. Elle se pencha vers elle.

— Impossible ! murmura madame de Kerpeulvan : le cœur me bat, la tête me tourne ; j'ai déjà le mal de mer : fais-moi remonter en voiture.

Nola obéit sans réplique, et madame de Kerpeulvan se traîna à son bras vers la voiture, qui n'était pas éloignée.

Gunstan accourut avec une partie de la société anglaise.

Madame de Kerpeulvan se pencha par la portière ouverte, et, appuyant son mouchoir sur ses lèvres :

— Hélas ! je me sens déjà le mal de mer, balbutia-t-elle avec effort ; j'ai trop compté sur mes forces, il m'est impossible d'affronter une traversée. Amuse-toi bien, mon fils.

— Mais, ma mère, que dois-je penser de ce mal subit ? Situ allais être vraiment malade ?

— Pas plus que d'habitude ; seulement, je le-sens, j'ai dépassé mes forces.

— Je te disais bien que cette traversée serait trop pénible. Veux-tu que je reste à Nantes ?

Madame de Kerpeulvan le regarda fixement et dit en hésitant :

— Cela te priverait-il beaucoup ?

Gunstan regarda Nola.

— Faut-il rester, Nola ? demanda-t-il.

— L'indisposition de maman se guérira par le repos, répondit Nola évasivement.

— Alors je pars, et te dis à bientôt, chère mère.

— Va ! dit-elle avec un soupir.

Elle tendit les bras et pressa longuement la tête de son fils sur sa poitrine.

— On t'appelle, Gunstan, dit Nola.

Gunstan se détourna vers le bateau et cria :

— J'arrive.

Puis, revenant de l'autre côté de la voiture, il dit à Nola :

— Tu as l'adresse de la famille Hansley à Londres : donne-moi tous les jours des nouvelles de maman, et, s'il y a le moindre incident inquiétant, lance-moi une dépêche.

— Je te le promets ; mais rassure-toi : ce n'est qu'une indisposition qui exige le repos du chez-soi. Adieu, mon frère.

— Adieu, Nola ; adieu, mère

Gunstan mit un pied dans la voiture, enveloppa rapidement sa mère et sa sœur dans la même étreinte et s'élança comme une flèche, d'abord sur le quai, puis dans le bateau. Madame de Kerpeulvan, penchée à la portière, agita une dernière fois la main et se rejetant dans son coin en poussât un gémissement de douleur.

IX — LA LETTRE

Gwennola et Madalen sont arrêtées de vant la porte de l'appartement de madame de Kerpeulvan, et, bien qu'il soit onze heures du matin, elles parlent avec précaution, comme si elles craignaient de troubler son repos.

— Es-tu bien sûre d'avoir entendu sonner, Madalen ? demande Gwennola à demi-voix.

— Mademoiselle, j'ai pu prendre le bruit de la sonnette de la rue pour celle de la chambre de madame ; mais dans le doute, comme l'heure de son réveil est bien passée, j'ai voulu venir m'assurer que ce n'est pas elle qui sonne.

— Je crains qu'elle n'ait eu une bien mauvaise nuit : jamais elle n'a été plus agitée, plus souffrante qu'hier soir ; et cependant elle m'a renvoyée de très bonne heure. A quelle heure s'est-elle couchée ?

— Je n'en sais rien. Mademoiselle, vous savez qu'elle me renvoie passé neuf heures, excepté les nuits tout à fait mauvaises. Il me semble qu'elle parle.

Nola prêta l'oreille.

— Oui, je suis inquiète : si j'entrais ?

— Elle vous gronderait : quand elle se parle seule, il lui plaît qu'on fasse semblant de ne pas l'entendre. Ne vous désolez pas : elle sera mieux aujourd'hui, elle sera bien peut-être. N'est-ce pas aujourd'hui que le paquebot arrive ?

Comme Madalen prononçait ces mots, retentirent à la fois un timbre sonore et une voix vibrante qui disait :

— Pourquoi chuchotez-vous ainsi à ma porte ? Nola tourna vivement le bouton de cristal, et pénétra dans la chambre.

Madame de Kerpeulvan, ses grands cheveux fauves relevés à la chinoise et enroulés en torsade autour de ses tempes, vêtue d'un peignoir, de cachemire violet, était tranquillement assise devant un chiffonnier, et feuilletait une liasse de petits papiers de différentes grandeurs attachés ensemble par un ruban bleu.

— Avez-vous bien dormi, ma mère ? demanda Nola en l'embrassant.

— Très-bien : mes douleurs nerveuses se sont subitement calmées, et je me sens la tête si libre, que j'espère faire quelques visites avant l'arrivée de Gunstan. Je suis extrêmement vexée de ne pas connaître l'heure exacte de l'arrivée du paquebot : nous aurions pu nous rendre en voiture au-devant de lui.

— On pourrait peut-être se procurer ce renseignement sur le port, maman.

— Non : personne ne connaît qu'approximativement l'arrivée des vapeurs. On dit de, quatre à cinq heures. Au reste, une promenade en voiture sur la Fosse sera très-agréable cette après-midi. Veux-tu appeler Madalen ? je m'habillerai avant le déjeuner. Tu vas t'habiller aussi, je pense : cette toilette grise est fanée. Gunstan serait peu flatté de te voir apparaître en négligé au milieu de ses élégantes Anglaises.

Nola appela Madalen, et alla s'occuper de sa propre toilette.

Elle était trop, heureuse de la rapide et singulière transformation qui s'était opérée en sa mère, pour ne pas contribuer, par sa docilité absolue, à la durée de cette période de palme succédant à des jours pleins d'angoisse.

Ainsi qu'elle l'avait annoncé, madame de Kerpeulvan imagina de faire quelques visites, uniquement pour tromper les ennuis de l'attente.

Elle avait à dire que le paquebot de ce jour lui ramenait son fils, et cela seul lui rendait ces visites supportables.

Au moment où elle prenait place dans la voiture qu'elle avait louée pour l'après-midi tout entière, elle remarqua au-dessus de sa porte un large écriteau de carton qui portait ces mots imprimés :

— Grand appartement avec balcons à louer.

— Comment ! notre propriétaire n'a pas encore fait enlever cette laide enseigne ? dit-elle : c'est d'une négligence impardonnable.

Et, faisant signe à Madalen de se rapprocher de la voiture, elle lui dit :

— Madalen, tu feras dire à Briton d'enlever cet écriteau aujourd'hui ; non pas demain, aujourd'hui.

Madalen répondit : « Oui, Madame, » ferma la portière derrière Nola, et la voiture partit.

Cette tournée de visites de pure politesse se fit très rapidement. Dans tous les salons où elle était reçue, madame de Kerpeulvan entraînait impétueusement, s'excusait à sa manière, c'est-à-dire en quelques paroles froidement polies, de n'avoir pas rendu sa visite plus tôt, annonçait que son fils revenait d'Angleterre ce jour-là même, et repartait pour aller redire ailleurs les mêmes paroles.

Bien avant l'heure fixée, elle avertit Nola qu'elle était fatiguée de visites, et donna au cocher l'ordre de prendre le quai de la Fosse et de le suivre jusqu'à Sainte-Anne.

La voiture fit deux fois ce long trajet, et elle s'en allait une troisième fois vers l'embouchure de la Loire, quand madame de Kerpeulvan aperçut de loin un paquebot qui arrivait rapidement. Elle ordonna au cocher de presser ses chevaux ; mais, le petit bâtiment ayant stoppé au-premier débarcadère, les passagers formaient déjà un groupe compact sur le quai ; quand elle ouvrit la portière de sa voiture pour mettre pied à terre.

Elle fut reconnue par Fred Hansley, qui venait de débarquer : il accourut vers elle.

— Mon fils ? où est mon fils, monsieur ? demanda madame de Kerpeulvan surprise et déjà alarmée de ne pas apercevoir Gunstan dans le groupe des débarquants.

— Madame, Gunstan est à Londres, fort bien portant, mais désireux de faire un plus long séjour. Voici la lettre dont il m'a chargé pour vous.

Madame de Kerpeulvan prit la lettre que le jeune homme lui tendait, balbutia un remerciement, et ferma la portière par un geste violent.

Puis elle décacheta la missive, et d'une voix confuse, tremblante, elle lut ce qui suit :

« Ma chère mère,

Je me trouve si bien à Londres, que j'y reste quelques jours avec ta permission.

Impossible de visiter une ville pareille en aussi peu de temps. Décidément, j'aime les capitales : c'est là, et non pas ailleurs, que se concentrent les forces vives d'une nation, que se rencontre ce qu'elles ont de plus précieux en hommes et en choses, et je ne sais en vérité pourquoi nous sommes allés échouer à Nantes. Autant valait rester sur nos rochers de Kerpeulvan. J'en ai suffisamment de cet essai. Je m'ennuie, tu t'ennuies, Nola s'ennuie, Madalen elle-même s'ennuie : donc brisons là, si tu y consens.

« Voici ce que je voudrais faire :

Rien n'est plus simple que ce plan. Je finirai le mois à Londres et la saison à Paris ; puis, au printemps, j'irai vous retrouver à Kerpeulvan, où vous allez être enchantées de retourner, j'en suis sûr. Avant de quitter Nantes, aie la bonté de payer mes petites dettes : quatre-vingts francs chez l'armurier de la place Graslin, une boîte de cigares à la marchande qui nous fait face, un pourboire, au garçon du cercle, et la pension de mon bull-dog chez le dresseur. Je t'écris un peu à la hâte, chère mère. Je te l'avoue : j'ai balancé jusqu'au dernier moment, craignant un peu de te contrarier ; mais je veux utiliser mon déplacement, et je te dis : Au printemps ! en t'embrassant de cœur ainsi que Nola.

Ton fils qui t'aime tendrement,

GUNSTAN. »

« P.S. — Ne sois pas inquiète de ma santé : j'ai trouvé quasi une famille dans la famille Hansley, dont plusieurs branches habitent ordinairement Paris. Ce sont des banquiers très-considérés et fort riches. J'ai un peu étudié le terrain, et suis assuré d'être en très-bonnes mains pour entrevoir la société parisienne. Tout le monde gâte ton fils, qui a du reste contracté la douce habitude d'être bien aimé. »

Madame de Kerpeulvan lut deux fois cette épître, et, relevant la tête comme une lionne en colère, elle demanda tout à coup :

— Eh bien, on ne marche pas ?

— Où faut-il aller ? demanda Nola timidement.

— Où ? mais chez nous.

Nola transmit l'ordre au cocher, et la voiture s'ébranla.

Madame de Kerpeulvan fit le trajet le front entre ses mains.

Quand elle descendit de voiture, elle chancelait.

Elle s'aperçut cependant qu'une échelle était dressée contre le mur et barrait quelque peu le passage.

— Que faites-vous-là ? demanda-t-elle brusquement à l'homme qui montait lentement les échelons.

— Je vais retirer cet écriteau inutile, madame.

— Inutile ! qui a dit qu'il est inutile ? Laissez-le : je rends mon appartement la semaine prochaine.

X — A LA GARE DU NORD

La voie, la plus fréquentée de la rive gauche de la Seine, à Paris, est certainement la rue du Bac. Elle se glisse comme un fleuve étroit et sinueux le long des rues relativement solitaires et relativement tranquilles du noble faubourg, charriant vers le pont Royal des êtres de tout âge, de toute nation, des véhicules de tout genre, de toute espèce ; en un mot ce qui donne une physionomie unique aux grands centres de population.

La rue du Bac étant commerçante, le mouvement propre au commerce et à l'industrie s'y produit sur une large échelle ; elle touche aux rues les plus aristocratiques de la capitale, et les équipages de haute élégance la sillonnent sans cesse ; enfin, devenue une des artères principales de l'immense Paris, elle est hantée par l'omnibus de Vaugirard à la place du Havre, qui y trace son régulier va-et-vient, et s'insinue, on ne sait trop comment, dans la foule marchante et roulante qui la remplit.

Aussi cette pauvre rue est-elle toujours pleine par-dessus bord. De ses trottoirs trop étroits émergent sans cesse de malheureux piétons qu'un mouvement de voitures fait remonter sans cesse sur l'asphalte. Dans ce sauve-qui-peut général il n'est guère possible de garder une allure tranquille, et, lorsqu'on longe la rue du Bac aux heures occupées de la journée, on prend, malgré soi, un air pressé.

C'est cependant ce que ne fait pas Madalen, la femme de chambre de madame de Kerpeulvan.

Aussi différente des grisettes entaille et en cheveux qui sautillent autour d'elle, que le landau majestueux est différent des voitures de fantaisie qui bondissent sur le pavé en frôlant ses roues, elle marche de son pas lent et mesuré sur ce trottoir encombré, s'arrêtant sans impatience, se dérangeant sans ennui, et reprenant avec calme sa marche en droite ligne, sans accorder une ombre d'attention aux passants, qui, tout affairés qu'ils soient, se détournent pour regarder son costume original et charmant. Arrivé dans la rue de Sèvres, elle la remonte jusqu'à la station de voitures, qu'elle longe quelque temps, sans tenir compte des gracieuses propositions des cochers. Ayant trouvé ce qu'elle cherche, un fiacre à deux chevaux et à galerie, elle regarde l'heure à l'horloge de la station et monte dans la voiture, en donnant comme adresse au cocher : rue Bellechasse.

Le cocher monte sur son siège, la voiture s'ébranle et s'engouffre avec toutes sortes de véhicules dans la tumultueuse rue du Bac ; elle en sort par la rue de Babylone, et arrive rue Bellechasse, au numéro indiqué par Madalen.

Madalen descend, monte au premier étage et ouvre, avec une clef, la porte de l'appartement situé à gauche, sur le palier. Madame de Kerpeulvan, revêtue de ses vêtements de sortie, se trouvait dans la petite antichambre précédant la porte d'entrée : elle plaçait une canne à poignée de bronze dans le porte-parapluies.

Quand elle aperçut Madalen, elle se dirigea vivement vers une porte, et, l'entr'ouvrant :

— La voiture est là, dit-elle : mets vite ton chapeau, Nola. A qui écris-tu ?

Nola, assise à un petit bureau d'acajou, écrivait sans se presser et avec cette expression reposée et réfléchie qui révèle que l'on parle à quelqu'un d'intime.

— A mon oncle Gabriel, maman, répondit-elle.

— Encore ! Tu lui écris donc tous les jours ! Lui as-tu dit que Gunstan nous arrive d'Angleterre aujourd'hui ?

— Cette bonne nouvelle forme la première phrase de ma lettre.

Madame de Kerpeulvan sourit, dit : « Hâte-toi ! » et rentra dans l'antichambre, où Madalen se trouvait encore.

— J'ai cherché le parapluie dont se sert mon fils, Madalen, dit-elle ; je ne l'ai pas trouvé.

— Je crois l'avoir serré parmi les objets d'été, madame.

— Tu vas le prendre et le replacer dans le porte-parapluies, près de cette badine. Tu sais à quel point Gunstan aime à tout trouver sous sa main. Eh bien, Nola ne vient pas ? va donc la presser.

Madalen avait à peine fait un pas pour obéir à cet ordre, quand la porte s'ouvrit devant Nola en toilette de ville. La mère et la fille descendirent, montèrent en voiture, et madame de Kerpeulvan jeta comme adresse au cocher :

— A la gare du Nord !

Pendant le trajet, et contre ses habitudes, elle se montra très-communicative. Elle voulait que Nola se félicitât avec elle d'avoir échangé Nantes contre Paris. Paris lui plaisait, c'était la résidence qu'il fallait à Gunstan une partie de l'année. Il était vraiment impossible que l'ennui l'y poursuivît, et leur présence conjurerait les dangers dont tant de fils de famille sont la victime. Nola approuvait en souriant doucement : il était si rare qu'elle vît sa mère intimement satisfaite, qu'elle se serait bien gardée d'exprimer autre chose qu'un parfait acquiescement à ses idées.

Madame de Kerpeulvan s'interrompait-elle-même de temps en temps pour pousser le vasistas et jeter au cocher ces mots :

— Plus vite ! Il y avait deux mois qu'elle n'avait vu son fils : elle se sentait affamée de le revoir. Le jeune homme écrivait souvent, mais brièvement, et, d'ailleurs, qu'est-ce que ces pensées incomplètes, jetées sur le papier, pour un cœur exclusif et passionné ? Enfin la voiture s'arrêta devant la gare, qui, servant de débarcadère aux grandes cités du Nord, s'est entourée de leurs statues comme d'une escouade de majestueuses sentinelles. Madame de Kerpeulvan, se faisant immédiatement indiquer le côté de l'arrivée, s'y rendit avec Nola. De ces vastes salles, le regard plongeait dans la gare même ; mais on n'y pouvait pénétrer : il fallait attendre dans ces cages vitrées, non-seulement l'arrivée du train, mais encore celle des voyageurs.

Peu à peu elles se remplirent, et la locomotive passa en sifflant, suivie des wagons qu'elle traînait sur les rails sonores ; la mère et la fille disparurent au milieu d'une foule curieuse toujours grandissante. Madame de

Kerpeulvan saisit le bras de la timide Nola, et l'entraîna jusqu'au vitrage, à travers lequel un regard pouvait darder son rayon sur la ligne noire des wagons qui venaient de s'arrêter.

Deux portières s'encadraient dans le cintre de Couverture par un heureux hasard, l'une d'elles s'ouvrit, et Gunstan sauta le premier sur la voie.

Après lui descendirent deux hommes d'âge inégal, une jeune femme, une vieille dame, et enfin apparut un visage charmant de femme que madame de Kerpeulvan et Nola reconnurent pour l'avoir aperçue Nantes le jour du départ.

Gunstan, qui était demeuré sur la voie, et dont le regard avait suivi la descente des voyageurs et, au moment de cette apparition, un mouvement en avant, et ce fut sa main finement gantée qui se présenta comme appui à celle de la jeune voyageuse.

Sur le visage ému de madame de Kerpeulvan avait passé une rapide expression de déplaisir.

Elle se tourna vers Nola :

— Cette jeune fille n'est-elle point une de ces Anglaises de Nantes ? dit-elle.

— Oui, mère, mademoiselle Georgina, il me semble.

— Georgina, c'est cela. Qu'est devenu ton frère ? Ah ! le voici.

Gunstan était remonté dans le wagon et en ressortait avec sa couverture de voyage, qu'il avait oubliée.

En ce moment ses yeux-se dirigèrent vers les salles d'attente, : il sourit de loin à sa mère et à Nola, salua rapidement ses compagnons de voyage, et accourut.

Madame de Kerpeulvan, saisie d'impatience, frappait du bout des doigts sur les carreaux. Enfin, l'employé arrive, la porte s'ouvre, la mère et le fils s'embrassent, et madame de Kerpeulvan entraîne Gunstan hors de la foule pour le considérer avidement. Chacun de ces trois êtres est tout entier au bonheur du retour : on se regarde, on se sourit, on se dit des mots entrecoupés, dont le cœur comprend seul le sens ; mais il faut que Gunstan se fasse délivrer ses bagages : il disparaît un instant pour réparaître bientôt. Les colis sont chargés sur la voiture, on remonte en fiacre, on arrive rue Bellechasse.

Madalen et la petite Jéjé accourent souhaiter le bonjour au voyageur ; madame de Kerpeulvan lui fait visiter l'appartement ; il trouve tout charmant, confortable ; il remercie avec effusion sa mère d'être venue jusqu'à Paris ; il se montre expansif, affectueux, reconnaissant. Pendant le dîner, il commence à raconter les incidents de son long voyage en Angleterre, et il faut l'obliger à regagner sa chambre : car, s'il paraît très-heureux de se retrouver en famille, il laisse néanmoins échapper des signes de fatigue.

Madame de Kerpeulvan l'a tendrement embrassé, l'a regardé s'endormir, puis elle revient, sur la pointe des pieds, dans sa propre chambre, où Nola l'attend.

— Qu'il est gai, Gunstan ! qu'il a l'air content, heureux, de se retrouver parmi nous, ma mère ! dit Nola avec effusion.

— Oui, répondit distraitemment madame de Kerpeulvan, très-heureux. Et, embrassant Nola, elle ajouta :

— Allons aussi nous reposer : les émotions fatiguent comme les voyages ; pour moi, je n'en puis plus.

Nola sort docilement, et madame de Kerpeulvan, restée seule, va entr'ouvrir doucement la porte de la chambre de son fils ; puis, la refermant, elle se regarde machinalement dans la haute glace qui lui renvoie une physionomie étrange où se confondent des signes contraires de joie et d'angoisse.

— Je l'ai, murmura-t-elle, il est encore à moi, mais....

Son regard devient fixe et vague, et un nom tombe machinalement de ses lèvres :

— Georgina !

XI — LA CONFIDENCE

Gunstan et Nola, réunis dans la salle à manger, où vient d'être servi leur dîner, causent à voix basse, et ont tout à fait l'air de comploter quelque chose.

— Parle-lui, Gunstan, disait Nola de sa voix pénétrante et suave, je t'assure qu'il vaut mieux lui tout dire. Elle se doute de la vérité, et elle souffre beaucoup. Je le sais, ses souffrances nerveuses, qui viennent toujours après une très-vive contrariété, l'ont reprise le jour même où nous t'avons rencontré avec la famille Hansley au bois de Boulogne.

— Je tremble de lui parler, Nola : tu sais comme je l'aime et comme je redoute de l'affliger. J'ai le pressentiment que ce mariage ne lui conviendra pas. — Je ne sais ; mais ta franchise la touchera. Peux-tu, sans remords, avoir des secrets pour elle, puisque tu es décidé à épouser mademoiselle Georgina ?

— Parfaitement décidé, répondit Gunstan, dont la lèvre se plissa par une contraction qui l'eût fait reconnaître pour un Trahec.

En ce moment, une cloche retentit.

— Elle sonne, elle appelle Madalen ; va, dit Nola, je t'en prie.

Et, de ses deux mains-frêles, elle poussa son frère en avant.

Gunstan marcha lentement vers l'appartement de sa mère, frappa et entra.

Madame de Kerpeulvan était à demi couchée sur une chaise longue. Elle se redressa et sourit en apercevant son fils.

— Tu parais reposée, maman, dit Gunstan, lançant un pouf devant lui, et allant s'asseoir en face de sa mère.

— Très-reposée : j'ai dormi, ce qui m'a fait du bien. Je n'espérais pas te voir à cette heure ; tune vas donc pas au théâtre, ce soir ?

— Non, je suis rentré tard, ce qui a fait souper Nola à une heure tout à fait indue, puis... j'ai de très-sérieuses choses à te dire.

Madame de Kerpeulvan réprima un tressaillement douloureux et regarda fixement son fils.

— Mère, je t'ai joué un tour de ma façon lorsqu'il s'est agi de me laisser présenter au Guilvin, reprit Gunstan d'une voix lente ; mais aujourd'hui j'ai le plaisir de t'annoncer que le cœur de ton volage enfant s'est fixé, et que je suis tout prêt à porter cette chaîne du mariage qui m'a tant effrayé dans le passé.

Madame de Kerpeulvan, de rouge qu'elle était, devenait très-pâle.

— Tu me saisis, Gunstan, dit-elle : je ne t'ai, jamais vu si solennel.

— Que veux-tu ? le sentiment que j'éprouve est d'une telle nature, qu'il me rend grave malgré moi.

— Je suis vraiment curieuse de savoir qui te l'inspire.

— Tu dois t'en douter, car tu l'as vue, c'est miss Georgina Hansley.

— Oh ! une Anglaise !... s'écria madame de Kerpeulvan avec une sorte de geste répulsif : tu n'y as pas songé ?

— Je t'avoue que la nationalité n'occupe guère quand on rencontre un être doué de tels charmes et de telles perfections.

— Tu l'aimes à ce point déjà ?

— Oui, je le sens, de ce mariage dépend mon avenir. Si quelqu'un peut dompter mon caractère, imprimer à la suite de mes actes une direction noble, m'inspirer des sentiments dignes d'un homme qui veut fonder une famille, c'est miss Georgina.

— Comment ! Gunstan, à ce point !

Après cette parole, prononcée avec une profonde amertume, madame de Kerpeulvan se tut et appuya son front sur sa main ; Gunstan, qui jouait machinalement avec les franges de son châle, ne troubla pas son recueillement.

Après un quart d'heure de silence, madame de Kerpeulvan releva la tête :

— Tu devais me confier plus tôt l'inclination qui te poussait vers cette étrangère, dit-elle, non sans sévérité. Je vois mille difficultés à ce mariage : d'abord elle est protestante, et ton oncle Gabriel...

— Elle est catholique, elle a abjuré le protestantisme pendant mon séjour à Londres.

— C'était adroit...

— Ma mère...

— Oh ! pardon, tu en es coiffé, épris, il n'y a rien adiré. Donc, elle est catholique, mais de date récente, ce qui est grave. Ces nouvelles converties sont d'une exaltation, d'un fanatisme qui les rend très-ennuyeuses dans la vie intime.

— Mère, tu ne la connais pas. Son esprit est de trempe supérieure, très-calme. Je n'ai su les détails de son abjuration que par la tante qui l'a adoptée et chez qui elle demeure à Paris. Elle n'a subi aucune compression. Elle a étudié, comparé ; elle s'est rendue à une évidence, et devant moi elle n'a rien dit, rien fait qui sentît le fanatisme.

— Et la famille ? la fortune ? en sais-tu quelque chose, Gunstan ?

— J'ai vu ses parents maternels ; les Hansley sont une famille ancienne, très-honorable : de ce côté, pas d'obstacle. Du côté de la fortune, le régime anglais, c'est-à-dire une dot insignifiante, mais la perspective... l'assurance d'hériter de la tante qui l'a élevée.

Madame de Kerpeulvan ne répondit pas.

— Oh ! que tout cela est grave ! que tout cela est grave ! dit-elle en soupirant : j'ai peur que tu te laisses aller à une passion éphémère.

Gunstan se leva ; l'expression de son visage était soumise mais résolue.

— Ma mère, je te le jure, je n'ai rien à répudier dans le sentiment impérieux qui me pousse vers miss Georgina ; j'ai senti, au premier moment, qu'il me menait droit à la vie sérieuse et honorable, c'est-à-dire au mariage.

— Certainement, j'en suis heureuse, très-heureuse ; mais je crains, je ne puis m'empêcher de craindre, que tu ne sois sous l'empire de l'une de ces inclinations qui troublent le jugement. Il y va du bonheur de ta vie entière. La situation sort de l'ordinaire... une étrangère... nous avons peu de sympathie pour les Anglais, en général. ; une

convertie... je n'aime pas les gens qui changent de religion. Voyons, Gunstan, si tu t'éloignais un peu de cette famille, ne penses-tu pas que ce caprice passerait ?

— Non, ce n'est pas un caprice. Je n'ai pas l'habitude de jouer sur les mots ni sur les sentiments. Tu l'as dit, il y va du bonheur de ma vie entière : ou je l'épouserai, ou je ne me marierai jamais.

— Mon Dieu ! que c'est excessif ! Mais tu la connais à peine !

— J'ai vécu deux mois dans l'intimité de sa famille, dans la sienne par conséquent : je sais la valeur du trésor que je convoite.

— Un trésor, maintenant ! mais que tu es romanesque, mon fils !

— Moi, pas du tout. Ma mère, la connais-tu ?

— Je l'ai vue.

— Ne veux-tu pas la connaître davantage ? Une visite à sa tante, madame Hansley, serait chose toute simple, et même convenable, je t'assure.

— Et peut-être un engagement.

— Non... je te jure que mon secret est encore un secret. Je t'en prie, consens à la voir, à l'étudier. Laisse-moi espérer que tes préventions tomberont un jour ou l'autre.

— Gunstan, assez ! tu t'exaltes. Va me chercher la *Gazette de France*, et, pour aujourd'hui, laissons ce sujet irritant de conversation ; nous le reprendrons plus tard.

Gunstan sortit, et Nola vint le remplacer auprès de madame de Kerpeulvan, qu'elle trouva d'une humeur détestable.

XII — UNE VISITE

Nola est seule dans sa petite chambre, dont elle a peu à peu transformé l'aspect très-mondain. Il y a je ne sais quoi d'austère dans l'élégance de cet appartement : on sent que la fenêtre de cette cage gracieuse ouvre directement sur le ciel. Le Christ est partout à la place d'honneur ; l'image du père si regretté se voit entourée du lierre symbolique ; les grappes de goémon, les coquillages curieux arrachés au flot par Gunstan, rappellent le souvenir du vieux manoir de Kerpeulvan, qui a tant d'attrait pour l'âme poétique de Nola.

Contre son habitude, la jeune fille semble atteinte d'agitation : elle regarde souvent dans la rue, et va sans cesse dans le petit appartement où coud Madalen, et dont l'unique fenêtre est placée de façon à permettre aux regards d'explorer la rue de Grenelle.

— Elle tarde bien, mademoiselle Nola ! dit tout à coup Madalen : il me semble que c'est bon signe.

— Oui ; et cependant, mon Dieu ! comme cette démarche lui a coûté à cette pauvre mère !

— Mademoiselle, je ne comprends pas madame. Elle devrait être enchantée de voir M. Gunstan se marier honorablement.

— Madalen, peux-tu parler ainsi ! Que deviendra ma pauvre maman quand le cœur de son fils sera partagé ?

— Oui, que deviendra-t-elle, puisqu'elle ne pense jamais au paradis ?

Les grands yeux noirs de Madalen suivirent la direction des yeux bleus de Nola, qui s'étaient naturellement levés vers le ciel.

Entre ces deux âmes pures et élevées existaient ces affinités mystérieuses d'où naît une égalité qui n'a rien de révolutionnaire.

— Mon oncle Gabriel assure que nous obtiendrons qu'elle y pense, reprit Nola : ne nous laissons pas de prier, Madalen.

— Certainement non, mademoiselle ; mais c'est bien aussi l'affaire de votre père, qui est maintenant là-haut.

— Sans doute, et je suis bien tranquille à ce sujet ; mais n'est-ce pas ici qu'une voiture s'arrête ?

Un fiacre qui débouchait de la rue de Grenelle s'arrêtait en face de la porte cochère. Madalen fit un signe d'assentiment à Nola, qui s'élança vers la chambre de sa mère. Quand madame de Kerpeulvan arriva elle trouva son fauteuil placé comme elle aimait qu'il fut placé ; son vêtement de maison et sa coiffure de dentelle noire étaient accrochés aux deux montants d'une chaise.

Elle entra dans l'appartement en donnant des signes d'accablement physique, et procéda en silence à son changement de toilette ; puis, se laissant tomber dans son fauteuil, elle dit à Nola, qui prenait paisiblement un ouvrage de tapisserie :

— N'es-tu pas plus curieuse que cela d'apprendre le résultat de ma visite à madame, Hansley, Nola ? ta dévotion anéantit-elle à ce point l'intérêt que tu dois porter à ta famille ?

— Elle le rend plus vif, au contraire, chère maman ; l'avenir de Gunstan m'est d'autant plus, cher, que je concentre sur lui tout ce que je puis avoir d'espérances et d'intérêts en ce monde.

— Très-bien ; mais tu témoignes une telle indifférence en toutes sortes d'occasions qu'on peut facilement prendre le change sur tes sentiments.

— Je vous assure, chère, mère, que j'étais très impatiente de vous voir arriver : vous pouvez le demander à Madalen, que j'ai fort tourmentée. Il me : tarde beaucoup de savoir le résultat : de votre : visite à madame Hansley.

— Le résultat est ce qu'il devait être. En cette affaire, je suis poussée par Gunstan, j'obéis uniquement à Gunstan, et j'ai le regret de m'apercevoir qu'il est très-ancré dans cette liaison contractée à Nantes à mon insu. Enfin, j'accepte ce que je ne puis empêcher, j'accepte de ne pas m'opposer formellement à ce mariage. J'ai prouvé madame Hansley ; elle était seule, et Gunstan, avec la fougue qui l'emporte parfois, a laissé entrevoir le but de ma visite. Sans tenir compte de mon étonnement, il m'a abandonnée en tête-à-tête avec cette Anglaise.

— Elle m'a paru fort distinguée.

— Elle est bien, elle a été aimable, et les paroles transparentes de Gunstan l'ont naturellement amenée à entrer dans le vif de la question. Ton frère paraît tout à fait intime avec ces personnes

Madame de Kerpeulvan fit une pause, que Nola se garda bien d'interrompre.

— Enfin cette-dame est peut-être, loyale dans ses explications, reprit madame de Kerpeulvan avec un soupir ; elle, s'engage à léguer sa fortune, qui est assez considérable, à sa nièce, dont elle a été la mère.

— Cette question de fortune vous préoccupait beaucoup, je crois ? dit Nola.

— Oui, ces dots étrangères sont si souvent placées dans les brouillards ! De ce côté, le mariage est acceptable. Cependant cette fortune mobilière ne vaut pas tout à fait la ? fortune territoriale de Clotilde du Guilvin. Non... non... Clotilde nous convenait bien davantage. J'aurais peut-être dû revenir sur mon projet, m'attacher à le faire accepter à, Gunstan. J'ai été trop facile, trop faible... je craignais qu'il, se mariât trop jeune. La physionomie de madame de Kerpeulvan s'était singulièrement assombrie, et l'accent seul de sa voix décelait la vérité de ses regrets.

— Mère, pensez-vous que Clotilde eût convenu à Gunstan ? demanda Nola avec un hochement de tête.

— Pourquoi pas, ma fille ?

— Parce qu'il me semble qu'il lui faut une femme plus distinguée, plus versée dans la connaissance du monde, et qui pourrait avoir sur lui cette bonne influence qui...

Nola, ayant levé les yeux, s'arrêta tout interdite.

Madame de Kerpeulvan la foudroyait de ce regard dédaigneux et passionné qu'on appelait, dans le pays de Kertan, l'éclair de famille.

— Tu déraisonnes, Nola, dit-elle avec impatience : ton frère est-il homme à subir une influence quelconque ? n'a-t-il pas plusieurs fois secoué la mienne, qui est et sera la seule capable de contre-balancer les inégalités d'une volonté de fer comme celle de tous les Trahec ? Non, tu ne sais ce que tu dis. Il faut avoir ce sang-là dans les veines pour savoir ce qu'il en est. Je sais, comment j'aimais mon père, je sais comment Gunstan m'aime. Qui connaît mon fils comme moi ? qui l'aime comme moi ?

Elle appuyait ses deux mains sur sa poitrine par un mouvement plein de passion, et sa voix était devenue profonde et mordante.

— Personne, assurément, dit doucement Nola, pressée de dire Quelque chose.

— Non, personne. Cependant Clotilde m'eût avantageusement secondée dans ma tâche maternelle ; sa grande fortune eût occupé Gunstan. Je suis au regret de l'avoir si vite sacrifiée. Avec un peu plus de persévérance, je serais peut-être venue à mes fins ; car, enfin, Gunstan ne pourra jamais séparer sa volonté de la mienne. Si ce mariage, qui lui tient tant au cœur, présentait quelque sérieux obstacle, je m'y opposerais nettement, et, j'en suis sûre, il n'irait pas plus loin. Je sais ce que valent ces passions de jeunesse. Nous voyagerions, et l'oubli ne tarderait pas à venir. C'est plus tard que les passions deviennent indomptables, ce qui s'appelle indomptables : j'en ai vu l'exemple en mon père.

Un nouveau silence suivit cette phrase ; le front dans sa main, madame de Kerpeulvan semblait creuser jusqu'au fond, dans son passé.

Tout à coup elle releva la tête.

— Le résultat forcé de ma visite est qu'il nous faudra voir le monde, dit-elle ; j'ai fait cette concession à Gunstan. J'ai dû accepter d'aller à la soirée que madame Hansley donne demain. Il est entendu que tu m'accompagneras.

Nola prit l'air alarmé.

— Une soirée, mère ? dit-elle avec hésitation.

— Te voilà déjà épouvantée ! j'en étais sûre. Rassure-toi : c'est un simple thé, mais auquel sont convoqués tous les membres de la famille Hansley présents à Paris. Gunstan m'a tant suppliée d'assister à cette réunion, que j'ai dû céder. Comment lui résister en face pour ce mariage qui semble réunir tout

ce qu'il paraît désirer ? J'ai résisté assez : longtemps ; ; maintenant je suis obligée de me laisser entraîner à faire les démarches qu'il toi plaît de : me demander. J'espère encore qu'il y regardera à deux fois, avant de pousser les choses à l'extrême. Une Anglaise, une convertie... : non, cela, ne me convient pas ; mais je dois montrer une certaine bonne volonté.

— Il faut avouer qu'elle est la plus charmante des Anglaises... et des converties, maman.

— Tu trouves ? Au fait, tu partages l'engouement de ton frère. Je n'aime pas ce genre de beauté à la Walter Scott.

— Gunstan dit qu'elle, est remarquablement intelligente.

— Mon père n'aimait pas : qu'une femme eût tant d'intelligence que cela, et je pense comme mon père.

— Mais sa bonté, maman...

— Ton frère est aveuglé, Nola, et : c'est, ce ; qui, m'irrite. Ne parlons plus de ces gens-là, mais pensons à cette soirée. Tu dois avoir des préparatifs à faire ?

— Certainement, et pas de temps à perdre Aucun des compléments de ma toilette grise n'est acheté.

— Eh bien, prends Madalen et va sur-le-champ faire tes emplettes et les : miennes. Il me : faut une paire de gants gris perle, une ceinture assortie à ma robe pensée, et, pour toi,... ce que tu voudras. Tu feras bien de prendre heure avec le coiffeur. Ah ! que tout cela m'est d'un profond ennui !

Ces paroles furent éloquentement contre-signées d'une série de bâillements mal étouffés.

Nola, obéissant aux ordres donnés, se leva, alla revêtir ses vêtements de sortie, et, appelant Madalen, se dirigea avec elle vers un bazar immense, devenu l'un des principaux centres de l'industrie parisienne.

XIII — LA SOIREE.

Les belles toilettes inaugurées à Nantes par madame de Kerpeulvan ont été remises au jour à l'occasion du thé offert par madame Hansley, et la mère et la fille se préparent à partir pour la rue de Grenelle. Nola est charmante dans sa toilette vaporeuse de grenadine bleue, et cependant ne songe guère à regarder son image réfléchie par les hautes glaces. Elle est tout occupée de sa mère, qui a le regard sombre et la bouche amèrement contractée.

Tout à coup Gunstan entrouvre, la porte et dit :

— As-tu fait donner l'heure précise au cocher, ma mère ?

— J'ai fait décommander la voiture, Gunstan : il fait très-beau, nous avons deux cents pas à faire ; j'aime mieux marcher.

Sur un signe de madame de Kerpeulvan, Madalen déploie les manteaux de fourrures, et les élégantes toilettes disparaissent, instantanément sous ces voiles obligés. Gunstan reparaît en relevant le col de son paletot, il offre le bras à sa mère ; ils descendent suivis par Nola et Madalen, et gagnent à pied le numéro 74 de la rue de Grenelle.

L'appartement de madame Hansley, situé au premier étage, est embaumé et splendidement éclairé. Il y a encore très-peu de personnes dans l'immense salon. Madame de Kerpeulvan a donc la perspective de pouvoir causer quelque temps avec la maîtresse de la maison, qui la fait asseoir sur le canapé auprès d'elle, à la place d'honneur. Georgina, en toilette rose, s'appuie légèrement contre la cheminée de marbre blanc. Sur un signe de sa tante, elle vient s'incliner respectueusement devant l'arrivante. Quand le regard de la mère de Gunstan rencontra ce charmant visage, un soupir souleva l'épaisse, draperie de guipure blanche qui était la magnifique parure de son corsage. Il fallait bien se l'avouer, Georgina était un être capable d'inspirer un de ces sentiments profonds qui n'ont aucune ressemblance avec les fantaisies modernes. Elle ne possédait pas seulement cette beauté élégante, sympathique, qui peut n'avoir que la durée du printemps ; elle y joignait ce qui donne au visage sa véritable puissance, ce rayon d'immortelle beauté dont une âme élevée et une intelligence pénétrante sont le foyer. Sous la frange soyeuse de ses longs cils, on voyait briller deux étoiles dont la pure clarté n'était pas seulement due aux reflets de la lumière se jouant sur l'émail de la prunelle ; son regard projetait sur les âmes une impression difficile à effacer.

Après avoir salué madame de Kerpeulvan, la jeune Anglaise tendit sa main fine à Nola, et ce fut une chose charmante de les regarder l'une et l'autre en ce moment. Nola, blanche comme un lis, était avec sa toilette bleue, ses yeux d'azur, son regard craintif et voilé, ses traits déjà émaciés, absolument séraphique ; Georgina, avec ses joues veloutées et délicatement rosées, son beau regard brillant et assuré, représentait mieux la femme, la femme spiritualisée il est vrai, mais encore accessible aux espérances de bonheur humain.

Les deux jeunes filles se plurent et se comprirent tout de suite : Georgina ne quitta plus Nola, l'entraînant avec elle dans les groupes où sa présence comme maîtresse de maison devenait nécessaire.

Peu à peu le grand salon se remplit. On voyait Anglais et Français se mêler et se confondre. Madame Hansley présentait tous les arrivants à madame de Kerpeulvan, et faisait suivre l'apparition du personnage par une courte notice sur sa position, sa nationalité, son degré de parenté avec la famille.

Ainsi que Gunstan l'avait dit à sa mère, les Hansley formaient un véritable clan, et plusieurs d'entre eux avaient conquis de très hautes positions. La cordialité qui régnait entre tous ces êtres plus ou moins liés par le sang produisit un effet calmant sur madame de Kerpeulvan, et son regard jaloux se détachait quelque peu de Gunstan, qui trouvait toujours moyen de se glisser dans les environs de sa sœur et de Georgina ; elle poussa la condescendance jusqu'à complimenter madame Hansley sur la beauté et la distinction de sa nièce.

— Elle est charmante, je puis l'avouer, répondit gracieusement la tante ; ne trouvez-vous pas qu'elle a pris de nos deux nations ce qu'elles ont de meilleur ? Ceci n'a rien d'étonnant, son père étant Français, sa mère Anglaise. Du reste, elle est l'image de son grand-père maternel, que j'ai beaucoup connu et qui n'a pas été très-heureux en enfance ; mais les qualités comme les défauts sautent, dit-on, une génération, et Georgina en est un exemple. Je n'avais jamais beaucoup vu sa famille, et il a fallu que je reconnusse en elle quelque chose de particulier pour que mon intérêt devînt ce qu'il a été.

— Vous l'avez adoptée bien jeune, madame ?

— Elle avait trois ans. Son père et sa mère, qui n'avaient réussi dans leurs affaires ni en France ni en Angleterre, n'avaient pas eu plus de bonheur dans les Indes. Dans les visites quelque peu intéressées qu'ils me firent comme à la doyenne de la famille, je remarquai la chère enfant et j'eus la pensée de la ramener en Angleterre et de l'élever près de moi.

— A-t-elle encore ses parents ?

— Non aujourd'hui elle est orpheline et fort isolée, ses frères étant restés dans les colonies. Sa sœur aînée habite d'Ecosse ; mais elle s'est mariée dieux fois, elle aime les voyages et me se rencontre guère avec Georgina qu'une fois par an. J'espérais vous la présenter ce soir. Monsieur votre fils me vous en a-t-il pas parlé ? C'est une femme charmante, pétillante d'esprit, très-Française en un mot.

— Peut-être, madame ; mais, si elle porte le nom de Hansley, je, ne saurais la reconnaître, car vous m'en avez présenté plusieurs.

— Non, non, elle n'est Hansley que par sa mère, elle s'appelle Wandham

— En effet, Gunstana prononcé ce nom devant moi.

— J'aurais été surprise qu'il en fût autrement, car il l'a vue à Londres. Georgina m'a dit que sa sœur avait trouvé M. de Kerpeulvan fort remarquable et y avait fait beaucoup d'attention. Il est avéré que ma nièce Windham a toujours une grande préférence pour les Français, elle n'a rien pris des Hansley, rien. Mais la voici, je crois ; oui, c'est bien elle.

Le domestique avait ouvert la porte et annonçait madame. Windham.

Une femme très-petite et très-gracieuse, mise avec une fastueuse élégance, s'avancait, en souriant, dans le salon. A sa vue, madame de Kerpeulvan appuya brusquement son mouchoir brodé contre ses lèvres, comme pour étouffer un cri, et sa pâleur aurait certainement attiré l'attention de sa voisine si celle-ci n'avait été debout, occupée à une présentation qui, se faisait à droite du canapé.

Le regard étrangement fixe de madame de Kerpeulvan s'était rivé sur la petite dame, qui se glissait parmi les groupes, distribuant, des sourires et des poignées de main.

Gunstan se rencontra sur son passage : elle lui fit un accueil particulièrement gracieux ; ils échangèrent quelques paroles, puis elle se dirigea vers le canapé où se trouvait la maîtresse ; de maison.

— Delphine, vous voilà enfin ! dit madame Hansley d'un petit ton d'amical reproche. Attendez un instant, ma chère.

Madame Windham répondit par un signe d'acquiescement, et, se tournant, avec une vivacité pleine de grâce, vers madame de Kerpeulvan, fit un rapide mouvement en avant. Mais, devant ces traits d'une rigidité de marbre, sous le froid éclair de ce regard orgueilleux, elle recula machinalement et décrivit une profonde révérence en disant, avec un sourire mordant :

— Bien surprise et bien enchantée de vous rencontrer, madame !

Ces paroles prononcées, elle prit, le bras d'un jeune homme qui passait et se perdit dans la foule.

— Eh bien ! qu'est devenue madame Windham ? demanda madame Hansley en se rasseyant tranquillement : je voulais vous présenter l'une à l'autre.

— Nous nous connaissons, madame.

— Vous vous connaissez ?

— Beaucoup. Quel était le nom du premier mari de madame, Windham ?

— Je n'en sais rien ; j'étais aux Indes quand elle s'est mariée une première fois ; elle était fort jeune....

— Et s'appelait Delphine Marinty.

— Oui, madame. Ma nièce, Mary Hansley, avait épousé M. Denis Marinty, un homme excellent, mais sans capacité.

— Qu'est mademoiselle Georgina, votre nièce, à madame Windham, madame ?

— Sa sœur ; je vous le disais lorsqu'elle est entrée. Delphine était mariée et habitait je ne sais plus où quand Georgina est née.

En ce moment un groupe de jeunes gens qui s'avançaient vers le canapé détourna de nouveau l'attention de madame Hansley, et madame de Kerpeulvan put se voiler à l'aise derrière son éventail. Mais bientôt une voix douce prononça ces mots à son oreille :

— Mère, êtes-vous souffrante ?

C'était Nola, qui, de l'autre bout du Salon, avait remarqué l'excessive pâleur de sa mère.

— Oui. Dis à ton frère que nous allons partir, qu'il fasse immédiatement chercher une voiture.

Nola s'empressa d'aller avertir Gunstan, qui se représenta un quart d'heure après devant Sa mère.

— Tu désires partir, maman ?

— Sur-le-champ.

Madame de Kerpeulvan se leva, et, comme ses jambes chancelaient, elle prit le bras que lui offrait Gunstan.

— Vous partez, madame ? dit madame Hansley avec surprise. Ces dames vont faire de la musique Georgina chante comme un ange : il serait vraiment fâcheux que vous n'entendissiez pas Georgina chanter.

— La chaleur excessive me fait mal, répondit madame de Kerpeulvan avec effort ; je ne vais guère dans le monde, et je n'y reste jamais passé onze heures. Veuillez donc m'excuser, madame.

Et, saluant rapidement, elle entraîna Gunstan vers la porte.

Dans le vestibule, Gunstan, tout en la revêtant de ses vêtements de fourrure, voulut hasarder une question sur son agitation et l'altération de ses traits.

— Attends, dit-elle d'une voix sifflante : il y a trop d'oreilles ici.

Ils descendirent lentement l'escalier ; madame de Kerpeulvan et Nola montèrent dans la voiture qui les attendait.

— Mère, dis-moi que tu es légèrement indisposée, si tu veux que je continue ma : soirée, dit Gunstan une main sur la poignée de la portière.

Madame de Kerpeulvan lui mit la main sur l'épaule, et l'attira par ce mouvement dans la voiture.

— Mon fils, dit-elle d'une voix brisée mais stridente, pardonne-moi le coup, que je vais te porter ; mais elle est la sœur de madame Trahec, elle deviendrait la maîtresse de Kertan, et cela, je ne le souffrirai jamais, jamais !

— Monsieur, gare à la roue ! cria la voix rauque du cocher.

Gunstan recula machinalement, ferma la portière, et demeura un instant immobile, stupéfié suivant d'un regard éperdu la voiture qui emmenait sa mère.

XIV — A LA MAISON-GRISE

Le soleil printanier baignait de lumière la vieille église de Sainte-Anne, et la zone lumineuse s'étendait jusqu'à la Maison-Grise, la riante et simple habitation de l'abbé de Kerpeulvan.

L'angélus venait de sonner, et le prêtre en murmurait les dernières prières, quand son domestique boiteux, Jean Kerbic, s'approcha de lui et lui remit une lettre.

— L'écriture de Gunstan, je crois ! murmura l'abbé en se couvrant ; cependant cette lettre ne porte pas le timbre de Paris.

Et regardant plus attentivement la suscription de la lettre :

— Ils sont à Kerpeulvan, ajouta-t-il : ce retour me paraît brusqué.

Il déchira l'enveloppe, gagna la tonnelle recouverte de vigne, s'assit et lut lentement ce qui suit :

Kerpeulvan, ce 15 mars.

Mon cher oncle,

Je prends aujourd'hui la place de Nola, et viens vous entretenir d'une affaire d'où dépend le bonheur de ma vie. Permettez-moi de reprendre les choses de haut.

Quand je suis arrivé à Nantes, mon ami Ernest de Borde m'a introduit dans une famille anglaise avec laquelle j'ai entretenu des relations suivies et fort amicales. Dans ce cercle étranger du moins, ma mère ne me poursuivait pas de sa surveillance de plus en plus excessive.

Parmi les nombreuses jeunes filles, qu'entre jeunes gens nous appelions en masse du nom de la principale famille, la famille Hansley, il s'en est trouvé une qui m'a inspiré tout d'abord une sympathie peu ordinaire. Je n'avais garde de parler à ma mère du sentiment qui me poussait à me rendre de plus en plus assidu aux réunions anglaises : elle n'a jamais voulu me faire épouser que Clotilde du Guilvin, et, je l'avoue, je ne me croyais pas non plus tellement enchaîné, qu'il fallût en venir à un aveu solennel.

Sur ces entrefaites est survenu le voyage de Londres dont Nola vous a parlé. Mademoiselle Georgina en faisait partie, et, en Angleterre, j'ai été accueilli par les parents chez lesquels elle était avec la tante qui l'a adoptée.

J'ai donc vécu deux mois dans son intimité, et, quand je suis revenu à Paris, je ne pouvais plus me faire illusion : j'avais disposé de mon cœur et fixé mon avenir.

J'ai fait ce que j'ai pu auprès de ma mère pour la bien disposer à l'égard de ce mariage qui lui a naturellement déplu. Enfin elle pressentit que ma volonté serait d'autant plus inflexible, que rien, dans cette alliance, n'était opposé à la raison.

Madame Hansley laissera à sa nièce une fortune supérieure à la mienne ; cette jeune fille est Anglaise, mais fervente catholique et pleine de sympathie pour la France : vous le voyez, il n'y avait pas un obstacle. Maman souffrait, mais laissait aller. Tout à coup il se découvre que mademoiselle Georgina ne s'appelle pas réellement Hansley comme sa tante, mais Marinty, et qu'elle est la sœur de madame Trahec.

Une révolution s'opère dans les idées de ma mère, elle déclare qu'elle ne consentira jamais à mon mariage. Mon cher oncle, j'ai été huit jours sous le coup de cette découverte. Depuis mon enfance, maman me distille sa haine contre l'étrangère qui lui a ravi le cœur de son père et sa fortune : la voir devenir ma sœur m'était affreusement pénible.

Je me suis brusquement éloigné des Hansley, j'ai été quinze jours sans voir miss Georgina ; mais renoncer à elle m'a paru au-dessus de mes forces. J'ai réfléchi froidement à ce qui nous séparait, et, devant cette réflexion impartiale, tout est tombé, excepté la passion de ma mère. Que madame Windham se soit fait aimer de mon grand-père et se soit fait donner le domaine de Kertan, je le regrette ; mais je n'y vois rien de déshonorant, rien qui puisse anéantir mes projets de mariage avec sa sœur. Au demeurant, madame Windham, que j'ai entrevue à Londres, est une fort aimable femme qui a montré du tact, de la discrétion, et qui a bien modifié le portrait que je me faisais de l'ennemie de ma mère. J'ai donc pensé que le bonheur, et peut-être la dignité de ma vie entière, ne pouvaient dépendre de semblables circonstances, et, soutenu par Nola, j'ai combattu à outrance la résolution de maman. Elle s'est montrée inflexible. Nous avons lutté journellement pendant un mois : elle a toujours dit non. Et un beau jour, se figurant que la famille :Hansley m'excitait en-dessous, elle m'a ordonné de la suivre à Kerpeulvan, et nous avons subitement quitté Paris. Je lui ai obéi ; mais, il faut que je vous le dise, mon cher oncle, c'est ma dernière obéissance.

Le sang des Trahec coule aussi dans mes veines, et ce qu'ils ont de volonté pour leur haine, je l'aurai pour mon amour. Toutefois je veux essayer une dernière démarche de conciliation. Voulez-vous la faire ? voulez-vous venir dire à ma mère que je ne céderai pas cette fois, le lui affirmer ?

Il me serait douloureux de me passer de son consentement ; mais j'en viendrai à cette extrémité, estimant que le bonheur de ma vie ne peut être sacrifié à un caprice tyrannique. J'espère encore en votre intervention. Ma mère me croit dominé par une de ces passions folles et éphémères qui ôtent toute puissance à la raison ; elle se trompe : je sais ce que je veux et pourquoi je le veux, ce que je fais et pourquoi je le fais. Depuis notre arrivée à Kerpeulvan, je ne lui demande plus rien, nous ne nous parlons plus, elle ignore que madame Windham et sa sœur sont à Kertan, et que je correspond avec elles. Puisque je trouve à mon foyer même l'ennemi de mon propre bonheur, je prends des alliés où j'en trouve. Mais cette situation extrêmement tendue ne peut durer davantage : ma mère souffre, et je souffre, plus encore.

Venez donc, et tâchez de la persuader de ce que je vous écris. Sur mon honneur, jamais je ne renoncerai à mademoiselle Georgina, à moins qu'il ne me soit prouvé qu'elle n'est pas digne de porter mon nom. Quanta y renoncer uniquement parce qu'elle est la sœur de madame Trahec, jamais, jamais, jamais !

Cher oncle, je vous appelle à mon aide : que ma mère sache, à n'en pas douter, qu'elle se joue de mon repos et du sien.

GUNSTAN DE KERPEULVAN.

« P.- S. Il faut que la question soit tranchée cette semaine : c'est pourquoi je vous demande une prompte intervention. »

Le visage très-calme de l'abbé Gabriel s'était empreint, d'émotion en lisant cette longue et ardente épître, et, après en avoir murmuré le dernier mot, il poussa un profond soupir. Puis il se leva et appela du geste Jean Kerbic, qui sarclait une plate-bande et tournait sans cesse les yeux vers son maître :

— Qu'a dit le médecin du chemineau malade, Jean ? demanda-t-il.

— Qu'il en avait à peine pour la journée, monsieur !

— On ne m'a pas fait chercher ?

— Non, car son frère est comme un enragé ; mais je sais que le pauvre diable a dit à sa femme : « Si je dois graisser mes bottes pour le grand voyage, je veux le monsieur de la Maison-Grise. »

— C'est bien, j'irai, dit l'abbé ; mais demain, après la messe, vous attellerez, mon bon Jean, et vous me conduirez à Kerpeulvan.

— Les maîtres y sont, je crois, monsieur.

— Oui.

— Le débitant ne m'a pas menti, il a même ajouté... mais, si c'est un commérage, je ferais peut-être mieux de...

— Non... finissez, Jean : aujourd'hui j'ai mes raisons d'écouter les on-dit.

— Eh bien, il assure que madame et son fils sont comme chien et chat, et qu'on ne les voit plus ensemble, ce qui étonne tout le monde.

— Le monde ferait bien de s'occuper de ses propres affaires, Jean : dans les familles les plus unies les sujets de division ne manquent pas. Venez me servir mon dîner, et ne vous laissez jamais aller à parler inutilement de votre prochain.

XV — LE CONCILIATEUR

Le lendemain, un peu après huit heures, l'abbé de Kerpeulvan monta dans le modeste cabriolet qui lui servait dans ses courses de charité un peu éloignées, et le poney, conduit vigoureusement par Jean Kerbic, prit le chemin qui menait à Kerlud.

Le trajet comptait plusieurs de ces lieues bretonnes qui s'allongent singulièrement sous la mesure métrique, et le bon prêtre fit quelques courtes haltes dans les villages qu'il traversait.

Dans le pays qu'il évangélisait depuis si longtemps, il exerçait un apostolat particulier : il était l'ange des pécheurs endurcis, le conseil des veuves, le père des orphelins ; chacun de ses pas était dirigé vers un but bien arrêté, sa vie était plus que jamais un enchaînement de dévouements obscurs et souvent ignorés.

La dernière halte eut lieu au presbytère de Kerlud, où il prit un léger repas.

L'apparition de Nola à l'église avait appris au curé le retour de la famille de Kerpeulvan au vieux manoir, et Nola lui avait semblé bien triste.

Du reste, on disait déjà dans le pays que M. Gunstan et madame de Kerpeulvan étaient tout changés depuis leur voyage de Paris, et la curiosité des femmes, était fort excitée.

L'abbé de Kerpeulvan répondit à ces confidences par des réflexions générales sur l'instabilité des sentiments et des habitudes, et sur le danger d'attacher de l'importance à des remarques faites en l'air. Néanmoins en quittant Kerlud, il se disait que la position était bien tendue, puisque la malignité publique était excitée à ce point.

Il sortit à pied du bourg en récitant son bréviaire, et, un peu avant d'arriver à la bifurcation du chemin, il s'arrêtait pour attendre Jean Kerbic, quand il s'entendit appeler, de l'autre route. Un break, où se trouvaient plusieurs personnes qu'il ne reconnut pas au premier regard, s'y enfonçait.

Mais tout à coup, du milieu du groupe, s'élevèrent un gros parapluie et une petite figure ridée encadrée de papillotes grises, et l'abbé, reconnaissant mademoiselle Augustine, souleva son chapeau et l'agita de la main ; puis, voyant que la voiture s'arrêtait et que les voyageurs en descendaient, il pensa qu'ils désiraient lui parler ; et s'avança vers la famille du Guilvin, complétée par mademoiselle Augustine.

— Vous allez à Kerpeulvan, l'abbé ? demanda mademoiselle Augustine en s'appuyant sur son vieux parapluie.

L'abbé fit un signe d'assentiment.

— Vous, trouverez du changement : on ne, sait vraiment ce qui se passe dans ces têtes volcaniques. Le savez-vous, l'abbé ?

— Je n'ai pas revu Armelle depuis son retour de Paris ; j'ignorais même qu'elle fût revenue à Kerpeulvan depuis quinze jours.

— Et nous, donc ! c'est par hasard que nous l'avons appris. Notre fermier du Guilvin a rencontré Gunstan dans la presqu'île du côté de Kertan, et c'est sur cette nouvelle que nous sommes venus les voir. Nous ne nous attendions pas à l'accueil qu'ils nous ont fait. Armelle est pâle à faire peur et parle à peine, n'est-ce pas, Firmin ? et Gunstan a un air concentré à la Trahec.

— Armelle nous a dit qu'elle a été fort malade à Paris, dit madame du Guilvin.

— Gunstan aussi, probablement, car il n'est pas moins changé qu'elle, ajouta Clotilde tristement.

— Nola elle-même est bien triste, dit Auguste.

— Donc, donc il y a quelque chose, finit mademoiselle Augustine.

— Allons, je Vois que ma visite ne sera pas inopportune, dit doucement l'abbé : s'il y a quelque affliction sous roche à Kerpeulvan comme ailleurs, il est naturel que je m'y présente.

— Et puis, enfin, oh vous confiera peut-être le secret, ce qui est déjà un soulagement, remarqua mademoiselle Augustine ; je ne doute pas que vous ne soyez plus heureux que nous, qui n'avons pu rien tirer d'Armelle. Pour

expliquer son changement, elle allègue l'état de sa santé ; mais je la connais, il y a autre chose. Pourvu qu'elle n'ait pas fait de dettes, l'abbé ! Les gens qui vont ainsi courir par les grandes villes l'hiver mettent volontiers le prix des fermages sur leurs épaules et reviennent souvent déplumés jusqu'à l'os.

— Armelle a de l'ordre : je ne crois pas qu'il s'agisse d'un souci d'argent. Dans chacune de ses lettres, Nola m'a toujours parlé du mauvais état de la santé de sa mère fort ébranlée depuis longtemps.

— Mais on vous dit que Gunstan, qui n'a jamais eu la santé ébranlée, est aussi changé qu'elle ?

— Dans tous les cas, abstenons-nous des conjectures, dit l'abbé discrètement : il n'est si beau ciel sur lequel ne se forment des nuages, le mieux est de laisser passer.

— C'est égal, ces gens-là piquent ma curiosité, dit mademoiselle Augustine ; je m'y connais, il y aura une explosion : Armelle ressemble à son père d'une manière saisissante. Allons, l'abbé, ne me prêchez pas, c'est inutile ; je sais que j'ai dit une sottise devant ces enfants, auxquels je dois apprendre à respecter les secrets de famille, quels qu'ils soient. Adieu, et bon voyage ! Sur ces paroles la vieille demoiselle retourna vers la voiture, et l'abbé regagna le rond-point où son cabriolet l'attendait..

De Kerlud à Kerpeulvan la distance fut vite parcourue. Le cabriolet allait tourner le petit chemin qui aboutissait à la grande grille, quand Jean Kerbic arrêta court son cheval.

— Je crois que M. Gunstan, qui est sur la falaise, nous a vus, dit-il : il accourt vers nous ; faut-il l'attendre, monsieur ?

— Oui, Jean, attendez ; mais descendez et restez à la tête de votre cheval, pendant que je souhaiterai le bonjour à mon neveu.

L'abbé avait à peine prononcé ces mots, que son vieux cocher se leva, et, mettant le pied sur le brancard, se laissa glisser à terre.

Gunstan arrivait en courant.

La rapidité de sa course avait teint ses joues d'un rouge ardent ; mais sa physionomie était sombre et ses traits fatigués.

Il sauta sur une jante de l'une des roues de derrière, ce qui mit son visage au niveau de celui de son oncle.

Ils se regardèrent fixement sans parler, et, l'abbé tendit à Gunstan sa main, que le jeune homme serra fortement dans la sienne.

— Mon oncle, vous avez compris la gravité de la situation ?

— Je l'ai comprise.

— Vous sentez qu'il ne s'agit pas d'une fade sentimentalité, d'un projet en l'air, mais d'une chose qui me tient aux fibres du cœur ?

— Je le sens.

— Vous êtes convaincu que cette fois je ne céderai pas à ma mère ?

L'abbé fixa une seconde fois son regard pénétrant sur le visage de Gunstan, qui était devenu d'une mate pâleur, et répondit avec un soupir :

— J'en suis convaincu.

— Alors je ne vous retiens plus ; que Dieu, dont l'amour inspire tous vos actes, vous donne la force de persuasion nécessaire. Pour moi, ma résolution est prise. Si ma mère ne veut pas me donner son consentement, je m'en passerai ; si mademoiselle Georgina, comme elle me le fait entendre, refuse de son côté de passer outre, je m'expatrie. C'est irrévocable. Je guetterai votre passage sur la falaise et vous attendrai auprès du menhir. Votre réponse précipitera les choses : vous êtes le seul être qui ayez une ombre d'influence sur ma mère ; si elle refuse de vous écouter, le sort en est jeté, je me sépare d'elle.

Ces paroles furent prononcées d'une voix nerveuse et avec un accent plein de résolution.

Gunstan sauta dans le chemin et reprit le chemin de la falaise.

— Marchez au pas jusqu'à la grille, Jean, commanda l'abbé.

Jean, qui était resté discrètement à la tête du poney, l'entraîna jusqu'à la grille, qui leur fut ouverte par Madalen.

L'abbé mit pied à terre.

— Où sont ces dames, Madalen ? demanda-t-il.

— Dans le petit salon, monsieur : je vais vous y conduire.

Elle précéda l'abbé dans la maison et dans le grand corridor qui reliait entre eux les vastes appartements du rez-de-chaussée. Au moment d'arriver devant la porte du salon, elle se détourna, et, se penchant vers le prêtre :

— Que le bon Dieu bénisse votre visite, monsieur, dit-elle bien bas ; il me semble que de grands malheurs menacent mes chers maîtres : ils souffrent à en mourir.

— Armelle aussi ?

— Elle n'est pas reconnaissable : quand M. Gunstan n'est pas là, c'est comme un délire qui la prend parfois. Mademoiselle Nola ne peut plus la quitter des yeux.

— Et Gunstan ?

— Toujours en colère et en bateau, ne voyant plus sa mère pour ainsi dire, ne lui parlant plus. Ma pauvre grand'mère est tellement saisie de les voir ainsi fâchés l'un contre l'autre, qu'elle grelotte la fièvre depuis notre arrivée.

L'abbé fit un geste désolé, puis se recueillit : Madalen venait d'ouvrir la porte du salon où se trouvait madame de Kerpeulvan.

XVI — LA DERNIERE TENTATIVE

Armelle, assise sur sa chaise haute, travaillait à sa tapisserie. Quand le regard de l'abbé tomba sur le visage qui se dessinait en blanc sur le rideau ponceau, il ne put retenir un tressaillement. Ce qui donne aux ressemblances de la parenté un caractère saisissant, c'est de voir la même passion agiter l'être qui ressemble à celui qui a disparu. La colère, l'envie, la douleur, la haine, l'amour, le sarcasme, la tendresse, le dédain, animant soudain les traits d'une expression particulière, produisent des ressemblances étranges.

Les traits de madame de Kerpeulvan s'étaient creusés, allongés et comme pétrifiés ; son regard était clair et froid ; ses lèvres, même au repos, avaient un pli amer et ironique : l'abbé revoyait M. Trahec.

Elle accueillit l'abbé avec un calme qui le stupéfia. Il s'était attendu à la trouver aigrie, mécontente, abattue par la lutte : il la trouvait roide, froidement dédaigneuse, se redressant en quelque sorte sur les désolations intimes de son cœur. Nola, qui travaillait silencieusement à ses côtés, et qui paraissait accablée, souhaita timidement le bonjour à son oncle et serra précipitamment son petit attirail de peintre.

— Que fais-tu, Nola ? dit madame de Kerpeulvan d'une voix qui semblait couper les syllabes ; pourquoi quitter le salon ?

— Mère, je croyais... je pensais que...

— Que j'avais à parler à ton oncle ; je n'ai absolument rien à lui dire que tu ne puisses entendre.

— J'aimerais à te voir sans témoin, Armelle, dit doucement le prêtre.

— Pourquoi, mon oncle ? pour m'entretenir de Crunstan ? c'est inutile. Cette affaire se traite à ciel ouvert entre nous, et je vous prie de m'épargner de revenir sur ce sujet.

— Telle est cependant mon intention : il est nécessaire que je te parle de ton fils.

— Je vous le répète, mon oncle, c'est inutile. Le temps des confidences et des conseils est passé. La position est affreuse, mais nette ; et, au point où en sont les choses, qui oserait se placer entre mon fils et moi ?

Tout autre que l'abbé Gabriel se serait tenu pour battu. Lui se contenta de hocher doucement la tête et reprit :

— Il ne faut jamais étouffer la lumière, de quelque part qu'elle vienne, et je ne peux croire que tu te joues de sang-froid du bonheur de ton fils.

— Son bonheur ! Il y a six mois il ne connaissait pas cette jeune femme, même de nom, et il lui sacrifierait sa mère ?

— Sacrifier sa mère lui répugne certainement ; mais doit-il se sacrifier lui-même, ma fille ?

— Sans hésiter.

— Armelle, Armelle, encore une fois, n'as-tu pas plus de souci du bonheur de ton fils ?

— Mon oncle, vous le savez mieux que personne : je n'ai vécu que pour lui ; mais le jour où il vient me demander d'établir maîtresse légitime à Kertan la sœur de celle qui a détruit mon bonheur et qui s'est emparée de ma fortune, je m'y refuse.

— Armelle, cette décision ne peut être irrévocable.

— Elle l'est, mon oncle.

— Mais si ta résistance pousse Gunstan à quelque extrémité ?

— Il me demande l'impossible, je ne puis lui accorder l'impossible.

— Mais s'il résiste, te : dis-je ; s'il se révolte absolument, s'il agit sans te consulter, s'il te quitte...

— Je verrai jusqu'où peut aller l'ingratitude humaine.

— Ma fille, il ne peut nous être donné de jeter ainsi hors de leur devoir, sans une raison très-grave, les êtres confiés à notre garde.

Madame de Kerpeulvan gardait un silence farouche.

— Au moins, fais-moi une promesse ; avant de donner une réponse irrévocable à ton fils, consulte Dieu dans ta prière, scrute tes motifs devant celui qui scrute les cœurs.

— Pour une chose qui touche à l'intime de mon cœur et de ma vie, je ne consulte que moi-même. Je me suis consultée, j'ai répondu : Non.

L'abbé en avait assez entendu : il garda le silence à son tour, et la conversation ne fut plus qu'un insignifiant échange de paroles sur la visite des du Guilvin et autres incidents de cette importance.

— Mon oncle, vous permettrez que Nola me remplace près de vous aujourd'hui, dit madame de Kerpeulvan quand l'abbé se leva pour partir ; je marche difficilement et je ne pourrais vous voir longtemps sans revenir à ce sujet douloureux qui ne sort pas de ma pensée, mais dont je, ne veux plus parler, même à vous. Un de ces jours nous irons vous voir et prendre congé. J'arrange mes affaires de façon à pouvoir quitter Kerpeulvan pour longtemps. Nous ferons un grand voyage pour distraire Gunstan : au premier calme qui se fera dans son esprit, nous partirons.

Elle se leva en prononçant ces dernières paroles, et tendit à son oncle une main qu'il pressa en soupirant.

Nola sortit du salon avec lui et le suivit jusqu'à sa voiture, qui était restée tout attelée, par son ordre. Le vieillard et la jeune fille paraissaient également soucieux, également abattus.

— Comment finira cette lutte, Nola ? demanda le prêtre tout à coup.

— Mon oncle, je n'en sais rien ; depuis que l'affaire est entamée, pas un d'eux n'a fait l'ombre d'une concession.

— Je suis désolé relie ne cédera pas.

— Jamais, je l'ai dit à Gunstan.

— Et que répond-il ?

— Qu'il ne cédera pas non plus.

— Je l'ai trouvé bien changé, et ta mère, malgré son énergie, me semble très-souffrante.

— Elle l'est. Voilà un mois qu'elle ne mange plus, qu'elle ne dort plus ; elle a des mouvements fébriles dans les mains, et, quand elle se trouve seule avec moi, son regarda quelque chose d'égaré.

— Il est temps que cela finisse.

— Oui ; mais comment prévoir l'issue de ce conflit ? Pour moi, je m'y perds.

— Laissons faire Dieu, ma fille : c'est un de ses châtiments de nous livrer aux passions de nos cœurs ; mais il mesure les épreuves à notre faiblesse. Adieu, tiens-moi au courant, prie beaucoup et va-t'en, car Gunstan m'attend auprès du menhir, et c'est précisément parce que ma réponse n'est pas d'une nature consolante que je ne dois pas le faire languir.

Nola s'éloigna, et l'abbé, se tournant vers Jean Kerbic :

— Marchez lentement, ordonna-t-il ; comme je pense retrouver mon neveu dans les environs, du menhir, je suivrai la voiture à pied.

Ils traversèrent au pas le chemin aride tracé le long des falaises et arrivèrent en face d'une de ces pierres gigantesques dont M. Yves de Kerpeulvan aimait à étudier les origines. Gunstan, les bras croisés, les yeux sur la mer, était appuyé contre le monolithe. Au bruit des roues il tourna vivement la tête et marcha lentement au-devant de son oncle. En l'abordant, il lui demanda d'une voix basse et émue :

— Avez-vous obtenu quelque chose ?

— Hélas ! non.

— Rien, rien ?

— Rien absolument ; il faut prendre patience, mon enfant, il faut...

— Il faut en finir, dit Gunstan dont le pâle visage s'empourpra. Merci, mon oncle, et adieu !

Et, enfonceant son chapeau sur ses sourcils par un geste plein d'une résolution sauvage, il reprit à pas de course le chemin de Kerpeulvan. Il passa comme un ouragan dans la cour, traversa le corridor, ouvrit la porte du salon, et, la fermant derrière lui, resta appuyé contre le chambranle, ses yeux ardents fixés sur sa mère, que Nola n'avait pas encore rejointe.

Les scènes étaient tellement fréquentes entre eux depuis quelque temps, que madame de Kerpeulvan ne manifesta aucune émotion de l'attitude étrange que prenait Gunstan devant cette porte.

— Ma mère, dit-il en croisant les bras sur sa poitrine, il faut en finir.

— Finissons-en, mon fils.

— Es-tu résolue à t'opposer à mon bonheur ?

— Je donnerais ma vie pour ton bonheur ; mais je m'oppose à ton mariage avec la sœur de madame Trahec.

— Ta as plus de haine pour ta belle-mère que d'amour pour ton fils.

— Mon amour et ma haine ne se sont jamais nui jusqu'au jour où tu les as mis en présence.

— Eh bien, le moment est venu de choisir entre eux. Si tu m'aimes, consens à mon mariage, je t'en supplie une dernière fois... une dernière fois !

Madame de Kerpeulvan regardait ardemment son fils. Qu'eût-il fallu pour qu'en cet instant elle lui tendît les bras en lui disant : Sois heureux ! Un de ces soupirs en haut qui attirent des forces suffisantes pour immoler généreusement une passion, quelle qu'elle soit.

Mais cette âme s'était volontairement fermée du côté du ciel, et, la nature n'étant pas plus forte que la nature, elle ne ressentit qu'une impression de colère à cette supplication suprême. Le démon de l'orgueil toucha en elle la fibre du passé ; elle ne, pensa qu'à madame Trahec.

— Une dernière fois soit, Gunstan ! répondit-elle avec une mordante ironie.

Et, rejetant la tête en arrière par un mouvement hautain :

— Jamais ! prononça-t-elle.

Gunstan ne répondit pas ; il ouvrit la porte, traversa le corridor, la cour, la plate-forme, la jetée, et, sautant dans son bateau, il dit à Yan qui larguait la voile :

— A Kertan !

XVII — AU CHATEAU DE KERTAN

Kertan, longtemps abandonné, avait vu soudain reparaître son ancienne maîtresse dont le nom avait changé, mais non le caractère. A peine arrivée dans son ancien domaine, madame Windham l'avait rempli de travailleurs, et, en huit jours, l'avait transformé.

Nous la trouvons occupée de ses jardiniers, qui, sous sa surveillance, tracent de larges corbeilles ovales dans les gazons plantureux.

Georgina, qui l'accompagne, lui dit, en passant un brin de réséda dans sa fine ceinture :

— Vous paraissiez fatiguée, Delphine ?

— Je le suis en effet : je me demande si c'est l'air vif que l'on respire ici qui augmente ma douleur dans le côté ; mais depuis hier je souffre beaucoup.

— Vous êtes restée très-longtemps debout, asseyez vous.

La jeune fille passa le bras de sa sœur sous le sien et l'entraîna vers le banc adossé contre la maison. Madame Windham s'assit, et, tirant un papier de sa poche, se mit à le lire en souriant.

— Vous, ai-je lu la dernière missive de M. de Kerpeulvan, Georgina ? dit-elle tout à coup.

— Celle, que vous avez reçue hier soir ?

— Oui.

— Certainement, vous me l'avez lue.

— Ne trouvez-vous pas que son irritation contre le despotisme de sa mère grandit singulièrement ?

— Si, et je le regrette, car je n'approuve pas qu'il s'irrite ainsi.

Madame Windham fixa sur sa sœur des yeux qui n'avaient plus le magique éclat de la jeunesse, mais dont le regard conservait une séduisante vivacité.

— Et en cela je vous trouverais bien étrange, dit-elle ; si je ne savais combien le fanatisme religieux met les idées à l'envers. Voilà un jeune homme charmant, — il est charmant, Gunstan, — qui vous aime, qui veut vous épouser envers et contre tous, et vous n'admettez pas qu'il s'irrite contre la seule personne qui s'imagine de traverser son inclination ?

— Cette personne est sa mère, Delphine.

— Ce qui n'empêche pas qu'elle se montre absolument injuste envers son fils.

— Delphine, je vous l'avoue, c'est cette injustice que je ne comprends pas. Qu'est-ce qui irrite si fort madame de Kerpeulvan contre moi ? Je ne connais le passé qu'imparfaitement : j'ignore donc si elle agit justement ou injustement ; mais je suis désolée que M. Gunstan ait à choisir entre nous deux.

— Enfin, il est temps que le choix se fasse, je ne suis venue ici que pour hâter votre mariage, et soutenir le pauvre Gunstan dans sa légitime révolte. Ce n'est pas la première fois que cette, orgueilleuse Armelle et moi entrons en lutte, et jusqu'ici elle n'a pas été la plus forte. J'ai d'abord éprouvé un certain plaisir à voir ses espérances trompées par le tour que le hasard lui jouait, et, puisque je me suis mêlée de cette affaire, je veux qu'elle réussisse ; mais cela traîne trop en longueur, et je vous engage à vous montrer très-raisonnable et plus souple. Cette humidité me prend à la poitrine, et je me suis toujours déplue dans cet affreux Kertan dont la possession, m'a valu la détestation de votre future belle-mère.

— Mais enfin je ne suis pour rien dans ces anciens arrangements d'intérêt, je ne comprends pas qu'elle me fasse porter la peine d'événements qui ont précédé ma naissance.

— Ma chère, il y a vraiment de quoi la mettre en rage. Vous êtes ma sœur, ce qui n'est pas un mérite à ses yeux ; mais ceci ne fait que s'ajouter au véritable motif de sa colère. Elle ressemble tellement ! son père, que je la connais bien. Au fond elle est désespérée de voir son fils faire un mariage d'inclination.

— Vous Croyez, Delphine ?

— J'en suis sûre ; mais n'est-ce pas le bateau de Gunstan qui vient là-bas ?

Georgina porta à ses yeux un élégant lorgnon d'argent qui pendait à sa ceinture, et répondit :

— C'est lui.

— Il vient bien tard aujourd'hui : il y aura eu quelque scène nouvelle. Cette femme est véritablement intraitable. Tâchez de bien recevoir ce pauvre Gunstan, Georgina ; il montre plus de patience qu'aucun homme au monde. Quand M. Trahec a voulu m'épouser, il n'a pas fait autant de cérémonies avec sa fille et ses désespoirs.

Comme madame Windham prononçait ces paroles, le bateau de Gunstan stoppait contre la jetée.

Le jeune homme descendit à terre et se dirigea à pas lents vers madame Windham. Georgina avait imaginé d'aller moissonner quelques brins de réséda dans une corbeille voisine ; mais la voix de sa sœur la rappela bientôt.

— Venez donc, Georgina, disait madame Windham, il s'agit bien vraiment de vous parfumer de réséda.

Et quand la jeune fille se fut rapprochée d'elle et eut répondu par un beau regard au salut du sombre Gunstan, elle ajouta. :

— Ma chère, il faut absolument sortir de votre sérénité. Les choses ont marché depuis hier. M. de Kerpeulvan a fait une tentative suprême : il a échoué. Raisonner est désormais inutile, et, puisque sa mère s'obstine par caprice à refuser son consentement, il vous supplie de passer outre.

— Je vous en supplie, répéta Gunstan. Georgina avait pâli et son regard limpide s'était voilé.

— Vous m'affligez, répondit-elle, vous m'affligez profondément ; mais je ne saurais m'en prêter à une sorte de mariage clandestin.

Madame Windham bondit sur son banc.

— Oh ! mais quelle comédie est ceci, Georgina ? dit-elle ; n'avons-nous pas été suffisamment patients ? Si M. Gunstan avait voulu me croire, il y a longtemps qu'il se serait marié sans le consentement de sa mère. Cela se fait tous les jours. Soyez donc un peu raisonnable. Quoi de plus simple, voyons ? Nous partons pour Londres demain, nous convoquons la famille, et le mariage se fait dans une chapelle catholique. N'est-ce pas tout ce qu'il faut à une fanatique de votre espèce ?

— Ma chère Delphine, je vous l'ai dit et redit, une fanatique de mon espèce ne veut pas ignorer sa destinée par la révolte contre une autorité légitime. Je ne puis croire que madame de Kerpeulvan ne cède pas devant notre persévérance. Pour moi je n'ai qu'une réponse : Attendre.

Gunstan, qui l'écoutait, devint très-pâle et regarda madame Windham d'un air sombre.

— Mon Dieu ! Georgina, vous me portez sur les nerfs avec votre singulière patience, s'écria madame Windham : on dirait que vous vivez dans l'éternité ; mais moi, je vis dans le temps, et M. de Kerpeulvan aussi : ayez donc la bonté de penser à moi qui ai la poitrine si endommagée, et à M. Gunstan dont le cœur a contracté une maladie. Monsieur de Kerpeulvan, vous souperez avec nous, n'est-ce pas, je vous en prie. Venez voir mes nouveaux massifs : pas un mot, pas un mot ! Donnez-moi votre bras, je me sens malade. Tout est contrariété pour moi dans cette affaire, qui marcherait sur des roulettes sans l'entêtement de Georgina. Il faut être d'acier pour se mêler de faire réussir quelque chose avec des personnes aussi originales.

Ces dernières paroles prononcées, elle se leva, prit le bras de Gunstan et l'entraîna vers les massifs en lui disant à l'oreille :

— Restez ce soir, je vous le demande : nous enlèverons son consentement ; vous serez marié dans huit jours.

XVIII — ABANDONNÉE !

Yan comparait pour la dixième fois devant sa maîtresse inquiète et irritée.

— Yan, quand a-t-il quitté Kertan ?

— Je l'ignore, madame.

— Répète-moi ce qu'il t'a dit.

— Il était pâle comme un mort ; il m'a seulement dit : « Retourne à Kerpeulvan ! » et il m'a mis une pièce de vingt francs dans la main. Je lui ai demandé : « Que faut-il dire à madame ? » Il m'a répondu : « Rien... je lui écrirai. » Et il est parti.

Madame de Kerpeulvan fait un signe d'impatience et retourne dans son salon.

Voilà deux jours que Gunstan n'a pas donné signe de vie, et chaque habitant de Kerpeulvan est devenu une sentinelle inquiète : les domestiques, moins Barba qui grelotte la fièvre dans son lit clos, partagent l'inquiétude de leurs maîtresses.

Lés fenêtres s'ouvrent sans cesse, les regards interrogent sans cesse Thorizon.

L'agitation de madame de Kerpeulvan grandit à mesure que cette seconde journée avance : elle se rappelle le dernier mot qu'elle a jeté à son fils et le regard qui lui a répondu ; elle erre de la plate-forme à la falaise, croyant voir Gunstan dans chaque ombre d'homme qui lui apparaît.

A la fin de l'après-midi, n'y tenant plus, elle commande à Yan d'atteler, à Nola de revêtir sa toilette de sortie, à Madalen de se tenir prête à accompagner Nola.

Sa voix est si brève, son regard si impérieux, qu'il est bien prouvé que toute, observation est inutile.

— Nola, tu vas aller au Guilvin, et, si tu n'y trouves pas ton frère, tu partiras pour Sainte-Anne.

— Et vous, mère ?

— Moi, je reste l'attendre ici : il va revenir sans doute. Avec son étourderie habituelle, il a oublié de nous faire prévenir, et si je n'avais certaines raisons particulières de m'inquiéter, je ne m'inquiéterais pas.

— Mère, si vous gardiez Madalen !

— Non, si tu vas jusqu'à Sainte-Anne, la nuit te surprendra en route, et il n'est pas convenable que tu sois seule.

— Mais vous le serez, vous !

— Du tout, j'ai Barba, et le jardinier sera de retour pour sept heures, je pense.

— Il m'a dit de ne pas fermer la petite porte, ce qui annonce qu'il reviendra très-tard, objecta Madalen, et il y a grande marée, madame, les vagues battront les murs du château.

— Qu'importe ! cela n'arrive-t-il pas deux fois par an ? Partez et ramenez-moi Gunstan demain. Si, comme je le crois fermement, il est chez ton oncle, envoie-moi un exprès sur-le-champ. Je te défends de revenir ce soir.

Nola et Madalen montèrent en voiture, et madame de Kerpeulvan, restée seule, regagna son petit salon.

Elle demeura longtemps immobile à sa place ordinaire, plongée dans une sorte de torpeur qui succédait à l'agitation de la journée. Tout à coup elle se leva. Le silence absolu de cette maison lui causait une sensation d'épouvante : elle sortit du salon, et, gagnant le vestibule, appela :

— Barba !

— Madame, répondit la voix cassée de la vieille femme.

Et elle ajouta précipitamment :

— Est-ce qu'il arrive ?

— Non.

— Madame, n'est-il pas temps de préparer votre souper ?

— Je ne souperai point. Nola m'a fait goûter : je ne pourrais rien manger de plus ce soir.

— Mais lui !

— Qui lui ?

— M. Gunstan, quand il reviendra.

— Son couvert est mis, il y a de la viande froide sur la table. Que me voulez-vous ?

Cette dernière demande s'adressait à Jean Kerbic, le domestique de l'abbé Gabriel, qui apparaissait sur le seuil de la porte et qui mettait son vieux chapeau à la main.

— Vous remettre cette lettre, madame.

Madame de Kerpeulvan prit la lettre et demanda :

— Y a-t-il une réponse ?

— Non, madame.

Elle prit dans sa poche son porte-monnaie, l'ouvrit, en tira une pièce d'argent, et, la tendant au messager :

— Voici pour vous, dit-elle, vous pourrez souper à Kerlud.

L'ayant ainsi congédié, elle entra dans l'appartement même de Barba, et, s'approchant de la fenêtre, déchira la large enveloppe. Elle renfermait une double lettre : l'une ne contenait que ces lignes, qu'Armelle lut d'un coup d'œil en ouvrant la seconde enveloppe :

Je t'envoie à la hâte ce billet que Gunstan m'adresse d'Auray et qui m'a attendu chez moi. Je serais allé volontiers te le porter moi-même ; j'ai craint de te fatiguer par ma présence.

Je reste, pour le temps et l'éternité,

Ton oncle dévoué,

G. DE KERPEULVAN.

L'autre billet était ainsi conçu :

Ma mère,

Tu as résisté à mes supplications ; miss Georgina résiste à mes prières. Elle ne te connaît pas et persiste à vouloir obtenir ton consentement. Moi, je te connais, et, ne pouvant plus rien espérer, je quitte la France. Je serai déjà en mer quand tu recevras cette lettre.

« L'inflexibilité de ton cœur m'a prouvé que ton dévouement n'était que le plus implacable des égoïsmes, et tu m'as fait connaître cette suprême douleur, pour un fils, de douter de l'amour de sa mère. »

Barba avait entr'ouvert ses rideaux de serge verte et regardait lire madame de Kerpeulvan.

— C'est de lui ? demanda-t-elle.

Madame de Kerpeulvan ne répondit pas ; elle porta violemment ses deux mains de son front à son cœur et sortit, sans même fermer la porte derrière elle.

Dans la cour, elle s'arrêta, respira deux fois longuement et tourna son front brûlant du côté de l'Océan d'où soufflait une brise glacée ; puis, les deux mains croisées sur sa poitrine comme pour comprimer les battements de son cœur brisé, elle marcha lentement, d'un pas lourd et régulier, vers la plate-forme rocheuse, et s'arrêta non loin de la Chaise-de-César.

Quel être si fortement trempé ou si égoïste qu'il soit, quel cœur capable de passion n'a pressenti les horreurs du vide ? Quel est celui qui, à l'heure des épreuves suprêmes, oserait défier l'hôte sombre de l'âme : le désespoir, et lui dire : Je ne te connaîtrai pas ? Il est des douleurs qui dépassent les forces de la créature fragile, des déceptions qui font brutalement retomber les êtres dans une sorte de néant, et celle qui frappait madame de Kerpeulvan était de celles-là. Elle n'avait plus de fils, elle était abandonnée par celui qu'elle avait idolâtré. Ses pensées, ses sentiments, ses projets, s'étaient concentrés sur un être périssable : tout s'écroulait ; son âme était remuée jusque dans ces profondeurs que la douleur a seule la puissance d'atteindre. Rien n'existait en ce moment pour cette abandonnée : elle éprouvait l'effroyable hallucination du vide.

Il faisait une soirée d'un calme lugubre. L'heure de la marée était venue, la mer grondait sourdement au loin, et les vagues se précipitaient de l'Océan dans le golfe avec un fracas assourdissant. Quelles que fussent d'ailleurs les dispositions du temps, le goulet devenait, surtout le jour des grandes marées, un dangereux passage sur lequel les esprits de l'abîme semblaient se déchaîner. L'Océan, pris de fièvre, s'élançait en maître, en tyran, dans le golfe, et transmettait ses profondes agitations à la petite mer endormie qu'on voyait frémir au loin.

Ainsi se communiquent les passions entre les êtres de valeur inégale ; ainsi les âmes fortes impriment aux faibles les impétueux mouvements de leur puissante vitalité.

Des vagues bouillonnantes, monstrueuses, d'un vert glauque, se précipitaient contre les terrasses rocheuses de Kerpeulvan avant de s'écouler dans le golfe. Ces hautes vagues, aux panaches d'écume, prenaient sous la clarté vaporeuse de la lune un aspect effroyablement fantastique : on aurait dit une danse de sorcières échevelées : considérer ce tourbillon donnait le vertige. Madame de Kerpeulvan, pâle, chancelante, fascinée, se penchait sur la ronde infernale. Qu'était une vie humaine à détruire en ce goufre ?... Rien : il n'y avait qu'à se laisser tomber, il n'y avait qu'à laisser enlacer son corps par ces longues chevelures d'argent. On ne se ; noyait pas, on s'engloutissait.

Deux fois la malheureuse mère fit un pas vers la pointe, deux fois elle recula.

Son désespoir, aveuglant ses facultés, la poussait en avant ; une force contraire la clouait au rocher. N'était-ce point l'esprit bienheureux, gardien de cette volonté orgueilleuse, qui la retenait mystérieusement en cette épouvantable tentation ?

Tout à coup elle se tordit les bras par un mouvement convulsif, et de son cœur jaillirent ces mots : « Mon père ! mon fils ! » ses deux amours, ses deux idolâtries ; puis, regardant l'abîme d'un air de sombre défi, elle recula de quelques pas et s'assit dans la Chaise-de-César.

— Madame, dit une voix chevrotante près d'elle, la nuit est très-froide, la mer vient, rentrez.

Madame de Kerpeulvan leva son œil atone. Barba le rosaire enroulé autour du bras et appuyée sur son bâton de houx, était devant elle.

— Mon père ! mon fils ! redit une voix brève.

Au son de cette voix, le vieux corps de Barba frémit.

— Où est le jeune maître ?

— Parti pour ne plus revenir.

La vieille femme chancela sur ses jambes, et, pour ne pas tomber, saisit des deux mains le grand bâton de houx.

— Madame, reprit-elle, il y a grande marée : le flot va balayer la terrasse....

Madame de Kerpeulvan ne répondit point.

— Madame, ma chère Armelle, le savez-vous ?

— Je le sais.

L'œil de Barba se dilata sous sa profonde orbite.

— Madame, et le jugement ? dit-elle.

Armelle tressaillit, mais ne répondit pas. La vieille femme leva les yeux et les mains vers le ciel par un geste de désespoir insensé, et, jetant son bâton, s'accroupit aux pieds de sa maîtresse, pareille au chien fidèle dont le dévouement ne fléchit pas, même devant la mort.

XIX — A GENOUX

Jean Kerbic, en recevant la pièce d'argent de madame de Kerpeulvan, avait compris qu'il ne devait pas rester au manoir, et il s'était empressé de reprendre son chemin. Arrivé devant le grand menhir, il avait réfléchi qu'il marchait depuis plusieurs heures sans boire ni manger et surtout sans se reposer. La soirée était fraîche mais belle : il alla philosophiquement s'asseoir contre la pierre, regarda et palpa la belle pièce de cinq francs toute neuve qui lui avait été donnée, et prit la sage résolution de ne la point laisser, même, en partie, aux mains de l'aubergiste de la Vieille-Pierre à Kerlud. En conséquence, il tira de sa poche un couteau, une gourde, un gros croûton de pain au milieu duquel était planté un épais morceau de lard, et, se signant, se mit à manger sur le pouce sans se presser, en messager qui a consciencieusement rempli sa mission.

Son repas fini, il alluma une petite pipe de terre et la fuma paisiblement ; puis, se levant, il ramassa son bâton et jeta un regard machinal vers Kerpeulvan.

Un mouvement d'effroi lui échappa : repoussant son chapeau en arrière, se frottant les yeux comme pour s'éclaircir la vue, il regarda, de nouveau très attentivement de ce côté.

Sur la plate-forme rocheuse, la Chaise-de-César émergeait de l'ombre : un être humain y était assis avec quelqu'un couché à ses pieds ; une vague énorme lançait sa pluie d'argent sur ces têtes, et elles ne bougeaient pas !

N'en croyant pas ses yeux, Jean Kerbic prit sa course vers Kerpeulvan. Arrivé devant la grille, il se glissa à pas de loup contre le mur qui était dans l'ombre, et ne s'arrêta que lorsqu'il put parfaitement reconnaître madame de Kerpeulvan et Barba couchée près d'elle.

A cette vue, le visage ridé de Jean Kerbic se revêtit soudain d'une affreuse expression de joie ; son petit œil noir devint luisant ; il y eut sur les traits de ce vieillard comme une lueur d'enfer. Il regarda une seconde fois le groupe sinistré et reprit avec précaution son chemin ; mais, ail moment de tourner le dos à Kerpeulvan, il s'arrêta de nouveau, sa figure changea soudain d'expression, il baissa la tête comme saisi d'une immense confusion, puis sa main ridée se leva et frappa trois fois sa poitrine ; Après ce *mea culpa* prononcé dans l'ombre, il passa la grille, entra dans la cour du manoir et marcha droit aux écuries ; Lé beau cheval de Gunstan piaffait dans sa stalle : Jean lui mit une bride, jeta une sellé sur ses francs et le conduisit au pas jusqu'au menhir ; Arrivé là, il monta sur un fragment de roche et se hissa sur le fougueux boursier. Il s'assujettit de son mieux sur la selle ; donna sur les flancs du cheval un coup de son gourdin et partit au galop vers Kerlud.

Comme les portes des maisonnettes étaient closes et les enfants couchés, personne ne vit l'étrange cavalier qui s'arrêtait à la porte du presbytère et qui, par-dessus le petit mur qui séparait le jardin de la place, demandait d'une voix essoufflée à la servante du curé s'il y avait longtemps que M. l'abbé de Kerpeulvan avait quitté le presbytère.

— Mais oui, répondit-elle, il y a bien longtemps.

— Combien à peu près ?

— Deux heures au moins.

— Reconduisait-il les messieurs de Saint-Yves ?

— Oui, Jean. Ne vous l'a-t-il point dit en partant ?

— Il n'aura pas marché vite. Le cheval est fatigué, et il aura fait une halte au presbytère : je vais tâcher de le rejoindre.

Et tournant la tête de son cheval du côté du grand chemin, il lui fit reprendre le galop.

Excité à la fois par le vent du soir et le bâton de Jean Kerbic, le beau cheval de Gunstan dévorait l'espace, et il était fantastique de le voir galoper les naseaux ouverts, avec ce petit homme accroché à son ondoyante crinière blanche. Les voyageurs, attardés et superstitieux, auraient volontiers reconnu le korigan des légendes en expédition nocturne.

Bientôt Jean, aperçut à la clarté de la lune un point noir qui se mouvait devant lui ; il l'atteignit en quelques minutes : c'était le cabriolet de son maître. Il le dépassa dans un élan de sa fougueuse monture ; puis, obligeant le cheval à revenir sur ses pas, il se laissa glisser à terre en criant d'une voix essoufflée :

— Arrêtez, monsieur, arrêtez !

L'abbé de Kerpeulvan, reconnaissant la voix de son domestique, arrêta court son cheval.

— Monsieur, reprit Jean, si vous n'allez pas à Kerpeulvan, il s'y passera des choses terribles cette nuit.

— Expliquez-vous, Jean ; prenez le temps de respirer, expliquez-vous.

— Monsieur, le jardinier, que j'ai rencontré en allant, m'a dit qu'on était inquiet de M. Gunstan, et que madame l'envoyait aux Parcs savoir s'il y était. Depuis hier elle l'attend.

— Mais le billet que vous lui avez porté était de lui.

— Eh bien, c'est justement après l'avoir lu qu'elle est allée dans la Chaise-de-César.

— Et après ?

— Monsieur, il y a grande marée : cette nuit il y aura six pieds d'eau sur la plate-forme, les vagues y montent déjà.

— Ma nièce n'y sera plus.

— Elle y sera, monsieur. Je vous dis que, dans cette chaise de pierre, avec sa lettre dans la main, elle a la figure de son père ; si vous la voyiez, vous diriez comme moi : Voilà une femme qui veut se laisser emporter par le flot. Tenez, monsieur, c'est si vrai que, lorsque je l'ai vue déchirée par un chagrin, je ne sais lequel, prête à se détruire de désespoir, le diable m'a soufflé une joie d'enfer. Je me suis rappelé le passé et j'ai dit : Ce ne sera pas moi qui la tirerai de là, elle ne m'écouterait pas plus que le goéland qui passe : qu'elle aille aux poissons avec son maudit orgueil. Oh ! monsieur, j'irai me confesser demain de cette joie de péché : elle me brûle la conscience.

— Vous ferez bien. Regardez-moi.

Jean souleva son chapeau, et soutint intrépidement le regard pénétrant que son maître fixait sur lui.

— Jean, vous ne vous êtes arrêté, dans aucun cabaret ?

— Non, monsieur.

— Personne ne vous a fait boire de l'eau-de-vie ?

— Non, monsieur.

— Devant Dieu qui vous entend, vous dites vrai ?

— Je dis vrai sur ma conscience, je l'ai aperçue du menhir, et je suis allé jusqu'à elle.

L'abbé descendit de voiture et s'approcha du cheval de Gunstan.

Monsieur, s'écria Jean Kerbic, cette bête est terriblement ardente : retournez en voiture, je vous en prie.

— Et si je n'arrivais pas à temps ! Tenez-moi l'étrier.

Jean obéit, l'abbé monta sur le fougueux coursier, dit à Jean : « Suivez-moi dans la voiture, » et partit au galop dans la direction de Kerpeulvan.

Quand il arriva auprès du menhir, il arrêta son cheval, et, de cette petite hauteur, inspecta anxieusement la grève. D'abord il ne vit qu'un magnifique et calme paysage éclairé par la lune et par l'étoile brillante du petit phare voisin ; puis ses yeux, se familiarisant avec cette lumière blanche, se fixèrent sur la plate-forme ; le tableau qu'avait vu Jean Kerbic lui apparut.

Une femme était blottie dans la chaise de granit ; à ses pieds, une masse noire trempait dans l'eau qui couvrait la terrasse d'une nappe étincelante.

La vague n'y jetait plus seulement sa vaporeuse pluie d'écume, elle y vomissait ses superbes panaches avant de venir s'y engouffrer elle-même.

L'abbé sauta à bas de son cheval, et, avec une vigueur qu'on n'aurait pas attendu d'un homme de son âge, il descendit en courant le sentier et gagna la plate-forme.

Il marcha dans l'eau jusqu'à sa nièce.

— Armelle ! dit-il.

Un léger tressaillement agita les vêtements de madame de Kerpeulvan ; mais elle ne donna aucun signe d'attention.

— Mon enfant ! répéta-t-il.

Il se pencha, arracha le billet de Gunstan des doigts roidis de la désespérée, et le lut.

— Armelle, m'écoutes-tu ? reprit-il avec l'accent d'une compassion immesurée : il reviendra !

Madame de Kerpeulvan demeura insensible.

— Lève-toi !

Elle ne bougea pas.

Il s'approcha tout près d'elle.

— Puisqu'il le faut, mes bras débiles t'arracheront au danger.

Il lui avait posé la main sur l'épaule.

Elle frémit à ce contact, et, se redressant de toute sa hauteur, fixa sur le vieillard des yeux qui étincelaient d'une colère sauvage.

— Si je veux mourir, qui m'obligera de vivre ? dit-elle d'une voix sourde.

L'abbé leva la main vers le ciel par un geste sublime :

— Celui que tu as méconnu et dont l'amour te poursuit.

— Rien ne m'a poursuivie que la fatalité.

— Qui t'a livrée aux passions indomptables de ton cœur ?

— N'avais-je pas le droit d'être l'unique amour de mon père et d'aimer uniquement mon fils ?

— La créature ne suffit pas à la créature. Ma fille, ton âme est déchirée ; laisse la vérité y pénétrer : la vérité te redonnera la vie.

— Qu'ai-je besoin de la vie ?

— Je te parle de la vie supérieure, Armelle, de celle qui t'a toujours manqué.

— Je ne vous comprends pas.

— Tu me comprends, Dieu ne reste pas une abstraction pour les êtres qu’il a créés par amour, il se manifeste à eux. Ma fille, tu l’as vu dans ce ciel qui étincelle, dans cette mer dont il a creusé les abîmes, tu l’as rencontré dans les abîmes de ton propre cœur. C’est à lui qu’appartient toute vie. Ah ! dans cette heure d’angoisses, dis-lui qu’il est ton maître et que tu l’adores. Accorde-lui deux holocaustes ; le sacrifice de tes deux passions, de tes deux égoïsmes, de ta haine et de ton idolâtrie. A elle l’oubli ; à lui la liberté ! A ce prix, Dieu, si longtemps exilé de ton cœur, y ramènera la paix.

— La paix ! répéta-t-elle avec égarement, il n’y a plus de paix pour moi : je suis anéantie, mon cœur est en cendres, je veux mourir.

— Ma fille, humilie-toi.

— Comment ? Le prêtre découvrit ses cheveux blancs.

— A genoux ! dit-il en s’agenouillant sur le roc et en lui saisissant la main.

Armelle fixa sur lui un regard farouche, mais se laissa glisser.

La voix calme et suppliante du prêtre se mêla aux sourds grondements des flots.

— Seigneur, disait-il, vos jugements sont équitables, mais vos miséricordes sont infinies. Éclairez son intelligence, pacifiez son cœur, allumez en elle le feu de votre amour.

De violents sanglots lui répondirent.

A genoux, son front altier emprisonné entre ses mains, madame de Kerpeulvan pleurait et sanglotait comme une simple femme.

L’abbé Gabriel ne songeait pas à interrompre l’explosion de cette douleur mêlée de repentir ; mais, en ce moment, une vague monstrueuse apparut au-dessus du dossier de la Chaise-de-César, pareille à la bête fauve en quête de sa proie.

Il se pencha vers Barba, témoin insensible de cette scène, et lui dit :

— Levez-vous !

Elle fit un effort impuissant pour lui obéir.

— A nous deux ! dit le prêtre à Armelle, et hâtons-nous.

Ils saisirent la vieille femme par le bras et la traînèrent hors de la plate-forme.

Comme ils dépassaient la nappe rocheuse, deux vagues liées y lançaient un demi-pied d’eau.

L’abbé frissonna et leva vers le ciel un regard tout empreint de reconnaissance : il s’en était peu fallu qu’il n’arrivât trop tard.

XX — LE LENDEMAIN

Le lendemain, l’abbé de Kerpeulvan arpentait la cour en lisant paisiblement son bréviaire, quand l’équipage du manoir apparut dans le chemin.

Nola, pâle, inquiète, descendit rapidement de voiture et accourut vers son oncle. La physionomie sereine de celui-ci lui causa involontairement un immense soulagement.

— Ma fille, dit doucement le prêtre en l’entraînant à l’écart, il s’est passé un miracle de conversion cette nuit. Ta mère a enfin compris le sens divin de ses épreuves. Un grand mal a produit un grand bien, et ce que le temps, mes prières, les révoltes de Son fils, n’avaient pu faire, une touche de la grâce l’a fait en un instant. Elle pardonne à sa belle-mère et consent au mariage de Gunstan.

— Est-ce possible ?

— Tout est possible à Dieu.

— Il s’agit maintenant de retrouver Gunstan, qui n’a paru ni au Guilvin ni chez vous.

— Nous le retrouverons. Qu’est ce que cette lettre ? Nola tendait une lettre à son oncle.

— On est venu deux fois vous chercher de Kertan, et ce matin l’expres a remis ce billet pour vous.

L’abbé Gabriel ouvrit la lettre et ne put retenir une exclamation de surprise.

— S’agit-il de Gunstan, mon oncle ? s’écria Nola.

— Non. Oh ! les jugements de Dieu sont insondables. Madame Windham est très-mal et me demande : je n’ai pas une minute à perdre. Nola, va voir si je puis parler à ta mère, qui a déjeuné seule dans son appartement. Ne lui fais pas de question sur sa santé : la soirée d’hier a été terrible. Va vite.

Nola disparut et revint presque aussitôt annoncer à son oncle que sa mère l’attendait. L’abbé monta dans la chambre de madame de Kerpeulvan. Elle était d’une pâleur effrayante ; mais l’expression de son visage était étrangement paisible.

Quand le vieillard lui tendit la main par un geste plein de paternelle tendresse, elle se courba et déposa sur cette main un humble baiser.

— Vous savez que Gunstan n'est pas chez vous, mon oncle ? murmura-t-elle.

— Oui, mais qu'importe où il soit ? Dieu le garde, nous le retrouverons. J'ai une autre nouvelle à t'annoncer. Ma fille, je pars pour Kertan... Madame Trahec se meurt. Le pâle visage de madame de Kerpeulvan s'empourpra soudain.

— Oh ! s'écria-t-elle, ne lui dites...

Elle s'arrêta, baissa la tête et ajouta d'une voix profonde :

— Dites-lui tout.

— Tu ne veux pas venir lui porter son pardon ?

— Dois-je y aller ?

— Ce serait généreux.

— Alors emmenez-moi. Hier mon orgueil, qui était ma vie, s'est brisé, et mon âme éperdue s'attache à vous. Soutenez-la, conduisez-la vers Dieu. Je ne comprends rien encore, je ne vois rien, je ne sais qu'une chose, c'est que mon cœur veut un amour indéfectible.

L'abbé, par un mouvement irrésistible, lui saisit les deux mains.

— Ma fille, murmura-t-il, le jour n'est pas éloigné où tu comprendras que son joug est doux et son fardeau léger. Il la quitta sur ces paroles, et alla tout préparer pour le départ.

La mer étant très-calme et le trajet par mer étant beaucoup plus court, il choisit d'aller en bateau. Yan prépara l'embarcation à la hâte, et Madalen, ayant reçu les instructions de Nola, précéda sa maîtresse.

En traversant la plate-forme, madame de Kerpeulvan fut obligée de s'arrêter un instant, tant son émotion était vive. Prenant le bras de sa fille, elle lui recommanda tout bas de bien soigner Barba, qui n'avait pu se lever et qui paraissait gravement malade.

La mer, la terrible mer de la veille, était d'une placidité parfaite et la traversée fut aussi rapide que le désirait l'abbé.

La barque stoppa contre la jetée la plus voisine du château, et les visiteurs se trouvèrent immédiatement au cœur du domaine.

Plusieurs domestiques, de mine très-effarée, traversaient la grande cour, sablée ; mais aucun d'eux ne s'arrêta en les voyant.

L'abbé marcha vers le premier arceau, ouvrit une porte et se trouva dans un petit salon très-élégant. Une personne, que le lourd rideau de damas vert dissimulait, était assise dans l'embrasure de la fenêtre.

Au bruit que fit la porte en s'ouvrant, le rideau s'écarta et l'abbé se trouva en présence de Gunstan.

En apercevant son fils, madame de Kerpeulvan ne put retenir un cri d'amour ; mais le jeune homme, se levant brusquement :

— Vous ici ! s'écria-t-il, venez-vous me ?...

L'abbé lui posa la main sur le bras par un geste si plein d'autorité, que la phrase de Gunstan demeura suspendue à ses lèvres.

— Armelle, dit-il, explique-toi avec ton fils, je te ferai chercher quand il sera temps.

Puis, se penchant à l'oreille de Gunstan, qui demeurait debout, défiant et irrité ;

— Gunstan, dit-il d'un accent plein d'âme, ne parle à ta mère qu'à genoux.

Il sortit sur ces paroles, et, saisissant un domestique au passage, se fit conduire à l'appartement de madame Windham.

Dans une antichambre il trouva Georgina, qui ne le connaissait pas, mais auquel son costume révéla sur-le-champ sa qualité et son nom.

— Vous êtes monsieur l'abbé de Kerpeulvan ? dit-elle en marchant précipitamment vers lui.

— Oui, mademoiselle ; comment va madame votre sœur ?

— Très-mal, monsieur.

— Cette maladie a été bien prompte.

— Tout à fait soudaine. Ma sœur, qui se préparait à partir pour Londres, à voulu absolument reconduire M. de Kerpeulvan jusqu'à Auray. La mer était affreuse, Delphine a été saisie par le froid, ses vomissements de sang ont reparu ; nous avons débarqué et nous l'avons déposée dans une petite auberge. Heureusement, M. de Kerpeulvan ne nous a pas quittés il s'est occupé de faire venir le médecin, puis de la transporter ici. Elle a bien supporté le voyage ; mais, les mêmes accidents s'étant reproduits, j'ai dû l'avertir de la gravité de son état. Elle consent à recevoir les derniers sacrements ; mais seulement de votre main. C'est pourquoi je vous ai fait immédiatement chercher.

— Est-elle vraiment en danger ?

— Hélas oui ! le médecin ne me donne aucune sorte d'espoir. J'ai fait télégraphier cette mauvaise nouvelle à ses enfants ; je les attends d'un instant à l'autre.

— En ce cas, occupons-nous immédiatement de l'âme, mademoiselle ; l'arrivée de sa famille lui causera certainement une secousse plus ou moins dangereuse.

Georgina ouvrit doucement la porte qui lui faisait face, et s'approcha d'un grand lit à baldaquin.

Dans le silence de la chambre on entendit une voix éteinte qui murmurait :

— Qu'il vienne ! qu'il se hâte ! il est temps !

Sur cette invitation, l'abbé s'approcha à son tour, se pencha vers l'agonisante, et échangea à voix basse quelques paroles avec elle.

Puis il fit signe à la jeune fille de s'éloigner.

Elle passa dans une chambre voisine d'où elle fut bientôt rappelée par l'abbé Gabriel.

— Mademoiselle, faites prévenir madame de Kerpeulvan qu'elle peut monter, dit-il.

— Georgina tressaillit de surprise, mais sans mot dire transmit l'ordre à un domestique.

Cinq minutes plus tard la porte s'ouvrit devant Armelle, dont le visage était empreint d'une inexprimable émotion.

Elle marcha à pas lents, la tête inclinée vers le lit ; et, fixant sur le visage livide mais encore tout animé d'intelligence de son ancienne ennemie, un regard empreint d'humilité :

— Madame, je suis venue moi-même vous dire que je ne m'oppose plus à ce ; que votre sœur devienne ma belle-fille, prononça-t-elle avec effort.

Madame Windham ne répondit pas, mais leva sa main diaphane.

Madame de Kerpeulvan recula machinalement, et tourna vers le prêtre un regard suppliant ; puis, s'inclinant sur le lit, elle prit entre ses deux belles mains cette petite main débile, et la pressa doucement.

XXI — VIE NOUVELLE

Il y a beaucoup de mouvement dans l'appartement du vieil hôtel situé sur le quai de Vannes et occupé par mademoiselle Augustine. Toute la famille du Guilvin y fait irruption : ce sont des allées et venues continuelles.

— Vraiment, le jour où Gunstan de Kerpeulvan nous présente sa jeune femme, vous eussiez pu mettre un autre bonnet, ma chère Augustine, dit en souriant madame du Guilvin à sa belle-sœur.

Mademoiselle Augustine appuya avec la plus grande insouciance ses mains, absolument desséchées, contre les tuyaux ramollis de son bonnet noir.

— On m'a conté de cette jeune femme-là des choses qui me donnent à penser que mon bonnet sera le cadet de ses soucis, répondit-elle ; voyez-vous, Marie, ce n'est que dans les têtes sans cervelle qu'il peut s'implanter de juger les gens d'après le bonnet qu'ils portent. Eh bien, Auguste, qu'est-ce qui te prend ?

— Je crois que les voici, dit précipitamment le jeune homme : une calèche vient de s'arrêter à la porte.

Tous les Guilvin disparurent sur cet avertissement. Mademoiselle Augustine, restée seule, se leva, marcha péniblement vers une armoire d'attache pratiquée dans la boiserie, l'ouvrit, en tira un bonnet garni de superbe dentelle, et s'en coiffa tant bien que mal.

— J'en suis arrivée à suivre les conseils des autres, dit-elle enlevant les épaules ; ah ! comme je vieillis ! comme je vieillis !

Puis, prêtant l'oreille :

— Ils viennent chez moi en premier lieu, ajouta-t-elle avec un hochement de tête empreint de satisfaction : c'est pourtant Firmin qui est le véritable chef de la famille. Sur cette réflexion, elle reprit sa place sur la vieille chaise de paille, et elle y était à peine assise, que la porte s'ouvrit devant l'abbé Gabriel. Madame de Kerpeulvan, Nola, Georgina et Gunstan le suivaient.

Tous portaient le grand deuil.

La jeune femme fut solennellement présentée par madame de Kerpeulvan à mademoiselle Augustine, qui, en la regardant, se prit à regretter tout haut que les autres — papa, Auguste, Virginie, Joséphine, — ne fussent pas de ce monde pour admirer le charmant rameau greffé sur la vieille souche.

— Quels sont vos derniers arrangements, mes enfants ? demanda ensuite mademoiselle Augustine, qui retombait bien vite sur le terrain pratique.

— Ceux dont je vous ai déjà parlé, ma tante, répondit madame de Kerpeulvan : Gunstan et Georgina habitent Kertan, qui leur appartient, et je reste sur mon rocher.

— Ne sera-ce, pas un peu sévère pour Nola ?

Madame de Kerpeulvan regarda sa fille et soupira profondément.

— Je ne ferai pas une prison de Kerpeulvan, dit-elle. Quand Nola voudra déployer ses ailes, elle sera fibre aussi.

L'abbé s'empressa de détourner le sujet de la conversation, qui retomba dans des régions tout à fait banales.

Cette simple visite de cérémonie fut courte, ainsi quelle devait l'être, et la famille de Kerpeulvan, prenant congé de mademoiselle Augustine, se rendit chez les du Guilvin.

La vieille demoiselle reconduisit ses visiteurs jusqu'à la dernière porte de communication ; mais, s'accrochant au bras de l'abbé Gabriel qui fermait la marche, elle le ramena dans son salon.

— Donnez-moi un instant, au nom du ciel, dit-elle ; vous comprenez que je grille d'envie de savoir ce qui s'est passé.. Allons, l'abbé, un peu de charité, reprenez votre fauteuil et causons. Armelle est stupéfiante, j'ai failli ne pas la reconnaître....

— Elle est bien changée, en effet.

— J'en suis confondue, l'abbé, confondue. Cet air, cette voix, ce regard ! Est-ce bien, là la, lionne de Kertan ? Dieu, me pardonne ! elle porte le deuil de madame Trahec, elle aussi !

— Certainement, nous le portons tous, comme c'est notre devoir.

— C'est admirable, l'abbé, c'est miraculeux. Savez-vous que, dans le pays, il n'a été, question que de cette mort, de cet enterrement conduit par Armelle, de ce mariage ? Voyons, qu'y a-t-il là-dessous ? que : s'est-il passé ?

— Dieu seul lit dans les cœurs, ma cousine, et seul il les transforme.

— Allons, je vois que vous ne voulez, rien dire ; donc restons-en là pour Armelle, et arrivons aux jeunes. Savez-vous qu'elle est charmante, l'Anglaise, de Gunstan ? La pauvre Clotilde, qui en tenait un peu ; pour son cousin, me l'avait bien, dit, Clotilde aura une fortune ronde, mais il y a femme et femme, et la propriété de Kertan donne assez de fortune à Gunstan pour qu'il se marie à son gré. Mais, comme on dit chez nous, quand le mari donne à dîner, il faut que la femme apporte à souper. La dot est-elle réelle ?

— Très-réelle.

— Allons, tout est bien. Et Nola, qu'en ferez-vous ? Auguste en rêve, vous savez ?

— Bien inutilement, Nola entre au couvent dans deux mois.

— Comment ! la mère y consent ?

— Puisqu'elle est convertie, ma cousine, elle en a fini avec toutes ses tyrannies.

— Les bras, m'en tombent, je vous le dis : c'est miraculeux. Armelle va donc rester seule sur ce rocher de Kerpeulvan ?

— Elle n'est plus seule : elle a Dieu, ses enfants, les pauvres, elle se fera une très-belle vie, vous Verrez. :

— Oh ! sans doute, si elle se laisse conseiller par vous. Est-il vrai que la vieille Barba soit morte ?

— Oui, c'était un cœur fidèle : elle a eu une mort bien édifiante.

— Je n'en doute pas, vous étiez là. Eh bien, vous me quittez déjà ?

— Il faut que j'aille rejoindre ces enfants : on veut faire faite à Georgina le pèlerinage de Sainte-Anne, et ; par la même occasion ; lui montrer la Maison-Grise ; mon ermitage.

— C'est différent, et je ne vous retiens plus ; mais tenez ; emportez ceci.

Mademoiselle Augustine avait retiré avec effort un petit rouleau noir, d'un vieux sac pendu contre le dossier de sa chaise : elle le tendit à l'abbé par un mouvement brusque.

— Qu'est-ce, Augustine ?

— Prenez toujours, saint homme que vous êtes ! il y a là de quoi fonder plus d'une bibliothèque, fondez-en si vous le jugez utile. Puisque tout le monde se convertit, je veux aussi me convertir un brin avant de m'en aller dans l'autre monde.

— Très-bien pensé, Augustine ! Je vois avec plaisir que vous augmentez de plus en plus le total de vos bonnes œuvres.

— Mon cher abbé, il faut que je ramasse d'une manière ou d'une autre, et je ne veux pas mourir en avare. Or je décline, mon pauvre Gabriel ; je sens que je décline ; et à quoi me servira mon argent quand j'aurai cinq pieds de terre sur le corps, je vous le demande !

— A rien, répondit l'abbé, qui ouvrait la porte de communication.

Et se détournant, il adressa une dernière fois à la vieille demoiselle le sourire qui éclairait si doucement son austère visage :

— Non, à rien, répéta-t-il ; Armelle et vous, le comprenez enfin : il n'est pas sage de se cramponner tout entier aux biens terrestres La figure de ce monde passe.

FIN

EXTRAIT
DU
CATALOGUE DE LA LIBRAIRIE LECOFFRE

Abelly (L.).

Couronne de l'année chrétienne. 2 vol. in-12. 2, 20

Ambroise (S.).

Opera. 4 vol. in-8. 12, 00

Argentan (P. d').

Conférences sur les grandeurs de Dieu. 2 vol. in-8.
7, 00

Conférences sur les grandeurs de Jésus-Christ. 2 vol.
in-8. 7, 00

Conférences sur les grandeurs de la sainte Vierge. 2 vol.
in-8. 7, 00

Œuvres complètes. 6 vol. in-8. 18, 00

Anna-Marie (madame).

Famille (la) Cazotte. 1 vol. in-12. 1, 30

Artaud de Montor.

Histoire des Souverains Pontifes romains. 8 vol. in-12.
12 00

— 8 vol. in-8. 16 00

Aubray (Michel).

Roses (les) d'antan. 1 vol. in-12.	2, 00
------------------------------------	-------

Audeval (Hippolyte).

Douze (les) Enfants de la veuve. 1 vol. in-12.	2, 00
--	-------

La Vierge de mai. 1 vol. in-12.	2, 00
---------------------------------	-------

Augustin (S.).

Confessiones. 1 vol. gr. in-32.	0, 90
---------------------------------	-------

Confessions, trad. de l'abbé Gabriel. 2 vol. in-18.	3, 00
---	-------

— 2 vol. in-12	4, 00
----------------	-------

Meditationes, Soliloquia et Manuale. 1 vol. gr. in-32.	1, 00
--	-------

Méditations. 1 vol. in-18.	1, 50
----------------------------	-------

— 1 vol. in-12.	2, 00
-----------------	-------

Soliloques. 1 vol. in-18.	1, 50
---------------------------	-------

— 1 vol. in-12.	2, 00
-----------------	-------

Ault-Dumesnil (d'), **Dubeux** et **Crampon**.

Dictionnaire (nouveau) d'histoire et de géographie. 1 vol.	
--	--

grand in-8.	16, 00
-------------	--------

— Toile anglaise.	18, 50
-------------------	--------

— Demi-rel. chagrin.	20, 00
----------------------	--------

Bail (L.).

Théologie (la) affective. 5 vol. in-8 (p. 52).	15, 00
--	--------

Baldassari.

Histoire de l'enlèvement et de la captivité de Pie VI.	
--	--

1 vol. in-8.	6, 00
--------------	-------

Balzac (J.-L. de Guez de).

Œuvres. 2 vol. in-12.	4, 00
-----------------------	-------

Baptiste (l'abbé).

Méthode de plain-chant. 1 vol. in-12.	0, 80
Psautier noté. 1 vol. in-12.	1, 40
— Avec Propre de Bourges.	1, 50

Barbe (l'abbé).

Cours élémentaire de philosophie. 1 fort vol. in-12.	5, 50
Histoire de la philosophie. 1 vol. in-12.	2, 25
Immortalité (de l') de l'âme. 1 vol. in-12.	2, 00
<i>À annoté :</i>	
Ouvres philosophiques de Fénelon. 1 vol. in-12.	3, 00
Traité de l'existence de Dieu, par Fénelon. 1 vol. in-12.	1, 50

Barthélemy (Ch.).

Vie de saint Éloi. 1 vol. in-8.	2, 00
---------------------------------	-------

Barthélemy de Beauregard (l'abbé J.).

Histoire de la vie de N.-S. Jésus-Christ. 1 fort vol. in-12.	1, 30
--	-------

Barthélemy (Édouard de).

Gerbert. 1 vol. in-12.	2, 00
Lettres de sainte Chantal. 2 vol. in-8.	8, 00
— Chaque vol. se vend séparément.	4, 00

Baudry (l'abbé de).

Abrégé du véritable esprit de saint François de Sales. 2 vol. in-12.	3, 00
Esprit (le véritable) de saint François de Sales. 4 vol. in-8.	15, 00
Guide (le) de ceux qui annoncent la parole de Dieu. 1 vol. in-12.	1, 50
Religion (la) du cœur. 1 vol. in-12.	2, 00

Beau (le).

Histoire du Bas-Empire. 30 vol. in-12.	45, 00
— Le même, abrégé. 5 vol. in-12.	7, 00

Beaufort (de).

Vies de quelques bienfaiteurs de l'humanité. 1 vol. petit in-8.	0, 80
---	-------

Beausset (card. de).

Histoire de Fénelon. 4 vol. in-8.	12, 00
— 4 vol. in-12.	5, 00

Becdelièvre (L.-A. de).

Souvenirs de l'armée pontificale. 1 vol. in-12.	2, 00
---	-------

Béseau (A.).

Vie du P. Anne-François de Beauvau. 1 vol. in-12.	0, 80
---	-------

Belot (P.).

Vocation à l'état religieux. 1 vol. in-12.	2, 50
--	-------

Bérault-Bercastel.

Histoire de l'Église. 16 vol. in-8.	48, 00
-------------------------------------	--------

Bernard (S.).

Homélies. 2 vol. in-12.	4, 00
Opera genuina. 3 vol. in-8.	9, 00

Berquin,

Ami (l') des enfants. 7 vol. in-12.	5, 60
— 7 vol. in-18.	4, 20
Choix de lectures pour les enfants. 2 vol. in-18.	0, 80
Introduction à la connaissance de la nature. 1 vol. in-12.	0, 80
— 1 vol. in-18.	0, 60
Livre (le) de famille. 1 vol. in-12.	0, 80
— 1 vol. in-18.	0, 60

Lydie de Gersin. 1 vol. in-12.	0, 30
— 1 vol. in-18.	0, 40
Œuvres. 13 vol. in-12.	10, 00
— 15 vol. in-18.	8, 00
Petit (le) Grandisson. 1 vol. in-12.	1, 00
— 1 vol. in-18.	0, 50
Sandford et Merton. 2 vol. in-12.	1, 20
— 2 vol. in-18.	0, 60
Berryer.	
Ministère (le) public et le Barreau. 1 vol. in-8.	3, 00
Berthier (P.)	
Œuvres. 14 vol. in-12.	23, 00
Psaumes traduits en français. 9 vol. in-12	16, 00
Réflexions spirituelles. 5 vol. in-12.	7, 00
Billot (l'abbé).	
Prônes réduits en pratique. 2 vol. in-8.	6, 00
Billuart (P. Ch.-René).	
Sermons. 2 vol. in-8	6, 00
Summa sancti Thomæ. 10 vol. grand in-8.	40, 00
Blainville (H. de).	
Histoire des sciences de l'organisation. 3 vol. in-8.	6, 00
Blanc (l'abbé P.-S.)	
Cours d'histoire ecclésiastique. 3 vol. in-12.	12, 00
Introduction au Cours. 1 vol. in-12.	4, 00
Blanc (l'abbé Théod.).	
Vie de saint Camille de Lellis. 1 vol. in-12.	3, 00

Bonhomme (l'abbé Jules).

Souvenirs du fort de l'Est. 1 vol. in-12.	1, 00
---	-------

Bonnefonds (madame Élisabeth de).

Mes Souvenirs. 1 vol. in-12.	2, 00
------------------------------	-------

Boré (Léon).

Petit (le) Livre de l'amour de Dieu. 1 vol. in-18.	0, 60
Rienzi et Rome à son époque. 1 vol. in-8.	1, 50
Stigmatisés (les) du Tyrol. 1 vol. in-12.	1, 80

Bossuet.

Connaissance (de la) de Dieu et de soi-même. 1 vol. in-12.	1, 30
Discours sur l'histoire universelle. Annoté par A. Nette- ment. 1 vol. in-12.	2, 00
Empires (les). 1 vol. in-12.	0, 70
Oraisons funèbres, édition Drioux. 1 vol. in-12.	1, 50
Traité de logique et de morale. 1 vol. in-12.	2, 50

Bouffier (P. Gabriel).

Vie du P. Pignatelli. 1 vol. in-12.	2, 50
-------------------------------------	-------

Bouhours (P.).

Vie de saint François-Xavier. 2 vol. in-12.	1, 00
Vie de saint Ignace. 1 vol. in-12.	1, 40

Bouix (D.).

Institutiones juris canonici :	
— Tractatus de principiis juris canonici. 1 vol. in-8.	7, 00
— Tractatus de capitulis. 1 vol. in-8.	7, 00
— Tractatus de episcopo. 2 vol. in-8.	14, 00
— Tractatus de judiciis ecclesiasticis. 2 vol. in-8.	14, 00
— Tractatus de parcho. 1 vol. in-8.	7, 00

— Tractatus de jure liturgico. 1 vol. in-8.	7, 00
— Tractatus de jure regularium. 2 vol. in-8.	14, 00
— Tractatus de concilio provinciali. 1 vol. in-8	7, 00
— Tractatus de curia romana. 1 vol. in-8.	7, 00
— Tractatus de Papa. 3 vol. in-8.	21, 00

Bonix (P. Marcel).

Œuvres de sainte Térèse. 3 vol. in-12.	12, 00
Lettres de sainte Térèse. 3 vol. in-8.	18, 00
*Lettres de saint Ignace. 1 vol. in-8.	7, 50
Vie de la vénérable mère Anne de Saint-Barthélemy. 1 vol. in-12.	2, 00
Vie de sainte Térèse, écrite par elle-même. 1 v. in-8.	7, 00
— In-12.	4, 00
Vie de sainte Térèse, par Ribera. 1 vol. in-8.	7, 50

Boullan (l'abbé).

Vie divine de la très-sainte Vierge Marie. 1 vol. in-12.	2, 00
--	-------

Bourdaloque.

Avent. 1 vol. in-12.	1, 50
Carême. 3 vol. in-12.	4, 50
Dominicales. 4 vol. in-12.	6, 00
Exhortation. 2 vol. in-12.	3, 00
Mystères. 2 vol. in-12.	3, 00
Œuvres. <i>Lyon</i> . 18 vol. in-12.	25, 00
Panegyriques. 2 vol. in-12.	3, 00
Pensées sur divers sujets de religion et de morale. 3 vol. in-12.	4, 50
Retraite spirituelle. 1 vol. in-12.	1, 50

Bourdin (P.).

Vie du vénérable P.-M.-L. Chanel. 1 vol. in-8.	6, 00
--	-------

Boylesve (Marin de).

Cours de philosophie. 1 vol. in-12.	3, 00
Logique. 1 vol. in-12.	1, 00

Brandt (l'abbé de).

Méditations à l'usage des personnes du monde. 5 vol. in-12.	10, 00
Méditations à l'usage des religieuses. 5 vol. in-12.	10, 00

Braye (l'abbé).

Cours élémentaire de religion. 1 vol. in-12.	2, 25
--	-------

Bressanvido (P.).

Instructions morales. 5 vol. in-8.	25, 00
— sur les Vertus théologiques. 1 vol. in-8.	7, 00
— sur les Commandements. 2 vol. in-8.	10, 00
— sur le Péché. 1 vol. in-8.	5, 00
— sur les Sacrements. 1 vol. in-8.	5, 00

Brumoy (P.).

Théâtre des Grecs. 16 vol. in-8.	40, 00
----------------------------------	--------

Brydayne (P.).

Sermons. 8 vol. in-12.	16, 00
------------------------	--------

Buron.

Bretagne (la) catholique. 1 vol. grand in-8.	6, 00
--	-------

Bussièrre (baron de).

Histoire de la Ligue formée contre Charles le Téméraire. 1 vol. in-8.	2, 50
Sept (les) Basiliques de Rome. 2 vol. in-8.	6, 00

Bussy (A.-M.-L. de).

Histoire de la Petite Bretagne. 1 vol. in-12.	1, 20
---	-------

Bussy (Ch. de).

Histoire des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem.
3 vol. in-12. 6, 00

Butler (Alban) et **Godescard**.

Vies des Saints. 12 vol. grand in-12. 42, 00

Buynaud des Échelles.

Triomphe de l'Évangile. 4 vol. in-12. 5, 00

Cadoudal (G. de).

Signes (les) du temps. 1 vol. in-12. 2, 00

Carron (l'abbé).

Art (l') de rendre heureux tout ce qui nous entoure.

1 vol. in-18. 0, 60

— 1 vol. in-12. 0, 80

Beau (le) Soir de la vie. 1 vol. in-18. 0, 50

— 1 vol. in-12; relié. 1, 60

Écoliers (les) vertueux. 2 vol. in-12. 2, 00

— 2 vol. in-18, reliés. 2, 00

Héroïnes (les nouvelles) chrétiennes. 2 vol. in-18. 1, 20

— 2 vol. in-12. 2, 00

Heureux (l') Matin de la vie. 1 vol. in-18. 0, 80

— 1 vol. in-12. 1, 00

Route du bonheur. 1 vol. in-18. 0, 75

— 1 vol. in-12. 1, 20

Vertu (la) parée de tous ses charmes. 1 vol. in-18. 0, 90

— 1 vol. in-12. 1, 20

Vie du P. Brydayne. 1 vol. in-12. 1, 50

Vie des dames françaises. 1 vol. in-18. 1, 00

— 1 vol. in-12. 2, 00

Vies des justes dans la profession des armes. 1 vol. in-18.

1, 00

— 1 vol. in-12. 1, 60

Vies des justes dans les conditions ordinaires. 1 vol. in-18.	1, 00
— 1 vol. in-12.	1, 60
Vies des justes dans les plus humbles conditions. 1 vol. in-18.	1, 00
— 1 vol. in-12.	1, 40
Vies des justes parmi les filles chrétiennes. 1 vol. in-18.	1, 20
— 1 vol. in-12.	2, 00

Cauvain (Henry).

Maximilien Heller. 1 vol. in-12.	2, 00
Roi (le) de Gand. 1 vol. in-12.	2, 00

Chalippe (P.).

Vie de saint François d'Assise. 3 vol. in-12.	5, 50
---	-------

Champeau (P.).

Méditations à l'usage des maisons d'éducation (jeunes gens ou jeunes personnes). 4 vol. in-12.	8, 00
Tome I. Règlement. — Fins dernières.	
Tome II. Vertus chrétiennes.	
Tome III. Principales époques et fêtes de Notre-Seigneur.	
Tome IV. Fêtes et privilèges de la sainte Vierge, fêtes des Anges et des Saints.	

Charbonnier (l'abbé).

Histoire abrégée de la vie de Jésus-Christ. 1 vol. in-18.	0, 65
Cours d'instructions familières, de Raineri. 4 vol. in-8.	12, 00
Litanies de la très-sainte Vierge, du P. Grassi. 1 vol. in-8.	5, 50
Vertu (la) solide, du P. Bellécius. 1 vol. in-8.	5, 00

Charency (monseigneur).

Instructions générales en forme de catéchisme. 5 vol.	
in-18.	4, 50
— 2 vol. in-12.	3, 60

Chétardie (l'abbé de la).

Homélies. 3 vol. in-8.	8, 00
------------------------	-------

Chevassu.

Méditations ecclésiastiques. 2 vol. in-8.	10, 00
---	--------

Cirier (l'abbé J.-B.).

Cours complet d'instructions familières. 3 vol. in-12.	
	8, 00

Collombet (F.-Z.).

Chateaubriand, sa Vie et ses Écrits. 1 vol. in-8.	4, 00
Histoire de la sainte Église de Vienne. 3 vol. in-8.	12, 00
— de la suppression des jésuites. 2 vol. in-8.	8, 00
— des lettres latines. 1 vol. in-8.	1, 50
— de saint Cyprien, de G.-A. Poole. 1 v. in-8.	1, 50
Œuvres choisies de saint Jérôme. 5 vol. in-8.	10, 00

Chevereau (l'abbé).

Théologie affective, de Bail. 5 vol. in-8.	15, 00
--	--------

Collet (l'abbé).

Explication des premières vérités de la religion. 1 vol.	
in-12.	1, 30
Instructions sur le dimanche et les fêtes. 1 vol. in-12.	
	1, 50

Colombière (de la).

Œuvres. 7 vol. in-12.	9, 00
— Petit papier. 7 vol. in-12.	6, 00

Charency (monseigneur).

Instructions générales en forme de catéchisme. 5 vol.	
in-18.	4, 50
— 2 vol. in-12.	3, 60

Chétardie (l'abbé de la).

Homélies. 3 vol. in-8.	8, 00
------------------------	-------

Chevassu.

Méditations ecclésiastiques. 2 vol. in-8.	10, 00
---	--------

Cirier (l'abbé J.-B.).

Cours complet d'instructions familières. 3 vol. in-12.	
	8, 00

Collombet (F.-Z.).

Chateaubriand, sa Vie et ses Écrits. 1 vol. in-8.	4, 00
Histoire de la sainte Église de Vienne. 3 vol. in-8.	12, 00
— de la suppression des jésuites. 2 vol. in-8.	8, 00
— des lettres latines. 1 vol. in-8.	1, 50
— de saint Cyprien, de G.-A. Poole. 1 v. in-8.	1, 50
Œuvres choisies de saint Jérôme. 5 vol. in-8.	10, 00

Chevereau (l'abbé).

Théologie affective, de Bail. 5 vol. in-8.	15, 00
--	--------

Collet (l'abbé).

Explication des premières vérités de la religion. 1 vol.	
in-12.	1, 30
Instructions sur le dimanche et les fêtes. 1 vol. in-12.	
	1, 50

Colombière (de la).

Œuvres. 7 vol. in-12.	9, 00
— Petit papier. 7 vol. in-12.	6, 00

Vies des justes dans les conditions ordinaires. 1 vol. in-18.	1, 00
— 1 vol. in-12.	1, 60
Vies des justes dans les plus humbles conditions. 1 vol. in-18.	1, 00
— 1 vol. in-12.	1, 40
Vies des justes parmi les filles chrétiennes. 1 vol. in-18.	1, 20
— 1 vol. in-12.	2, 00

Cauvain (Henry).

Maximilien Heller. 1 vol. in-12.	2, 00
Roi (le) de Gand. 1 vol. in-12.	2, 00

Chalippe (P.).

Vie de saint François d'Assise. 3 vol. in-12.	5, 50
---	-------

Champeau (P.).

Méditations à l'usage des maisons d'éducation (jeunes gens ou jeunes personnes). 4 vol. in-12.	8, 00
Tome I. Règlement. — Fins dernières.	
Tome II. Vertus chrétiennes.	
Tome III. Principales époques et fêtes de Notre-Seigneur.	
Tome IV. Fêtes et privilèges de la sainte Vierge, fêtes des Anges et des Saints.	

Charbonnier (l'abbé).

Histoire abrégée de la vie de Jésus-Christ. 1 vol. in-18.	0, 65
Cours d'instructions familiares, de Raineri. 4 vol. in-8.	12, 00
Litanies de la très-sainte Vierge, du P. Grassi. 1 vol. in-8.	5, 50
Vertu (la) solide, du P. Bellécius. 1 vol. in-8.	5, 00

Charency (monseigneur).

Instructions générales en forme de catéchisme. 5 vol.	
in-18.	4, 50
— 2 vol. in-12.	3, 60

Chétardie (l'abbé de la).

Homélies. 3 vol. in-8.	8, 00
------------------------	-------

Chevassu.

Méditations ecclésiastiques. 2 vol. in-8.	10, 00
---	--------

Cirier (l'abbé J.-B.).

Cours complet d'instructions familières. 3 vol. in-12.	
	8, 00

Collombet (F.-Z.).

Chateaubriand, sa Vie et ses Écrits. 1 vol. in-8.	4, 00
Histoire de la sainte Église de Vienne. 3 vol. in-8.	12, 00
— de la suppression des jésuites. 2 vol. in-8.	8, 00
— des lettres latines. 1 vol. in-8.	1, 50
— de saint Cyprien, de G.-A. Poole. 1 v. in-8.	1, 50
Œuvres choisies de saint Jérôme. 5 vol. in-8.	10, 00

Chevereau (l'abbé).

Théologie affective, de Bail. 5 vol. in-8.	15, 00
--	--------

Collet (l'abbé).

Explication des premières vérités de la religion. 1 vol.	
in-12.	1, 30
Instructions sur le dimanche et les fêtes. 1 vol. in-12.	
	1, 50

Colombière (de la).

Œuvres. 7 vol. in-12.	9, 00
— Petit papier. 7 vol. in-12.	6, 00

Combalot (l'abbé).

Culte (le) de la sainte Vierge Marie. 2 vol. in-8. 12, 00
— 2 vol. in-12. 8, 00

Corneille (Pierre).

Imitation (l') de Jésus-Christ. 1 vol. in-12. 3, 00

Cousin-Despréaux.

Livre (le) de la nature. 3 vol. in-12, revu par L. DES-
DOUITS. 6, 00

Crétineau-Joly (J.).

Histoire de la Compagnie de Jésus. 6 vol. in-8. 12, 00
— 6 vol. in-12. 8, 00

Crouzet (l'abbé). *A traduit :*

Droit (du) ecclésiastique dans ses principes, par G. Phil-
lips. 3 vol. in-12. 10, 00

Droit (du) ecclésiastique dans ses sources, par G. Phillips.
1 vol. in-8. 5, 00

Guide des pécheurs, de Louis de Grenade. 1 vol. in-12.
2, 80

Pratique de la perfection chrétienne, de Rodriguez. 4 vol.
in-12. 8, 00

Cruise (monseigneur).

Vie de Mgr Affre. 1 vol. in-8. 4, 00

Cyprien (S.).

Opera. 1 vol. in-8. 3, 00

Daniel (P.-Ch.).

Histoire de la B. Marguerite-Marie. 1 vol. in-12. 3, 50

Desdonits (L.).

Homme (l') et la Création. 1 vol. in-8.	2, 50
Livre (le) de la Nature, de Cousin-Despréaux. 3 vol. in-12.	6, 00
Physique (la) en action. 2 vol. in-8.	5, 00
Soirées (les) de Monthléry. 1 vol. in-8.	3, 00

Diestch (L.).

Cantiques nouveaux, à Jésus eucharistique! à Marie immaculée! In-8, paroles et musique.	10, 00
— In-18, les paroles seulement.	0, 60
Manuel du Maître de chapelle. 1 vol. in-4.	10, 00
Quinze Motets. 1 vol. grand in-8.	6, 00

Dietsch et Tessier.

Accompagnement d'orgue, pour le Graduel romain. 1 vol. grand in-4.	36, 00
— <i>Première partie</i> , contenant l'Ordinaire des Messes et le Propre du temps. 1 vol.	20, 00
— <i>Seconde partie</i> , contenant le Commun des saints, le Propre des saints et les Messes votives. 1 vol.	18, 00
Accompagnement d'orgue, pour l'Antiphonaire romain. 1 vol. grand in-4.	24, 00
Accompagnement d'orgue, pour la Messe et l'Office de l'Immaculée Conception. In-4.	2, 00

Dienlin.

Bon (le) Curé au XIX ^e siècle. 2 vol. in-8, édition Perisse.	10, 00
— Édition Wagner. 2 vol. in-8	12, 00
Guide des curés. 2 vol. in-8.	10, 00

Drohojowska (comtesse).

Femmes (les) pieuses de la France. 1 v. grand in-8.	6, 00
— 1 vol. in-12.	2, 00

Dubois (l'abbé H.).

Guide (le) des Séminaristes. 1 vol. in-12.	2, 00
Pratique du christianisme. 1 vol. in-12.	2, 80
Pratique du zèle ecclésiastique. 1 vol. in-12.	2, 50
Saint (le) Prêtre. 1 vol. in-12.	2, 80

Dupont (P. Louis).

Compendium Meditationum. 2 vol. in-18 raisin.	4, 00
Méditations sur les Mystères de la foi. 4 vol. in-8.	16, 00

Duquesne (l'abbé).

Évangile (l') médité. 4 vol. in-12.	7, 00
Grandeurs (les) de Marie. 2 vol. in-18.	1, 80

Duquesnel (Amédée).

Histoire des Lettres avant le christianisme. 2 vol. in-8.	5, 00
---	-------

Dussieux (L.).

Atlas général de géographie, 212 cartes. 1 vol. grand in-4, demi-rel.	35, 00
— Demi-rel. chagrin.	40, 00
Canada (le) sous la domination française. 1 vol. in-12.	2, 00
Généalogie de la Maison de Bourbon. 1 vol. in-8.	6, 00
Géographie générale, 1 vol. grand in-8.	15, 00
Histoire de la guerre de 1870-1871. 2 vol. in-12.	4, 00
Volontaires (les) de 1792. In-12.	0, 40

Enjelvin (P. Joseph-Marie-Louis).

Fleurs à Marie. 1 vol. in-18	2, 00
Prêtre (le). 1 vol. in-12.	3, 00
Saintes (les) Larmes. 1 vol. in-18.	2, 00

Féletz (Charles de).

Jugements historiques et littéraires. 1 vol. in-8. 2, 00

Fénelon.

Œuvres. 5 vol. in-4. 25, 00

Œuvres philosophiques. 1 vol. in-12. 3, 00

Télémaque. 1 vol. in-12. 1, 00

Traité de l'existence de Dieu, édit. Barbe. 1 v. in-12. 1, 50

— 1 vol. in-12. *Lyon*. Ed. Gosselin. 2, 00

Flandin (Ch.).

Principes et Philosophie de la chimie moderne. 1 v. in-8. 6, 00

Fleuriot (mademoiselle).

A. l'Aventure. 1 vol. in-18 raisin. 1, 50

Alix. 2 vol. in-12. 4, 00

Ce Pauvre Vieux. 1 vol. in-12. 2, 00

Chemin (le) et le But. 1 vol. in-12. 2, 00

Deux Bijoux. 1 vol. in-12. 2, 00

Famille (une) bretonne. 1 vol. in-12. 3, 00

Histoires pour tous. 1 vol. in-12. 2, 00

Marga. 1 vol. in-12. 2, 00

Marquise et Pêcheur. 1 vol. in-12. 2, 00

Mes Héritages. 1 vol. in-12. 2, 00

Mon Sillon. 1 vol. in-12. 2, 00

Notre Passé. 1 vol. in-12. 2, 00

Petite Belle. 1 vol. in-12. 2, 00

Pieds (les) d'argile. 2 vol. in-12. 4, 00

Prévalonnais (les). 2 vol. in-12. 4, 00

Réséda. 1 vol. in-12. 2, 00

Souvenirs d'une douairière. 1 vol. in-12. 2, 00

Une Année de la vie d'une femme. 1 vol. in-12. 2, 00

Une Chaîne invisible. 1 vol. in-12. 2, 00

Une Histoire intime. 1 vol. in-12. 2, 00

Vie (la) en Famille. 1 vol. in-12. 2, 00

Foisset.

Vie du R. P. Lacordaire. 2 vol. in-8.	15, 00
— Le même ouvrage. 2 vol. in-12.	8, 00

Fournel (Victor).

Paris nouveau et Paris futur. 1 vol. in-12.	2, 00
---	-------

François de Sales (saint).

Entretiens (les vrais) spirituels. 1 vol. gr. in-32.	1, 00
Introduction à la vie dévote. 1 vol. in-18.	1, 40
— 1 vol. gr. in-32. Maisons d'éducation.	0, 80
Lettres diverses. 1 vol. in-12.	1, 00
Œuvres complètes. 5 vol. in-8.	20, 00
Traité de l'amour de Dieu. 2 vol. grand in-32.	2, 00
Vraie (la) et Solide Piété. 1 vol. gr. in-32.	1, 00
— 1 vol. petit in-18.	1, 50

Frayssinous (monseigneur).

Défense du christianisme. 2 vol. in-12.	4, 00
---	-------

Gaborit (l'abbé).

Beau (le) dans la nature et dans les arts. 2 v. in-8.	8, 00
---	-------

Gabourd (Amédée).

Histoire de France. 3 vol. in-12.	6, 00
Histoire de la Révolution et de l'Empire. 10 vol. in-8.	40, 00
— de l'Assemblée constituante. 1 vol. in-8.	4, 00
— — législative. 1 vol. in-8.	4, 00
— de la Convention nationale. 2 vol. in-8.	8, 00
— du Directoire. 1 vol. in-8.	4, 00
— de la Révolution française. 5 vol. in-8.	20, 00
— du Consulat. 2 vol. in-8.	8, 00
— de l'Empire. 3 vol. in-8.	12, 00
— du Consulat et de l'Empire. 5 vol. in-8.	20, 00
Précis historique des événements contemporains. 1 vol. in-12.	3, 30

Gabrielle d'Éthampes.

Héritage (l') du croisé. 1 vol. in-12. 2, 00

Gaduel (l'abbé).

* — Directeur (le) de la jeunesse, ou Vie de Jean-Joseph
Allemand. 1 vol. in-12. 3, 50

* Perfection (la) sacerdotale, ou Vie de Holzhauser. 1 vol.
in-12. 3, 50

Gaillard (Léopold de).

Expédition (l') de Rome en 1849. 1 vol. in-8. 6, 00

Gaillardin (Casimir).

Histoire du règne de Louis XIV : la France sous Maza-
rin. 2 vol. in-8. 12, 00

Gérin (Charles).

Deux (les) Pragmatiques sanctions. 1 vol. in-12. 3, 00

* Recherches sur l'Assemblée de 1682. 1 vol. in-8. 7, 50

Gertrude (sainte).

Vie et Œuvres. 2 vol. in-12. 4, 00

Gosselin (l'abbé).

Instructions sur les fêtes de l'Église. 3 vol. in-12. 8, 00

Histoire littéraire de Fénelon. 1 vol. grand in-8. 5, 00

Gousset (Card.).

Exposition des principes du droit canonique. 1 vol. in-12.
4, 00

Théologie dogmatique. 2 vol. in-8. 14, 00

Théologie morale. 2 vol. in-8. 12, 00

Grandclaude (l'abbé).

Principes du droit public. 1 vol. in-12. 3, 00

Grenade (P. Louis de).

Guide des pécheurs, trad. Crouzet. 1 vol. in-12. 2, 80

Grou (P.).

Caractères de la vraie dévotion. 1 vol. gr. in-32. 1, 00

Manuel des âmes intérieures. 1 vol. in-12. 1, 00

Maximes spirituelles. 1 vol. in-18. 1, 00

— 1 vol. in-12. 1, 50

Méditations sur l'amour de Dieu. 1 vol. in-18. 0, 70

— 1 vol. in-12. 1, 20

Science pratique du Crucifix. 1 vol. in-18. 0, 75

— 1 vol. in-12. 1, 50

A revu :

Science (la) du Crucifix, du P. Pierre-Marie. 1 vol.
in-18. 0, 50

Guilloré (P.).

Manière de conduire les âmes. 1 vol. in-8. 3, 50

Maximes spirituelles. 1 vol. in-8. 3, 50

Œuvres. 3 vol. in-8. 9, 00

Progrès de la vie spirituelle. 1 vol. in-8. 3, 50

Hamon (l'abbé), curé de Saint-Sulpice.

Méditations. 3 vol. in-12. 9, 00

Traité de la Prédication. 1 vol. in-8. 5, 00

Vie de saint François de Sales. 2 vol. in-8. 12, 00

— Abrégé. 1 vol. in-12. 2, 00

Vie du cardinal de Cheverus. 1 vol. in-8. 5, 00

— 1 vol. in-12. 2, 25

Harpe (la)

Histoire des voyages en Asie. 8 vol. in-8. 12, 00

— Autour du monde. 9 vol. in-8. 12, 00

Lycée. 18 vol. in-8. 24, 00

Hébrard (l'abbé).

Articles organiques. 1 vol. in-8.	6, 00
-----------------------------------	-------

Herbet (l'abbé).

Imitation (l') de Jésus-Christ méditée. 2 vol. in-12.	6, 00
---	-------

— Avec quatre belles gravures.	6, 50
--------------------------------	-------

Henrion.

Histoire littéraire de la France. 1 vol. in-8.	0, 80
--	-------

Vie de Mgr Frayssinous. 2 vol. in-8.	4, 00
--------------------------------------	-------

Heard (l'abbé).

Cours d'instruction religieuse. 4 vol. in-12.	9, 00
---	-------

Explication du Catéchisme de Paris. 1 vol. in-12.	2, 50
---	-------

Exposition de la religion chrétienne. 1 vol. in-18.	0, 50
---	-------

Instructions tirées de l'Histoire sainte. 1 vol. in-12.	2, 00
---	-------

Méthode de Saint-Sulpice. 1 vol. in-12.	2, 50
---	-------

Prælectiones juris canonici. 3 vol. in-12.	9, 00
--	-------

Persévérance chrétienne. 1 vol. in-12.	2, 00
--	-------

Jaquenot (Mgr).

Vie de M. l'abbé Gagelin. 1 vol. in-12.	2, 00
---	-------

Vie de M. l'abbé Marchand. 1 vol. in-12.	1, 00
--	-------

Jeaneard (monseigneur).

Vie de saint Liguori. 1 vol. in-12.	2, 50
-------------------------------------	-------

Jérôme (saint).

Epistolæ selectæ. 1 vol. in-8.	3, 00
--------------------------------	-------

Livre (le) des hommes illustres. 1 vol. in-8.	2, 00
---	-------

Mélanges. 3 vol. in-8.	6, 00
------------------------	-------

Œuvres choisies. 5 vol. in-8.	10, 00
-------------------------------	--------

Vies de saint Paul ermite, etc. 1 vol. in-8.	2, 00
--	-------

Joux (Pierre de).

Lettres sur l'Italie. 2 vol. in-8.	3, 00
------------------------------------	-------

— 2 vol. in-12.	1, 50
-----------------	-------

Judde (P.).

Instruction pour les jeunes professeurs. 1 vol. in-12.	0, 60
Œuvres spirituelles. 3 vol. in-12.	4, 50
— Le même ouvrage. 5 vol. in-18.	6, 00
Retraite pour les religieuses. 1 vol. in-12.	1, 50
Retraite spirituelle. 2 vol. in-12.	3, 00
Traité sur la confession. 1 vol. in-12.	1, 00

Jassieu (Alexis de).

Méditations de la raison et de la foi. 1 vol. in-18.	1, 20
--	-------

Lactance.

Opera omnia. 1 vol. in-8.	3, 00
---------------------------	-------

Lalanne (l'abbé).

Manuel entomologique. 1 vol. in-8.	6, 00
------------------------------------	-------

Lallemant (P.).

Doctrine (la) spirituelle. 1 vol. in-18.	1, 20
Saints (les) Désirs de la mort. 1 vol. in-18.	0, 50
Sens (le) des Psaumes de David. 1 vol. in-12.	1, 60

Landelle (G. de la).

Aventures d'un gentilhomme. 2 vol. in-12.	4, 00
Phylon Binome. 1 vol. in-12.	2, 00
Quarts (les) de jour. 1 vol. in-12.	2, 00
Quarts (deuxièmes) de jour. 1 vol. in-12.	2, 00
Quarts (troisièmes) de jour. 1 vol. in-12.	2, 00
Quarts (les) de nuit. 1 vol. in-12.	2, 00
Quarts (deuxièmes) de nuit. 1 vol. in-12.	2, 00
Quarts (troisièmes) de nuit. 1 vol. in-12.	2, 00
Quarts (quatrièmes) de nuit. 1 vol. in-12.	2, 00
Quarts (cinquièmes) de nuit. 1 vol. in-12.	2, 00
Quarts (sixièmes) de nuit. 1 vol. in-12.	2, 00

Laurentie.

Histoire de France. 8 vol. in-8.	40, 00
Histoire de l'empire romain. 4 vol. in-8.	16, 00

Lebrun (P.).

Explication des cérémonies de la Messe. 4 vol. in-8.	16, 00
--	--------

Lefranc.

Histoire d'Angleterre. 1 vol. in-12.	3, 00
— de la littérature étrangère. 2 vol. in-8.	3, 00
— 2 vol. in-12.	1, 60
— Littérature du Nord. 1 vol. in-8.	1, 50
— — 1 vol. in-12.	0, 80
— — du Midi. 1 vol. in-8.	1, 50
— — 1 vol. in-12.	0, 80
Histoire de la littérature française au moyen âge. 1 vol. in-12.	2, 75
Histoire de la littérature française aux xvi ^e et xvii ^e siècles. 1 vol. in-12.	2, 75
Histoire de la littérature française aux xviii ^e et xix ^e siècles. 1 vol. in-12.	2, 75
Histoire de la littérature sacrée. 1 vol. in-12.	2, 50

Léséleuc (Mgr de).

Évangélistes (les) unis, de Mgr Mastai Ferretti. 2 vol. in-8.	14, 00
---	--------

Lohner (Tobie).

Manuel du prédicateur. 3 vol. in-12.	7, 50
--------------------------------------	-------

Lombes. (P. Amb. de).

Lettres spirituelles. 1 vol. in-12.	1, 50
Traité de la joie de l'âme chrétienne. 1 v. in-18, relié.	1, 20
— 1 vol. in-12	1, 00
Traité de la paix intérieure. 1 vol. in-18.	1, 00

Loriot (P.).

Œuvres. 7 vol. in-8.	21, 00
Sermons sur la doctrine chrétienne. 4 vol. in-8.	12, 00
Sermons sur la morale chrétienne. 3 vol. in-8.	9, 00

Lortal (mademoiselle de).

Histoires de jeunes filles. 1 vol. grand in-8.	2, 75
--	-------

Louis de Blois.

Dieu consolateur. 1 vol. in-18.	1, 50
---------------------------------	-------

Louis de Léon.

Noms (les) de Jésus-Christ dans la sainte Écriture. 1 vol. in-8.	6, 00
--	-------

Lubienski (Éd.).

Guerres et Révolutions d'Italie en 1848 et 1849. 1 vol. in-8.	5, 00
---	-------

Lupellus, presbyter.

Tractatus de castitate. 2 vol. in-8.	10, 00
--------------------------------------	--------

Luzerne (card. de la).

Considérations sur divers points de la morale chrétienne. 2 vol. in-8.	5, 00
Considérations sur la passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ. 1 vol. in-18.	1, 00
— 1 vol. in-8.	1, 50
Considérations sur l'état ecclésiastique. 1 vol. in-8.	1, 50
Dissertation sur la spiritualité de l'âme. 1 vol. in-8.	1, 75
— 1 vol. in-12.	1, 50
Dissertation sur la vérité de la religion. 1 vol. in-8.	2, 40
Dissertation sur les prophéties. 1 vol. in-8.	1, 50
Dissertation sur l'existence de Dieu. 1 vol. in-8.	2, 40

Explication des Évangiles. 4 vol. in-18.	4, 00
Œuvres. 10 vol. in-8.	20, 00
Lyonnet (monseigneur).	
Cardinal (le) Fesch. 2 vol. in-8.	12, 00
Histoire de Mgr d'Aviau du Bois de Sanzay. 2 v. in-8.	8, 00
Mabire (l'abbé).	
Manuel de l'histoire des dogmes chrétiens. 2 vol. in-8.	8, 00
Manceau (madame).	
Piété (la) en action. 1 vol. grand in-8.	6, 00
Manuel de piété à l'usage du Sacré-Cœur. 1 vol.	
in-18	2, 00
Manuel du chrétien, contenant les psaumes. 1 vol.	
in-18.	1, 60
— 1 vol. in-32.	2, 50
Marcel (Étienne).	
Avec et sans dot. 1 vol. in-12.	2, 00
Juliette. 1 vol. in-12.	2, 00
Souvenirs d'une jeune fille. 1 vol. in-12.	2, 00
Marchal de Bussy.	
Histoire de Pie IX. 3 vol. in-12.	4, 00
Marquigny (P.).	
Une Femme forte. 1 vol. in-12.	2, 00
Martinet (l'abbé).	
Arche (l') du peuple. 2 vol. in-18.	2, 00
Concordia rationis et fidei. 1 vol. in-8.	3, 00
Emmanuel (l'). 1 vol. in-12.	2, 00

Étude sur la méthode d'enseignement théologique. 1 vol. in-12.	1, 60
Institutiones theologicæ. 8 vol. in-8.	40, 00
Philosophie (la) du catéchisme catholique. 1 vol. in-8.	3, 00
Science (la) sociale. 1 vol. in-8.	3, 00
Société (la) devant le Concile. 1 vol. in-12.	3, 00
Solution de grands problèmes. 4 vol. in-12.	10, 00

Mazas (Al.).

Cours d'histoire de France. 4 vol. in-8.	12, 00
Hommes (les) illustres de l'Orient. 2 vol. in-8.	8, 00
Vies des grands capitaines du moyen âge. 5 vol. in-8.	15, 00

Meissas.

Géologie (la). 1 vol. in-12.	1, 60
Météorologie (la). 1 vol. in-12.	1, 60
Minéralogie (la). 1 vol. in-12.	1, 60
Résumés d'histoire naturelle. 5 vol. in-12.	8, 40
Tableau de l'harmonie universelle. 1 vol. in-8.	1, 50
Zoologie (la). 1 vol. in-12.	2, 00

Mercier (P.).

Madame de Maintenon. 1 vol. in-12.	2, 00
------------------------------------	-------

Métastase.

Drames sacrés. 1 vol. in-12.	1, 00
------------------------------	-------

Montalembert (comte de).

Intérêts (des) catholiques au dix-neuvième siècle. 1 vol. in-8.	2, 00
— 1 vol. in-12.	0, 80
Lettres à un ami de collège. 1 vol. in-12.	3, 00

Moines (les) d'Occident. Tomes I, II, III, IV, V.	5 vol.	
in-8.		36, 50
— 5 vol. in-12.		20, 00
Œuvres. 9 vol. in-8.		67, 50

Montron (Max. de).

Guerres (les) saintes d'outre-mer.	2 vol. in-12.	1, 00
Tableau de la décadence du paganisme.	1 vol. in-12.	0, 80

Merillon (Adolphe).

Souvenirs de Saint-Nicolas.	1 vol. in-12.	1, 30
-----------------------------	---------------	-------

Mounier et Rubichon.

Action (de l') du clergé dans les sociétés modernes.	2 vol.	
in-12.		4, 00

Muret (Th.).

Histoire de Paris.	1 vol. in-12.	0, 80
--------------------	---------------	-------

Natali (P. Ant.).

Gloires (les) du sacerdoce.	1 vol. in-12.	1, 50
-----------------------------	---------------	-------

Nettement (Alfred).

Appel au bon sens, au droit et à l'histoire.	In-8.	0, 80
Berryer au barreau et à la tribune.	1 vol. in-12.	1, 00
Études critiques sur le feuilleton-roman.	2 vol. in-8.	4, 00
Henri de France.	2 vol. in-12.	4, 00
Histoire de la conquête d'Alger.	1 vol. in-12.	4, 00
Histoire de la conquête de l'Algérie.	1 vol. in-12.	3, 50
Histoire de la littérature française sous la Restauration.		
2 vol. in-8.		10, 00
Histoire de la littérature française sous le gouvernement de Juillet.	2 vol. in-8.	11, 00
Histoire de la Restauration.	8 vol. in-8.	58, 00
Notre Saint-Père le Pape.	In-8.	2, 50
Poètes et Artistes contemporains.	1 vol. in-8.	5, 50

Oudin (l'abbé J.).	
Manuel d'archéologie. 1 vol. in-8.	4, 00
Ouen (saint).	
Vie de saint Éloï. 1 vol. in-8.	2, 00
Ourliac (Édouard).	
Contes (les) du Bocage. 1 vol. in-12.	2, 00
Ozanam (A.-F.).	
Civilisation (la) au v ^e siècle. 2 vol. in-8.	12, 00
— 2 vol. in-12.	8, 00
Civilisation (la) chrétienne chez les Francs. 1 vol. in-8.	7, 00
— 1 vol. in-12.	4, 00
Dante et la Philosophie catholique au xiv ^e siècle. 1 vol. in-8.	6, 00
— 1 vol. in-12.	4, 00
Études germaniques. 2 vol. in-8.	14, 00
— 2 vol. in-12.	8, 00
Germanis (les) avant le Christianisme. 1 vol. in-8.	7, 00
— 1 vol. in-12.	4, 00
Lettres (1831-1858). 2 vol. in-8.	14, 00
— 2 vol. in-12.	8, 00
Lettres inédites sur la Société de Saint-Vincent de Paul.	
In-8.	1, 20
Mélanges. 2 vol. in-8.	14, 00
— 2 vol. in-12.	8, 00
Œuvres complètes. 11 vol. in-8.	73, 00
— 11 vol. in-12.	41, 00
Poètes (les) franciscains en Italie. 1 vol. in-8.	6, 00
— 1 vol. in-12.	4, 00
Purgatoire (le) de Dante. 1 vol. in-8.	7, 00
— 1 vol. in-12.	4, 00

Pacca (cardinal).		
Mémoires historiques. 1 vol. in-8.		0, 80
Pailloux (P. Xavier).		
Famille (la) sanctifiée. 2 vol. in-12.		4, 00
Pallard (l'abbé L.).		
Recueil de prières et d'œuvres pies. 1 vol. in-18.	2, 50	
Recueil des tiers ordres. 1 vol. in-18.	2, 50	
Papencordt (Félix).		
Rienzi et Rome à son époque. 1 vol. in-8.	1, 50	
Pardiac (l'abbé).		
Histoire de saint Abbou. 1 vol. in-8.	7, 50	
Parisis (Mgr).		
Cas de conscience. 1 vol. in-8.	2, 25	
Pavy (l'abbé).		
Monseigneur Pavy, sa vie et ses œuvres. 2 vol. in-8.	13, 00	
Périn (Charles).		
Richesse (de la) dans les sociétés chrétiennes. 2 vol. in-12.		8, 00
Picquigny (P. Bernardin de).		
Explication des Épîtres de saint Paul. 4 vol. in-12.	5, 00	
Pinart (l'abbé).		
Flammes (les) de l'amour de Jésus. 1 vol. in-12.	2, 75	
Nourriture (la) de l'âme chrétienne. 1 vol. in-12.	2, 00	
Pitra (card.).		
Études sur les Actes des saints. 1 vol. in-8.	2, 00	
Histoire de saint Léger. 1 vol. in-8.	4, 00	

Plantier (monseigneur).

Conférences données à Notre-Dame de Paris. Avent de 1848. 1 vol. in-8.	3, 00
Règles de la vie sacerdotale. 2 vol. in-8.	6, 00

Prat (P. J.-M.).

Histoire de saint Irénée. 1 vol. in-8.	3, 00
Histoire du Concile de Trente. 2 vol. in-8.	10, 00

Proyart (l'abbé).

Vie de Madame Louise de France. 2 vol. in-18.	1, 50
Vie de Marie Leckzinska. 1 vol. in-18.	0, 60
— 1 vol. in-12.	0, 75
Vie de Mgr d'Orléans de la Motte. 1 vol. in-12.	0, 80
Vie du Dauphin, père de Louis XVI. 1 vol. in-12.	0, 80

Quatrebarbes (comte de).

Histoire de René d'Anjou. 1 vol. in-12.	0, 60
Une Paroisse vendéenne sous la Terreur. 1 vol. in-12.	2, 00

Ramière (P. H.).

Doctrines romaines. 1 vol. in-8.	4, 00
----------------------------------	-------

Raineri (P. Ange).

Cours d'instructions familières. 4 vol. in-8.	12, 00
---	--------

Rault (l'abbé).

Cours élémentaire d'Écriture sainte. 3 vol. in-12.	9, 50
--	-------

Raze (De), **Lachaud** et **Flandrin**.

Concordantiarum SS. Scripturæ Manuale. I v. in-8.	9, 00
---	-------

Richardays (Renée de la).

Isabelle de France. 1 vol. in-12.	2, 00
-----------------------------------	-------

Rodriguez (B. Alph.).

Pratique de la perfection chrétienne. Trad. Crouzet. 4 vol. in-12.	8, 00
— Trad. Régnier-Desmarais. 6 vol. in-12.	7, 50
— — 6 vol. in-18.	6, 00

Rollin.

Histoire ancienne. 16 vol. in-12.	20, 00
— Le même. 5 vol. in-12.	7, 00
Histoire romaine. 5 vol. in-12.	7, 00
Traité des études. 3 vol. in-12.	6, 00

Rondelet (Antonin).

Manuel d'économie politique. 1 vol. in-12.	2, 00
Réunions (les) publiques. 1 vol. in-12.	2, 00

Sainte-Foi (Charles).

Vie de saint Ignace de Loyola, du P. Genelli. 2 vol. in-12.	2, 60
--	-------

Saint-Jure (P. J.-B.).

Connaissance (de la) et de l'Amour du Fils de Dieu No- tre-Seigneur Jésus-Christ. 3 vol. in-8.	10, 50
— 1 vol. in-18.	1, 20
— 1 vol. in-12.	1, 80
Homme (l') religieux. 4 vol. gr. in-18.	7, 00
— 2 vol. in-8.	6, 00
Homme (l') spirituel. 2 vol. in-18.	3, 00
— 2 vol. in-12.	4, 50
Livre (le) des élus. 1 vol. in-12.	1, 80
Maître (le) Jésus-Christ. 1 vol. in-12.	1, 50

Sanson (l'abbé).

Bonheur (le) des maisons religieuses. 1 vol. in-12.	2, 25
Paradis (le) de la terre. 1 vol. in-12.	2, 25
Pieux (les) Souvenirs du pensionnat. 2 vol. in-12.	2, 00

Sauzet (Paul).

Chambre (la) des députés et la Révolution de Février.
1 vol. in-8. 5, 00
Rome devant l'Europe. 1 vol. in-12. 3, 00

Scavini (monseigneur).

Theologia moralis universa. 4 vol. in-12. 16, 00

Segneri (P.).

Manne (la) de l'âme, ou Méditations. 5 vol. in-12. 10, 00
Sermons. 5 vol. in-12. 10, 00

Séguir (Anatole de).

Dimanche (le) des soldats. 1 vol. in-18. 0, 60
Fables (nouvelles) et Contes. 1 vol. in-12. 2, 00
Païens (les) et les Chrétiens. 1 vol. in-12. 1, 80

Semaine (la) des Familles, Revue universelle, sous la direction de M. Victor Lecoq.

La *Semaine des Familles* paraît tous les Samedis, depuis le 2 octobre 1858, et forme chaque année un magnifique volume de 832 à 848 pages, illustré d'un grand nombre de gravures. Chaque numéro contient 16 pages d'impression.

Abonnement pour la France, un an, 10 fr., six mois, 6 fr.

Prix du numéro, pris au bureau, 15 centimes; — par la poste, 20 centimes.

Les abonnements partent du 1^{er} avril et du 1^{er} octobre. — La 15^{me} année a commencé en avril 1873.

On peut s'abonner en envoyant, par lettre affranchie, un mandat sur la poste ou sur une maison de banque de Paris.

Sauzet (Paul).

Chambre (la) des députés et la Révolution de Février.
1 vol. in-8. 5, 00
Rome devant l'Europe. 1 vol. in-12. 3, 00

Scavini (monseigneur).

Theologia moralis universa. 4 vol. in-12. 16, 00

Segneri (P.).

Manne (la) de l'âme, ou Méditations. 5 vol. in-12. 10, 00
Sermons. 5 vol. in-12. 10, 00

Ségur (Anatole de).

Dimanche (le) des soldats. 1 vol. in-18. 0, 60
Fables (nouvelles) et Contes. 1 vol. in-12. 2, 00
Païens (les) et les Chrétiens. 1 vol. in-12. 1, 80

Semaine (la) des Familles, Revue universelle, sous la direction de M. Victor Lecoffre.

La *Semaine des Familles* paraît tous les Samedis, depuis le 2 octobre 1858, et forme chaque année un magnifique volume de 832 à 848 pages, illustré d'un grand nombre de gravures. Chaque numéro contient 16 pages d'impression.

Abonnement pour la France, un an, 10 fr., six mois, 6 fr.

Prix du numéro, pris au bureau, 15 centimes; — par la poste, 20 centimes.

Les abonnements partent du 1^{er} avril et du 1^{er} octobre. — La 15^{me} année a commencé en avril 1873.

On peut s'abonner en envoyant, par lettre affranchie, un mandat sur la poste ou sur une maison de banque de Paris.

Sont en vente : les 14 premiers volumes, renfermant les années 1858-59, 1859-60, 1860-61, 1861-62, 1862-63, 1863-64, 1864-65, 1865-66, 1866-67, 1867-68, 1868-69, 1869-71, 1871-72, 1872-73.

PRIX DE CHAQUE VOLUME :

	Prix au bureau. Par la poste.	
Broché avec couverture imprimée.....	8 fr.	10, 00
Percaline gaufrée, tranche jaspée.....	11	13, 50
Demi-reliure en basane, titre doré.....	10	12, 50
Belle d.-rel. en chagr., plats en toile, tr. jasp.	13	15, 50
— — — tr. dor.	15	17, 50

Les anciens abonnés qui ont égaré des numéros peuvent les remplacer en nous adressant un timbre-poste de 20 centimes par chaque numéro qu'ils voudront recevoir.

La *Semaine des Familles*, forte de son expérience, des suffrages qu'elle a obtenus et des nouveaux éléments de succès qu'elle a réunis, peut être jugée sur pièces. Ses quatorze années d'existence sont représentées par quatorze beaux volumes illustrés de gravures qui retracent des scènes de genre, des portraits d'hommes célèbres, des paysages, des monuments, des statues, gravures dues au crayon d'artistes d'un vrai talent, et au burin de graveurs de mérite. On verra l'esprit et la suite de l'œuvre dans ces volumes, dont chacun présente un ensemble, et qui nous sont journellement demandés parce qu'ils offrent une lecture instructive, variée, agréable et d'un intérêt permanent. Chaque année on les donne en prix, on les offre en étrennes, et ils sont entrés comme livres de fonds dans beaucoup de bibliothèques paroissiales.

Seytre (l'abbé).

Sainteté (la) dans la souffrance. 1 vol. in-12. 2, 00

Sicard (l'abbé).

Vie de Madame la Dauphine, mère de Louis XVIII. 1 vol.
in-18. 0, 30.

Signier (Auguste).

Grandeurs (les) du catholicisme. 2 vol. in-8. 6, 00

Texier (P.).

Œuvres. 9 vol. in-12. 16, 00

— 9 vol. in-8. 24, 00

Thiébaud (l'abbé).

Fleurs mystiques. 2 vol. in-12. 4, 00

Homélies. 8 vol. in-12. 14, 00

Marie dans les fleurs. 1 vol. in-12. 2, 50

Rome et la France. In-8. 1, 00

Tongiorgi (P.).

Institutiones philosophicæ. 1 vol. in-12. 4, 00

Tripard (C.).

Moïse. 3 vol. in-8. 15, 00

Valroger (l'abbé A. de).

Réflexions sur l'Évangile pour tous les jours de l'année.
2 vol. in-18 raisin. 4, 00.

Valroger (l'abbé H. de).

Introduction aux livres du Nouveau Testament. 2 vol.
in-8. 12, 00

Vavasseur (P. le).

Cérémonial à l'usage des petites églises de paroisse. 1 vol.
in-12. 2, 50

Cérémonial de la consécration d'un évêque. 1 vol. in-12,	0, 50
Cérémonial des ordinations. 1 vol. in-12.	0, 60
Cérémonial pour la consécration des églises. 1 vol. in-12,	1, 60
Cérémonial selon le rit romain. 2 vol. in-12.	7, 50
— Exposition des cérémonies de la messe basse. In-12.	0, 60
— Office des acolytes. In-12.	0, 40
— Office des chapeliers et des chantres.	0, 20
— Office du célébrant. In-12.	0, 60
— Office du cérémoniaire. In-12.	0, 60
— Office du diacre. In-12.	0, 60
— Office du servant de la messe basse.	0, 30
— Office du sous-diacre. In-12.	0, 50
— Office du thuriféraire. In-12.	0, 60
Exposition des rubriques du bréviaire romain. 1 vol. in-12.	1, 20
Fonctions (les) pontificales. 2 vol. in-12.	5, 50

Vertot (l'abbé de).

Histoire des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem. 3 vol. in-12.	6, 00
Histoire des révolutions de la république romaine. 2 vol. in-12.	2, 40

Veillot (Louis).

Lendemain (le) de la victoire. 1 vol. in-12.	2, 00
Vie de Séraphine Bouiller. 1 vol. in-12.	2, 00

OUVRAGES DE M^{LE} ZÉNAÏDE FLEURIOT

LES PIEDS D'ARGILE.	2 vol. in-12. 2 ^e édition.	4 fr.
CE PAUVRE VIEUX!	1 vol. in-12. 4 ^e édition	2 fr.
MARGA.	1 vol. in-12. 4 ^e édition.	2 fr.
A L'AVENTURE,	poésies. 1 vol. in-18 raisin.	1 fr. 50
ALIX.	2 vol. in-12. 5 ^e édition.	4 fr.
PETITE BELLE.	1 vol. in-12. 5 ^e édition.	2 fr.
DEUX BIJOUX.	1 vol. in-12. 2 ^e édition.	2 fr.
YVONNE DE COATMORVAN.	1 vol. in-12. 4 ^e édition.	2 fr.
LA VIE EN FAMILLE.	1 vol. in-12. 6 ^e édition.	2 fr.
LA CLEF D'OR.	1 vol. in-12. 5 ^e édition.	2 fr.
SANS BEAUTÉ.	1 vol. in-12. 8 ^e édition.	2 fr.
RÉSÉDA.	1 vol. in-12. 5 ^e édition.	2 fr.
MARQUISE ET PÊCHEUR.	1 vol. in-12. 4 ^e édition.	2 fr.
LE CHEMIN ET LE BUT.	1 vol. in-12. 5 ^e édition.	2 fr.
LES PRÉVALONNAIS.	2 vol. in-12. 3 ^e édition.	4 fr.
UNE CHAÎNE INVISIBLE.	1 vol. in-12. 4 ^e édition.	2 fr.
LA GLORIEUSE.	1 vol. in-12. 5 ^e édition.	2 fr.
HISTOIRES POUR TOUS.	1 vol. in-12. 6 ^e édition.	2 fr.
L'ONCLE TRÉSOR.	1 vol. in-12. 5 ^e édition.	2 fr.
SANS NOM.	1 vol. in-12. 5 ^e édition	2 fr.
UNE ANNÉE DE LA VIE D'UNE FEMME.	In-12. 4 ^e éd.	2 fr.
NOTRE PASSÉ.	1 vol. in-12. 4 ^e édition	2 fr.
MON SILLON.	1 vol. in-12. 4 ^e édition	2 fr.
HISTOIRE INTIME.	1 vol. in-12. 4 ^e édition.	2 fr.
NOTRE CAPITALE ROME.	1 vol. in-12.	4 fr.
UNE PARISIENNE SOUS LA FOUDRE.	In-12. 4 ^e éd.	2 fr. 50
MES HÉRITAGES.	1 vol. in-12. 2 ^e édition.	2 fr.
LE PETIT CHEF DE FAMILLE.	1 v. in-12. 2 ^e édit.	2 fr. 25
AIGLE ET COLOMBE.	1 vol. in-12. 5 ^e édition.	3 fr.
EN CONGÉ.	1 vol. in-12.	2 fr. 25

1 Jean...

2 Brizeux.

3 Yan kez, cher Jean.

4 Armelle Trahec est la suite indépendante d'un ouvrage intitulé : Les Pieds d'argile,

5 Cet ouvrage, comme nous l'avons dit déjà, est la suite indépendante d'un ouvrage du même auteur intitulé LES PIEDS D'ARGILE.



lien vers <http://www.bnf.fr>



lien vers <http://gallica.bnf.fr>

Armelle Trahec, par Mlle Zénaïde Fleuriot

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5607614q>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans...

Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'OCR. Le texte ainsi produit

est ensuite relu, corrigé, et converti au format ePub (*electronic publication* ou « publication électronique »), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.

Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n° 78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont

signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non-respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr